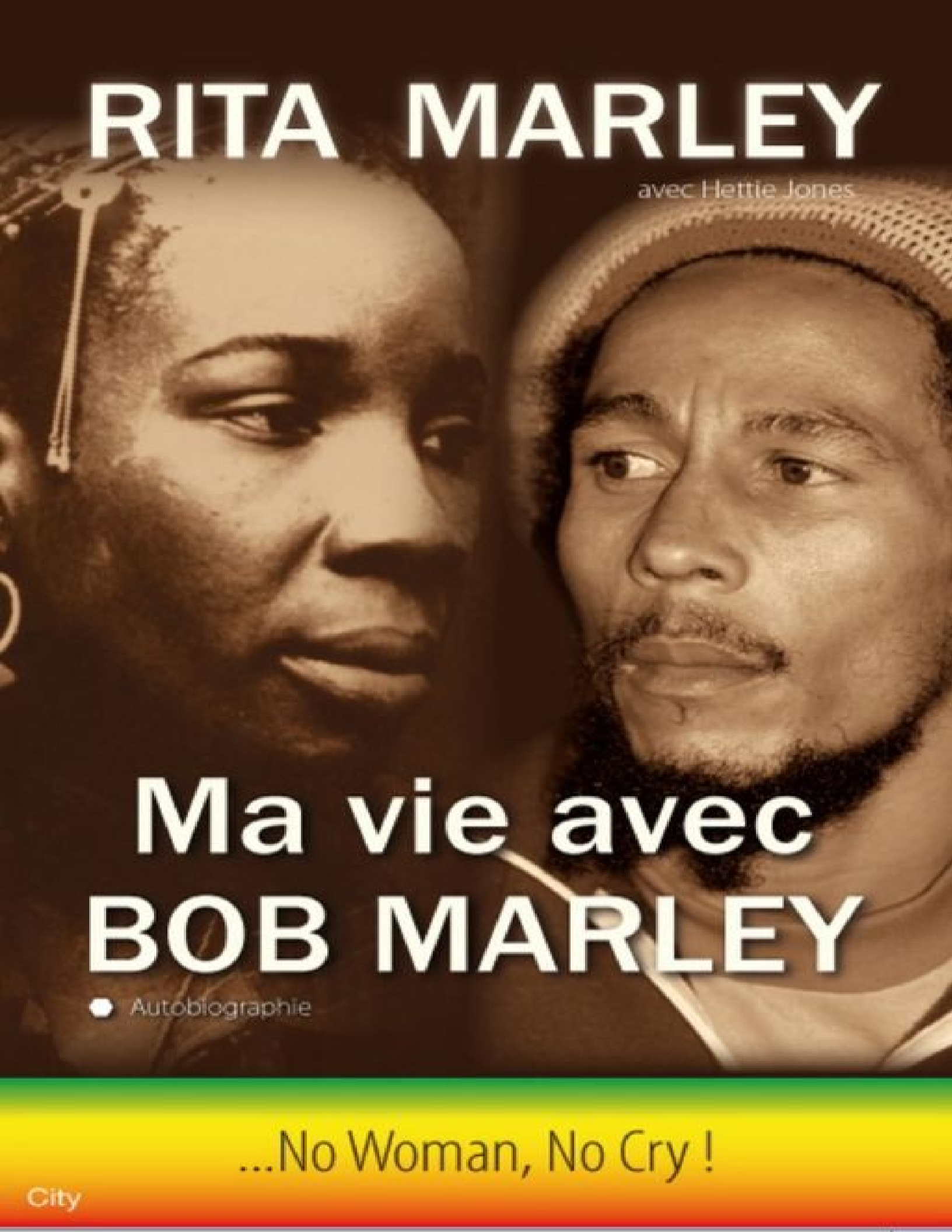




RITA MARLEY

avec Hettie Jones

Ma vie avec BOB MARLEY

● Autobiographie

...No Woman, No Cry !

City

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RITA MARLEY

Ma vie avec
BOB MARLEY

Autobiographie

Avec l'accord des ayants droit :

« No woman no cry », paroles et musique de Vincent Ford. Copyright © 1974 Fifty Six Hope Road Music Ltd. / Blue Mountain Ltd. (PRS), admn. par Rykomusic (ASCAP). Tous droits réservés.

« Nice time », paroles et musique de Bob Marley. Copyright © 1968 Fifty Six Hope Road Music Ltd. / Odnil Music Ltd. / Blue Mountain Ltd. (PRS), admn. par Rykomusic (ASCAP). Tous droits réservés.

« Chances are », paroles et musique de Bon Marley. Copyright © 1968 Fifty Six Hope Road Music Ltd. / Odnil Music Ltd. Blue Mountain Ltd. (PRS), admn. par Rykomusic (ASCAP). Tous droits réservés.

« Stir it up », paroles et musique de Bob Marley. Copyright © 1972 Fifty Six Hope Road Music Ltd. / Odnil Music Ltd. / Blue Mountain Ltd. (PRS), admn. par Rykomusic (ASCAP). Tous droits réservés.

« Zimbabwe », écrit par Bob Marley. Copyright © 1979 Fifty Six Hope Road Music Ltd. / Odnil Music Ltd. / Blue Mountain Ltd. (PRS), admn. par Rykomusic (ASCAP). Tous droits réservés.

« Smile Jamaïca », paroles et musique de Bob Marley. Copyright © 1977 Fifty Six Hope Road Music Ltd. / Odnil Music Ltd. / Blue Mountain Ltd. (PRS), admn. par Rykomusic (ASCAP). Tous droits réservés.

« Mix up, mix up », paroles et musique de Bob Marley. Copyright © 1983 Fifty Six Hope Road Music Ltd. / Odnil Music Ltd. / Blue Mountain Ltd. (PRS), admn. par Rykomusic (ASCAP). Tous droits réservés.

« My girl », paroles et musique de William « Smokey » Robison et de Ronald White. Copyright © 1964, 1972, 1973 (renewed 1992, 2000, 2001) ; 1977 Jobete Music Co, Inc. Tous droits contrôlés et administrés par EMI April Music Inc. Tous droits réservés et protégés pour tous pays.

« Play, play », « Who the cap fit » et « Misty Morning » © Rita Marley Music Publishing. Tous droits réservés.

© City Éditions 2004 pour la traduction française

© Copyright © 2004 Rita Marley Productions, Inc.

Publiée aux États-Unis et au Canada par Hyperion sous le titre *No woman, no cry : my life with Bob Marley*.

Photo de couverture : Corbis et D.R.

ISBN : 9782352889687

Code Hachette : 50 8580 8

Rayon : Musique

Catalogues et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la Propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : premier trimestre 2011

Imprimé en France

NO WOMAN, NO CRY

*Oui, je me souviens de tout ce temps
que nous passions
assis sur la place publique de Trench Town...
Dans cet avenir qui brille de mille feux,
nul n'oublie son passé...
Ô petite chérie
Ô toi petite soeur
Sèche tes larmes...
Non femme, Ne pleure pas*

Avant-propos

ON ME DEMANDE TOUJOURS ce que j'éprouve lorsque, soudain, quelque part, j'entends la voix de Bob à la radio. En fait, il y a en permanence en moi quelque chose de si profond que Bob est constamment présent. Vivant. Tout me le rappelle. Je n'ai pas besoin d'entendre sa voix pour me souvenir.

Lorsqu'il a fermé les yeux définitivement, Bob m'a promis qu'il serait là, avec moi. Pour toujours. C'était le 11 mai 1981 et son cancer ne laissait plus le moindre espoir. Mais il s'accrochait ; il ne voulait pas abandonner.

J'avais posé ma main sur son bras et je chantais « Dieu va t'accueillir » (« God Will Take Care of You »). J'ai dû m'interrompre et, en pleurant, je l'ai supplié : « S'il te plaît, Bob, ne me laisse pas seule ! Ne pars pas ! »

« Te laisser ? Pour aller où ? » Il me regardait droit dans les yeux : « Pourquoi pleures-tu, Rita ? Sèche tes larmes et chante ! Chante, chante ! »

J'ai donc repris la chanson en réalisant, brusquement, qu'elle disait exactement cela : « Jamais, je ne te quitterai. Où que tu sois, je serai... »

(I will never leave you, wherever you are, I will be...)

Si j'entends sa voix quelque part, cela me confirme qu'il est toujours là. Parce que sa voix est présente partout : on peut l'entendre dans le monde entier !

Quant à moi, là où tout le monde l'entend, *lui*, je perçois bien davantage.

Puisque j'ai été de presque tous les enregistrements, j'entends aussi ma voix, je m'entends, *moi*.

Trench Town Rock

J'ÉTAIS UNE FILLE qui avait de l'ambition, bien consciente que c'était vital dans cet univers de voyous, voleurs, joueurs, prostituées et tueurs qu'était alors Trench Town, le bidonville de mon enfance.

Parallèlement au Mal, existait aussi le Bien avec des quantités de personnes solides, animées du désir de devenir quelqu'un, de se bâtir une bonne vie. Ceux-là étaient coiffeurs, conducteurs de bus, couturières. Bob lui-même a travaillé comme soudeur dans sa jeunesse.

Lorsque j'étais petite, c'est mon père, Leroy Anderson, qui s'est occupé de moi. Il était musicien et travaillait comme menuisier, souvent je l'accompagnais lorsqu'il travaillait ou quand il jouait du saxophone.

Dans l'atelier situé juste à côté de notre maison, il m'asseyait sur son plan de travail en m'inventant toutes sortes de petits surnoms tels que « Colitos », « Sunshine » et autres variations de mon nom complet, Alfarita Constantia Anderson. Puisque ma peau était d'un noir profond, les enfants de mon école m'appelaient « Blackie Tootus », pour souligner le contraste du noir brillant de ma peau avec mes dents très blanches. Très tôt, j'ai été confrontée à la discrimination et persuadée d'avoir moins de valeur à cause de ma peau d'ébène. La Jamaïque, l'un des pays les plus pauvres de la planète, traîne derrière elle une longue histoire de discrimination et de luttes raciales, comme le scande cette vieille chanson américaine : « Si tu es noir, au revoir ; si tu es basané, tu peux rester... » (If you're black, get back ; if you're brown, stick around...)

Trench Town était, et est encore, un misérable ghetto de Kingston, la capitale. À l'époque, c'était un bidonville traversé de rails et de chemins non goudronnés, la plupart des habitants s'appropriaient un lopin de terre, signaient un contrat de fermage avec l'État puis y construisaient tout et n'importe quoi : des amas de cabanes en carton, des baraques faites de tôle ondulée, des petites maisons en rondins.

À l'africaine, une hutte ici, une autre là. Beaucoup d'endroits en Jamaïque ressemblent encore à cela.

J'avais cinq ans lorsque ma mère, Cynthia « Beda » Jarrett, abandonna mon père, mon frère Wesley et moi pour fonder une nouvelle famille avec un autre homme (elle garda auprès d'elle mon autre frère, Donovan, qui avait la peau plus claire).

J'aimais pourtant toujours beaucoup ma mère, notamment lorsque les gens nous dévisageaient, nous ses enfants, et questionnaient gentiment : « C'est lequel celui-ci ? Ah, c'est la fille de Beda. Ce qu'elle est mignonne, la petite ! »

Je vivais la moitié du temps chez ma mère et l'autre moitié avec ma grand-mère Yaya, en tout cas jusqu'à ce que mon père décide que c'était complètement stupide. Peut-être était-il simplement jaloux du nouveau compagnon de Beda et estimait-il que nous, ses enfants, ne devions pas être trop proches de son rival ?

Quoi qu'il en soit, je passais de plus en plus de temps chez Yaya. Nous avions la même peau foncée – la famille de ma mère venait de Cuba – et nous étions très complices. Les cigares qu'elle fumait, à l'envers d'ailleurs, ne me dérangaient nullement. La cour de ma grand-mère était remplie de sa nombreuse descendance. Tous les rejetons de ses cinq filles qui avaient besoin de « quelqu'un pour garder les gosses toute la journée... »

Yaya, c'était la sécurité. La journée commençait par une grande casserole de porridge au petit déjeuner. Mes cousins et moi avions entre quatre et six ans.

On se retrouvait autour d'une grande table, à avaler quantité de tartines avant de partir, ensemble, comme une nuée de moineaux, pour l'école maternelle.

Quand mon père décida finalement que nous devions vivre avec lui, il demanda de l'aide à sa sœur Viola. Celle-ci n'avait pas d'enfants, mais elle était mariée et ne manifestait pas une folle envie de se charger de nous. Elle voulait, avant tout, construire sa propre vie. Nos grands-parents, surtout mon grand-père, plaidèrent notre cause : « Ce sont de braves petits qui ont besoin de ton aide... » Ce grand-père, tailleur de métier, mourut à peu près au moment où Viola Anderson Britton, notre « Tati », accepta finalement de nous ouvrir sa maison. Aujourd'hui encore, j'ai une pensée émue et reconnaissante pour ce grand-père que je n'ai guère connu.

Sincèrement, je ne pense pas avoir manqué de quelque chose parce que je n'ai pas été élevée par ma mère, je suis devenue la femme que je suis aujourd'hui grâce à l'éducation de ma tante, de mon père et de mon frère. Chacun a joué son rôle et nous nous sommes soutenus mutuellement.

Tati travaillait comme couturière et styliste pour robes de mariées avec sa sœur Dorothy « Tita » Walker, que nous appelions « Grosse Tati » à cause de son embonpoint. Tout Kingston savait que, si vous vouliez qu'une mariée et son promis soient convenablement habillés, les « Two Sisters » (les deux sœurs)

étaient incontournables. Personne ne réussissait comme elles les robes de mariée et celles des demoiselles d'honneur. Elles s'occupaient de tout, même de la pièce montée ! Pendant un temps Tati a même tenu, dans son jardin, une sorte de buffet de traiteur où elle vendait du poisson, des potages, du pudding, des boulettes frites... le tout arrosé de limonade au gingembre et de thé.

Tout cela faisait vivre la famille.

Le mari de ma tante, mon oncle Herman Britton, était conducteur d'engins de travaux publics. Avec moi, il était très gentil et je le considérais comme un beau-père. Malheureusement, Tati et lui avaient des problèmes et se disputaient violemment chaque vendredi soir, lorsque Herman rentrait ivre à la maison. À part cela, c'était un homme calme et paisible. Il avait deux fils hors mariage et un jour, ma tante et lui décidèrent de divorcer.

Je ne sais comment Tati s'y prenait, mais le 18a de Greenwich Park Road où nous habitions était, de loin, la plus belle maison du quartier. Elle avait été construite, comme les autres, avec de simples planches et de la tôle ondulée, mais désormais elle comptait trois chambres, un atelier de couture, une cuisine d'été, des toilettes à l'extérieur, une véranda et, plus rare à Trench Town à cette époque, une clôture avec un portail fermant à clé. Partout ailleurs, vous entriez chez tout le monde comme dans un moulin !

Nous avions aussi la radio et, plus tard la télévision, ainsi que l'eau courante dans la cour et, grâce à cela, nous n'étions pas obligés, comme la plupart de nos voisins, d'aller à la pompe commune pour chercher notre eau.

À la maison, tout le monde mettait la main à la pâte. Chacun avait des tâches bien définies, mais Tati faisait régulièrement appel à des aides extérieures, notamment lorsqu'elle se consacrait tout entière à ses travaux de couture.

Mas King était supposé être notre homme à tout faire, aussi bien pour agrandir la maison que pour les diverses réparations lorsque des vents violents accompagnés de grosses pluies soulevaient le toit. En réalité, c'est Tati qui faisait le boulot. Même pour la toiture : Mas King restait en bas pour tendre les clous. Tati, elle, était perchée tout là-haut, maniant le marteau !

Ma tante avait l'âme et le caractère bien trempés et faisait preuve d'un dynamisme hors normes, n'hésitant pas à prendre des initiatives civiques pour le bien de tous. Son sixième sens la trompait rarement et peu de personnes résistaient à sa force de persuasion. Bref, elle avait du cran et un entrain inépuisable. De petite taille, elle ne craignait rien ni personne. Lorsqu'elle m'accueillait chez elle, elle avait la trentaine, très jolie et sexy, prenant soin de son corps et de son teint. Tati s'intéressait absolument à tout, avec acharnement. Je l'appelais le juge de paix du quartier : on venait se plaindre à M^{lle} Britton de

tel ou tel conflit de voisinage et, quoi qu'il se passe, on venait immédiatement l'en informer ! Tout le monde lui faisait confiance, jusqu'à lui confier de l'argent pour une loterie qu'elle organisait. Elle distribuait scrupuleusement les gains à la fin de la semaine.

D'une conscience politique franchement peu commune en ce temps-là, Tati obligeait tout le monde à se rendre aux urnes. Comme il n'était pas rare qu'elle déniché un emploi pour untel, de l'aide pour un autre et qu'elle n'était avare ni de son pain ni de son temps, elle faisait autorité. On écoutait avec respect les conseils de M^{lle} Britton.

Aujourd'hui, je mesure mieux ce que la charge de deux jeunes enfants représentait alors pour elle, mais je pense que c'est de bon cœur qu'elle nous accueillit. Elle aimait beaucoup son frère et respectait ses parents.

En retour, nous l'estimions tous. En fait, nous lui portions une véritable adoration, à notre Tati chérie.

Sur son établi de menuisier, mon père fabriquait des chaises. Un jour, il en confectionna une spécialement pour moi, ce dont je ne fus pas peu fière ! Tout le monde savait que c'était la chaise de Colito, une sorte de petit banc solide et trapu, soigneusement travaillé et verni. Immédiatement, tout un chacun pouvait voir que la propriétaire d'une telle chaise était la fille d'un ébéniste de talent ! J'aimais m'y asseoir pour ne rien faire ou m'installer à côté de la machine à coudre de Tati, lui donnant de petits coups de main pour défaire un ourlet ou des coutures.

Le surnom de Tati était « Vye » et je l'avais affectueusement modifié en « Vye Vye ». Chaque fois que j'utilisais Vye-Vye de manière quasi incantatoire, mes problèmes trouvaient une solution.

En revanche, lorsqu'elle me frappait, j'étais plongée dans une incompréhension totale : « Si elle m'aime, elle ne peut pas me donner des coups ! Oh, c'est sans doute parce qu'elle n'est pas ma mère qu'elle me frappe ainsi... »

Lorsqu'elle m'avait sévèrement corrigée, je prenais ma chaise pour me réfugier dans un coin. Je voulais que personne ne me voie pleurer.

Mais, quand l'un des employés m'apercevait, pleurant à chaudes larmes, il ne manquait jamais d'en avertir ma tante : « Ma'am, Rita est en train de pleurer dehors... »

C'est donc en secret que je me lamentais amèrement : pourquoi est-ce qu'elle me bat si souvent ? Sûrement, parce que je n'ai pas de mère... Alors je me mettais à brailler de plus en plus fort jusqu'à ce qu'elle sorte et entende ce que je disais. Elle, pourtant, semblait persuadée que je n'avais pas besoin d'une autre mère qu'elle !

À force de rendre visite à ma mère biologique dans son nouveau foyer, d'y dormir avec quinze cousins et cousines, de devoir nettoyer et porter des choses, sans que personne ne s'occupe jamais de moi, je commençais à mesurer ma chance. Chez Tati on me prêtait attention, chez Tati j'avais une vraie chambre. C'est là que j'étais à la maison. Chez moi.

J'avais neuf ans lorsque ma mère se remaria. Je ne fus pas invitée au mariage... Cela fait mal à une petite fille. Je le ressentais d'autant plus douloureusement que je ne pouvais en parler à Tati, je ne voulais pas qu'elle sache à quel point j'en souffrais. D'autant moins qu'elle disait : « Ta mère ? Elle ne sait même pas que tu es une fille. Il ne faut plus compter sur elle pour t'envoyer la moindre culotte ! » J'étais persuadée que ma mère n'avait rien à faire de moi et qu'elle m'avait abandonnée comme ça, tout simplement.

Tati, avec une belle absence de logique, insistait : « Il n'y a aucune raison de souffrir ». Et elle ajoutait : « Ta mère ne t'invite pas ? La belle affaire ! Je vais te faire une belle robe et on ira faire un tour au mariage, le temps de montrer à tout le monde à quel point tu es jolie et comment ta mère te traite, la chienne... ! »

Voilà, du Tati tout craché. Elle pouvait se montrer très dure lorsqu'il le fallait. Elle avait des principes et beaucoup, beaucoup de classe, ainsi qu'une droiture peu commune. Pour tout cela, j'apprenais à l'apprécier chaque jour davantage, à comprendre que la seule chose à faire était de l'aimer de tout mon cœur, sans réserve. Quand Wesley et moi sommes devenus un peu plus grands, nous voulions parfois nous plaindre à notre père, mais souvent, nous ne savions même pas où le joindre. Tati, elle, était toujours là pour nous.

Tu crois que tout le monde t'a abandonnée, tu lèves la tête et voilà, c'est Tati qui arrive.

Les Anderson étaient une famille de musiciens. En dehors de mon père et de Tati (qui chantait, avec ferveur, dans la chorale de son église), je me sentais très proche de mon oncle Cleveland dont la puissante voix de baryton était très demandée pour les mariages et autres cérémonies. J'ai toujours été accompagnée et entourée de musique.

On avait découvert très tôt que j'avais une « voix » et Tati m'apprenait plein de chansons. Fréquemment, elle disait à ses clients : « Vous savez, Rita pourrait très bien chanter à votre mariage. »

J'adorais chanter à l'église, toute petite déjà, j'étais une chrétienne convaincue et pratiquante. Je sais que Dieu existe, je L'aime et je me sens très proche de Lui. Il est vrai qu'il y a avait aussi le fils du pasteur qui m'accompagnait après la messe et m'embrassait devant le portail...

RJR, l'une des radios de l'époque, diffusait tous les samedis une émission intitulée « Coup de chance ». Si vous étiez parmi les candidats choisis, on vous offrait un voyage avec l'argent de poche qui allait avec, ou bien un abonnement à un mouvement comme les Filles scouts. J'avais dix ans lorsque ma tante me demanda : « Rita, aurais-tu le courage de chanter à la radio ? » Ô, combien sa confiance en moi fut contagieuse ! Dans la candeur de mes jeunes années, je répondis aussitôt : « Bien sûr ! Qu'est-ce qu'il faudra chanter ? » La réponse fusa, sans la moindre hésitation : « Le Notre Père, voyons ! C'est un grand chant et tu en es tout à fait capable ! » À partir de là, jour après jour, elle m'a assise tout près de sa machine à coudre et, inlassablement, passionnément, elle a chanté, et moi après elle : « Notre Père qui est aux cieux », « Que Ta volonté soit faite », « ... et Ta gloire pour des siècles des siècles... » Le soir de l'enregistrement, elle m'habilla d'une magnifique robe à crinoline avec de la dentelle.

Il fallait me hisser sur une caisse parce que j'étais trop petite pour le micro. Mais, Dieu m'est témoin, j'ai séduit la salle ! À jamais, je me rappellerai l'annonce et les cris qui l'accompagnaient : « La gagnante de cette soirée est... Rita Anderson ! » Les spectateurs m'applaudissaient en criant : « Bravo, Rita, tu as gagné ! »

Comme dans un rêve, je suis montée sur la scène. J'étais si petite ! Et quand je repense à cette petite fille, je la trouve courageuse. Dès ce moment-là, il n'y eut plus le moindre doute pour moi : je serais chanteuse !

Le seul moyen de survie d'une famille jamaïcaine était alors, et l'est souvent encore aujourd'hui, que l'un de ses membres émigre et la fasse vivre depuis l'étranger. Si actuellement la destination de tous les rêves est New York, à l'époque c'était l'Angleterre. On prenait le bateau et le passage ne coûtait pas cher : 75 livres, même si, bien sûr, il fallait un certain temps pour mettre une telle somme de côté. On disait : « Si tu as un peu d'argent, va trouver un job en Angleterre ! »

J'avais treize ans lorsque Tati insista auprès de mon père : « Ici, tu n'arrives à rien, tu n'as pas plus d'ambition que ça ? Tu ne vas quand même pas rester ainsi à scier du bois et jouer du saxo deux fois par semaine... Rita devient une adolescente et il faudra bientôt lui acheter des soutiens-gorge ! »

C'est elle qui paya le billet à papa : « Va tenter ta chance ! » Ainsi, comme beaucoup d'autres, il partit pour Londres où il travailla comme menuisier, conduisit des taxis et joua du saxophone. Non seulement dans la capitale britannique, mais aussi dans d'autres grandes villes d'Europe.

Pour Wesley et moi, il n'y avait pas le moindre doute possible, au bout d'un an ou deux, papa nous ferait à notre tour venir en Angleterre. En fait, nous vivions constamment avec cette promesse : « Si tu es sage, tu pourras rejoindre ton papa. Si tu es sage... » Il n'y a pas eu un jour sans que j'imagine la scène où je dirais à mes copines : « Voilà, je prends le bateau pour l'Angleterre, je vais rejoindre mon père ! »

Mon rêve ne devait pas se réaliser, car jamais mon père ne réunit suffisamment d'argent pour nous faire venir.

C'est vrai, nous gardions le contact, mais nous sommes restés plus de dix ans sans nous voir. En fait, c'est Bob qui a retrouvé mon père avant moi.

C'est pour cela que Tati occupe un rôle si déterminant dans ma vie. Elle en était l'ancre, un bastion de force et de confiance. C'est elle qui me répétait : « Ce n'est pas parce que ta mère t'a abandonnée et que ton père est parti que tu n'as pas de valeur. Moi, Tati, je te promets que tu deviendras quelqu'un ! »

En face de notre maison de Greenwich Park Road se trouvait le cimetière Calvary où la plupart des habitants catholiques de Trench Town reposaient. Même si nous n'étions pas le moins du monde effrayés de cette proximité, ce voisinage était tout de même particulier. Chaque jour avaient lieu trois ou quatre enterrements. Souvent, dans l'un d'eux, on ne comptait plus les belles fleurs et la profusion de rubans.

Notre voisin, Tata, était le gardien de ce cimetière et sa femme, la Mère Rose, était la meilleure amie de Tati. Aussi avions-nous un accès facile au cimetière. Puisque Tata savait que ma tante et moi aimions les fleurs et que j'avais besoin de rubans pour l'école, il nous tenait au courant des dates des belles cérémonies. Et moi, après les funérailles, je rendais une petite visite à la tombe...

À l'école, mes copines me demandaient : « Tu n'as pas peur ? » Ou alors elles se moquaient de moi parce que les rubans dans mes cheveux provenaient du cimetière. Certaines me repoussaient en disant : « Oh, non ! Tu passes par le cimetière pour venir à l'école. Tu me fais peur ! » Il y avait des amies qui prenaient ma défense : « Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Elle, au moins, est intelligente et, en plus, elle sait chanter ! »

Notre famille avait l'habitude de se réunir chaque soir sous le prunier dans la cour (Bob l'a évoqué si merveilleusement plus tard), pour chanter ensemble. Depuis mes premières années, cette cour a été pour moi un endroit très spécial, pas seulement pour y pleurer après une correction musclée de Tati, mais pour m'y asseoir tranquillement et réfléchir. Le prunier se couvrait de belles fleurs jaunes et les prunes me faisaient de magnifiques boucles d'oreilles !

Grosse Tati, ma tante rondouillette, mourut lorsque j'avais treize ans et mon cousin Constantine Dream Walker, âgé alors de onze ans, est venu à la maison. Il habitait la rue voisine et nous étions donc, depuis toujours, très proches.

D'autant plus que sa mère et Tati faisaient de la couture ensemble. En fait, nous avons été élevés comme frère et sœur.

Très vite, Tati nous a donné des leçons d'harmonie et Dream est devenu, assez naturellement, mon « arrangeur », de quoi former un groupe. Sous notre prunier, nous donnions des spectacles reprenant les titres entendus à la radio. Il y avait des chanteurs comme Otis Redding et Sam Cooke, Wilson Pickett et Tina Turner, des groupes comme The Impressions, The Drifters, The Supremes, Patti LaBelle, The Bluebelles, The Temptations... nous ne manquions pas la moindre seconde du Hit Parade Motown.

Dans les rues de Trench Town on pouvait également entendre d'autres styles : du « ska » et des musiques encore plus anciennes telles que du « Nyahbingi drumming » et du « mento », des musiques profondément enracinées dans la tradition africaine. C'est un peu comme aujourd'hui aux États-Unis où les radios passent aussi bien de la Soul et de la Pop que du Folk et du Blues qui en sont les racines.

Dream et moi faisions de la publicité pour attirer du monde et l'entrée à notre spectacle était payante : un demi-penny. Rapidement, ces soirées devinrent incontournables pour les voisins, petits et grands. On y venait même des autres quartiers et des amis musiciens de mon père, Roland Alphonso, Jah Jerry et d'autres, venaient nous écouter. Avec papa, nous avons fabriqué des instruments avec une boîte de conserve, un morceau de bois et des cordes. Ces « guitares » étaient petites, mais elles fonctionnaient !

À mon école, la Central Branch School, un établissement public, mon prénom d'Alfarita avait été réduit à Rita. L'instituteur estimait en effet qu'il était trop long pour ses registres. Être inscrite à Central Branch, c'était tout de même quelque chose ! Nous portions l'uniforme : chemisier blanc, jupe bleue plissée et cravate bleue et n'en étions pas peu fières. Je ne sais comment Tati a réussi à m'y inscrire puisqu'il fallait habiter le quartier, être issu d'une bonne famille et avoir un bon parrainage !

Le moins que l'on puisse dire est que je ne remplissais aucune de ces conditions : j'étais une fille vivant dans un bidonville, sans mère et avec un père menuisier-musicien qui ne gagnait pas de quoi entretenir sa famille. Sans doute ma tante qui militait très activement dans un parti progouvernemental avait-elle fait jouer ses relations : l'un de ses amis politiques avait fait une lettre de recommandation.

De toute manière, ce « piston » se justifiait amplement : j'aimais l'école et mes professeurs disaient de moi que j'étais « une fille intelligente », moins grâce à mes lectures qu'à une rapidité de compréhension, doublée d'une bonne dose de bon sens. Sauf (et ceci malgré tous mes efforts) en mathématiques. Dans l'ensemble des autres matières, j'avais de très bonnes notes.

Dans les écoles primaires de la Jamaïque, il était de coutume de se réunir pendant la pause du déjeuner par groupes vocaux pour de véritables joutes musicales. Dans mon école, j'étais l'une des organisatrices de ces compétitions et M^{me} Jones, ma prof préférée, faisait chaque fois appel à mes services lorsqu'il fallait mettre sur pied un concert de fin d'année : « Rita, il nous faut des chansons », disait-elle, et elle faisait en sorte que je sois libre pour les répétitions. C'est donc moi qui choisissais les chansons et les différents interprètes... Je me sentais exactement comme Diana Ross !

En Jamaïque, l'école primaire est gratuite, mais ensuite l'enseignement devient payant. Après Central Branch School, j'ai réussi à avoir une demi-bourse pour un lycée, la Dunrobin High School, ce qui signifiait que l'État se chargeait de la moitié de mes frais scolaires, l'autre moitié étant à la charge de la famille.

C'est Tati et mon frère Wesley qui payaient pour moi, mais, au bout d'un moment, nous avons eu des difficultés financières : il fallait de l'argent pour les livres, la cantine, et les frais divers... Wesley, qui était élève au Walgrove College, décida alors de le quitter pour prendre un travail dans la journée, tout en rattrapant ses cours le soir.

Ça, c'est un frère !

Tati et lui ont toujours été de vrais soutiens, convaincus tous les deux que j'étais appelée à être « Quelqu'un », que j'avais quelque chose en moi de prometteur (même si Tati ne se gênait pas pour exprimer des doutes en voyant mes notes en maths, qui étaient en dessous de tout !).

Bien que Wesley réussît à continuer l'école malgré tout, je n'avais de cesse de trouver, moi aussi, une possibilité de gagner de l'argent, pour ne plus être à sa charge ni peser sur le budget de ma tante. À dix-sept ans, j'ai quitté à mon tour le lycée. Pas du tout pour devenir chanteuse : en Jamaïque il fallait rester fermement ancré dans les réalités de la vie quotidienne et les illusions coûtaient cher. Mettant mes rêves de côté pour le moment, je me suis inscrite dans une école d'infirmières, la Bethesda School of Practical Nursing. En même temps, je commençais à prendre des cours du soir de secrétariat, la sténo et la dactylographie étant alors le meilleur passeport possible pour une jeune fille ambitieuse.

À cette époque, j'avais un petit ami qui partageait ma passion pour le chant. Avec son frère jumeau, ils essayaient de créer une version jamaïcaine du duo « Sam and Dave ». Le soir, il me rejoignait à l'école et nous rentrions, amoureusement, à la maison. Arriva alors ce qui devait arriver... Comme de nombreuses jeunes filles, je fus piégée. Alors que j'attendais de pouvoir faire mon stage obligatoire à l'hôpital de Kingston (il fallait être majeure), je suis tombée enceinte ! Ce qui était une honte suprême à cette époque, en tout cas aux yeux de ma Tati bien-aimée. Je n'ai pas eu, tout de suite, le courage de lui avouer la chose, mais mes nausées du matin eurent vite fait d'éveiller sa méfiance.

Je fis une confession complète. Je n'aurais pu commettre péché plus grand au regard des principes de Tati ! Notre entourage m'abreuva de critiques et de recommandations pressantes : « Va chez le médecin et débarrasse-t'en ! » La mère de mon jeune amoureux fut également catégorique : « Oh, non, tu ne peux pas le garder, non ! Tu es trop jeune et mon fils aussi, il est beaucoup trop immature. Tous les deux, vous devez retourner à l'école ! »

Immédiatement, elle expédia contre son gré son rejeton précoce en Angleterre. Nous étions très amoureux et, malgré son jeune âge, il s'était préparé à devenir père. Après son départ, j'ai décidé de garder le bébé, même si Tati m'obligeait à me cacher sous le lit ou derrière la porte lorsque quelqu'un venait nous rendre visite.

Effrayée, mais courageuse, c'est au Jubilee Hospital que j'ai donné naissance à mon premier enfant, une fille que j'ai appelée Sharon. Je ne fus guère surprise de voir qu'elle devint très vite la prune des yeux de Tati qui la surnomma « la belle du bal ». Moi, j'avais à peine dix-neuf ans, je n'allais plus à l'école et j'attendais toujours ce travail d'aide-soignante à l'hôpital.

La naissance de Sharon ne modifia guère notre vie quotidienne. Dream et moi continuions à interpréter les chansons entendues à la radio, lors de nos soirées sous le prunier. Régulièrement, Marlene « Precious » Gifford, une de mes amies qui était toujours au lycée, nous rejoignait pour jouer avec le bébé et nous raconter ce qui se passait à l'école. Elle avait une jolie voix et avec Dream nous formions un super trio. Lors de l'une de nos répétitions pour le prochain spectacle, il me vint une idée : « Et si nous formions, à nous trois, un vrai groupe ? » À Trench Town, on avait l'impression que tout le monde avait envie de chanter, de jouer d'un instrument ou de faire partie d'une chorale. Nous étions alors au milieu des années soixante. Une nouvelle musique jamaïcaine, le « steady rock » faisait fureur. Nos idoles s'appelaient Toots & The Maytals, Delroy Wilson, Les Paragons, Ken Booth, Marcia Griffiths et, tout

particulièrement, un groupe qui s'appelait The Wailing Wailers. À ce moment-là, les Wailers avaient déjà enregistré plusieurs 45-tours de steady rock dans un studio de Trench Town, tout près de chez nous.

Kingston comptait plusieurs de ces petits studios d'enregistrement (entre autres Beverley's Record et Ice Cream Parlour), appartenant à des hommes d'affaires qui étaient en même temps propriétaires de drugstores ou de papeteries. Studio One, sur Brentford Road, appartenait à « Sir Coxson », monsieur Clement Dodd, fervent amateur de musique jamaïcaine, qui contribua beaucoup à son essor.

Lorsque j'appris que les Wailing Wailers (Les « Gémissieurs Gémissants ») passaient chaque jour devant notre maison, pour se rendre au Coxson Studio, je proposai à Dream et à Marlene de les guetter et de chanter devant eux. Un soir, alors qu'ils passaient devant le cimetière, nous nous sommes mis à courir dans la rue, en leur faisant de grands signes. À les voir (ils étaient trois également), je me suis dit qu'ils avaient l'air sympas et que je pourrais bien devenir une de leurs amies, même si Tati n'arrêtait pas de dire : « Abstiens-toi de traîner avec des garçons ! Tu as déjà un gosse et tu devrais plutôt penser à trouver du travail ou à retourner au lycée. Autrement, je vais être obligée de t'envoyer chez ton père... Je ne supporterai pas que tu me fasses honte ! »

Néanmoins, je continuais à guetter le passage des Wailers et à écouter leurs chansons à la radio.

Peu de temps après, le trio s'arrête pour répondre à nos saluts. Peter Tosh, le plus grand, traverse la rue pendant que les deux autres, adossés au mur du cimetière, caressent nonchalamment leur guitare. Peter se présente (son véritable nom était Winston Hubert McIntosh) et me demande qui je suis. Il me dit qu'il me trouve mignonne...

« Alors, c'est vous les Wailers, je réponds. Comment s'appellent tes copains ? »

« Celui-là, c'est Bunny. L'autre s'appelle Robbie. » Pendant ce temps, je ne songeais qu'à une chose : comment leur faire comprendre que nous aussi savions chanter ?

Plus tard, je proposais à Dream : « Essayons de leur interpréter la chanson de Sam and Dave « What's your name ? » La fois suivante, lorsque les Wailers s'arrêtent pour nous parler, je prends mon courage à deux mains : « Vous savez, nous chantons aussi un peu. »

« Okay, "man". Chantez ! »

Depuis la naissance de Sharon, Tati m'imposait des règles très strictes. Je n'avais même pas la permission de parler à des garçons à l'extérieur de notre

cour. Je lui avais pourtant répondu violemment : « Ne me force pas à vivre comme une vieille femme juste parce que j'ai eu un bébé ! Je suis encore jeune et j'ai le droit de m'amuser un peu, non ? » N'empêche que j'avais dû me soumettre à sa volonté et toute relation sociale devait se passer à travers notre clôture. C'est donc comme ça, le portail entrouvert, que nous avons chanté.

Le lendemain, Peter était accompagné de Robbie lorsqu'il traversa la rue. Lui et moi nous sommes juste dit « Hello ! » et je l'ai trouvé timide et, oh ! là, là !... le beau mec. Puis, Peter a dit : « Écoute, tu as l'air d'une fille bien et tu aimes chanter. Pourquoi ne pas venir avec nous, un de ces jours, pour une audition au Coxsone Studio ? »

En voilà une offre intéressante ! Mais, ne devais-je pas me méfier tout de même ? Après tout, Trench Town était rempli de mauvais garçons, souvent dangereux, et qui n'étaient pas à un viol près... La plupart d'entre eux savaient chanter !

À la même époque, des amis de mon père, Andy Anderson et Denzil Lang, sont venus nous écouter, Dream et moi, et ils ont trouvé qu'on avait du talent. Comme ils étaient également amis avec Sir Coxsone, les choses se sont arrangées tout simplement : un beau jour, on s'est retrouvés tous les trois au studio. Nerveux et excités à la fois.

Les Wailing Wailers, de leur côté, n'étaient pas peu surpris. Et très intéressés. Ce fut un grand moment, nous avons chanté quelques chansons et Coxsone a demandé à Robbie de nous accompagner à la guitare.

Je voyais bien qu'il était important aux yeux des Wailers que Dream et moi soyons des jeunes correctement élevés, issus d'un bon milieu et présentés au studio par le biais de musiciens d'expérience. Robbie particulièrement semblait y attacher beaucoup d'importance. Je pense que c'est seulement à partir de ce moment qu'il a commencé à s'intéresser à moi. De mon côté, je ne voyais rien ni personne, je goûtais pleinement l'excitation et le plaisir d'être dans un vrai studio d'enregistrement ! Un endroit magique où vous rencontrez des gens qui passent à la radio !

Est-ce que j'avais, à cet instant, la moindre prémonition que, quelques mois plus tard, ce Robbie Marley, ce guitariste timide, serait l'amour de ma vie ? Pouvais-je me douter alors que ce jeune musicien deviendrait un poids lourd, célèbre dans le monde entier, une icône dans l'histoire de la musique ?

Pas du tout.

Dans ma tête clignotait seulement l'avertissement de Tati : « Attention ! Ne reste pas trop longtemps au studio, tu dois donner la tétée à ton bébé ! »

Écoute ton cœur, et tu sauras !

(Who Feels It, Knows It)

AVANT QUE COXSONE ne l'achète pour le transformer en studio d'enregistrement, Studio One a très probablement été une simple maison d'habitation. Des cloisons avaient certes été abattues, mais l'on pouvait encore facilement imaginer où se trouvaient la chambre à coucher, la cuisine et le hall d'entrée.

Du coup, on s'y sentait à l'aise, un peu comme chez soi. Lors de chaque enregistrement, tout le monde participait à l'excitation générale, les musiciens, les chanteurs, les techniciens.

Le summum, c'était lorsque quelqu'un pouvait dire : « Ça y est ! Nous avons enregistré un tube aujourd'hui ! »

Ce « nous » signifiait que cela devenait le succès de tout le monde. Nous devions quasiment rester sur place nuit et jour, mais personne ne pensait à s'en plaindre.

Quel plaisir de se réveiller sur cette pensée : « Je vais au studio aujourd'hui ! »

Coxsone avait enregistré plusieurs des meilleurs groupes de la Jamaïque, y compris les fameux Skatalites, l'un des premiers « Ska-bands » (« ska » étant un son spécifique produit par la guitare électrique). Marcia Griffiths qui, plus tard, a chanté avec moi dans le groupe des I-Threes, avait l'habitude de dire que Studio One était le Motown de la Jamaïque « où sont nées les plus grandes stars... comme une université célèbre où l'on acquiert ses diplômes ».

Très souvent, Studio One était une véritable ruche, avec des gens de tous horizons en pleine activité. Des chansons se créaient dans chaque coin, il suffisait de garder les yeux et oreilles ouverts pour apprendre le métier. À ceux qui n'avaient pas les moyens, Coxsone prêtait une guitare. C'est Bob qui en jouait la plupart du temps.

Nous étions devenus choristes : Dream, moi-même et Marlene, qui ne nous rejoignait que le soir, après l'école. Ses parents supportaient mal l'idée que leur fille aille à Trench Town pour être avec « ce genre de personnes », des voyous, des voleurs et des assassins !

Dream était mon préféré, mon cousin chéri, mon petit messenger. Tout petit, il avait de grands yeux magnifiques. On aurait dit qu'il était constamment en train de rêver à des choses merveilleuses.

Vous savez, ce type de regard qui est très sexy. Aussi, depuis sa plus tendre enfance, tout le monde l'appelait Constantine Anthony Walker « Dream » (« rêve »).

Lors de notre rencontre avec les Wailers, Dream, du haut de ses treize ans, était le bébé du groupe. En tant que « Mistery of Black Progress » militant pour l'émancipation des Noirs et œuvrant pour une prise de conscience et une fierté retrouvée des gens de couleur, les Wailers décidèrent que Dream, leur petit frère, devait être rebaptisé. Seuls les vieux ont des « dreams », des rêves... Les jeunes, eux, ont des visions ! C'est ainsi que Dream devint « Vision ».

Nous assurions les chœurs pour les Wailers, et aussi, de temps en temps, également pour d'autres groupes qui enregistraient au studio.

Coxsone et d'autres suggérèrent que nous prenions un nom du genre des Marvelettes, un groupe américain de l'époque. Nous sommes devenus les Soulettes. Notre premier tube fut « I love you, baby », avec Delroy Wilson. Ce fut un événement pour nous. Hier encore totalement inconnus, nous nous retrouvions propulsés au cœur du show business... et nous n'étions encore que des adolescents, les yeux pleins d'étoiles !

C'est aussi Coxsone qui eut l'idée que Bob nous fasse répéter pour nous apprendre le métier. Je suis presque sûre qu'il avait dû remarquer qu'il se passait quelque chose entre Bob et moi.

Je le trouvais beau et attirant, ce Robert Nesta Marley (Robbie, pour les intimes). Selon les critères jamaïcains, il avait la peau bronzée et, pour les Américains, il était légèrement hâlé. Son père, Captain Norval Sinclair Marley, était un Blanc né en Jamaïque et retraité de l'armée britannique. Physiquement, Bob ressemblait beaucoup à son père, il était moitié blanc, moitié noir, avec un large front bombé, des pommettes saillantes et un nez allongé.

La mère de Bob Marley, Cedella « Ciddy » Malcolm, avait dix-sept ans lorsqu'elle rencontra Norval. Celui-ci avait alors deux fois son âge et était superintendant des territoires britanniques de la paroisse rurale de St. Ann, là où vivait Ciddy. À l'âge de dix-neuf ans, elle avait été séduite, épousée et...

abandonnée par Norval. Bob avait l'habitude de raconter que la seule et unique fois où il avait rencontré son père, le vieil homme lui avait fait cadeau d'une pièce ancienne en cuivre ! Il ne le revit jamais...

Mais, comme moi, Bob avait une grande famille pour l'élever et s'occuper de lui. Du moins pendant un certain temps. Son grand-père, Omeriah Malcolm, était à la fois un *myalman*, un guérisseur, et un solide homme d'affaires très respecté dans sa communauté de Nine Miles. Aussi la conscience qu'avait Bob d'être noir, qu'un jour il allait clamer au monde entier, ne me surprit guère : cette « Black-Consciousness » recouvrait en quelque sorte d'un voile sa peau pourtant très claire pour un black.

Bob était très discipliné, autodiscipliné. Très conscient des réalités. À quatorze ans, il était venu de St. Ann à Kingston avec sa mère. Ciddy avait trouvé un job dans un bar, chez Thaddius (Taddy) Livingston avec lequel elle se mit en ménage. Ils eurent ensemble une fille, Pearl, avant que la mère de Bob ne découvre que cet homme était déjà marié et avait d'autres femmes.

Recherchant une vie meilleure Ciddy prit alors sa fille, encore bébé, pour s'installer à Wilmington, dans le Delaware, où elle avait de la famille et des amis. Bob, lui, resta avec Taddy, mais se retrouva en fait livré à lui-même la plupart du temps. Il m'a raconté qu'initialement, sa mère voulait le faire venir chez elle trois mois après son départ, le temps de s'installer et de réunir les papiers nécessaires.

Mais ces papiers n'étaient pas faciles à obtenir et les trois mois allaient devenir plus de trois ans !

Quand j'ai fait la connaissance de Bob, il se trouvait dans une situation peu confortable chez Taddy Livingston, avec son épouse légitime et leur fils Neville Livingston, aussi appelé Bunny, membre du groupe des Wailers et souvent appelé Bunny Wailer. Depuis le départ définitif de sa mère pour les États-Unis, Bob n'avait plus personne pour le défendre (l'une de ses premières chansons avait pour titre « Where is my Mother ? » – Où est ma mère ?). M^{me} Livingston avait une dent contre Bob, voyant en lui le fils de la femme qui avait eu une liaison avec son mari.

Un jour, Bob me dit à quel point il en avait assez de cette « belle-mère » et de son mari. Parce qu'il ne rapportait pas d'argent au foyer, elle essayait d'utiliser Bob comme son serviteur personnel.

Au-dehors, il travailla tour à tour comme garçon de courses et comme apprenti soudeur, avant de sortir ses premiers 45-tours, « Judge Not », puis « One Cup of Coffee » chez Beverley's. Mais le fait que Bob commençât à se

faire un nom ne signifiait pas qu'il était bien payé ! Personne n'avait d'argent à l'époque.

Dès le début, et sans doute toute ma vie, j'ai eu pour Bob Marley des sentiments très fraternels. Comme une sœur. Depuis toujours j'avais été ce genre de personne, pleine de compassion et se sentant investie de responsabilités. En le regardant, je pensais « pauvre garçon », non pas « je l'aime », mais bien « pauvre garçon ». Un grand élan me portait vers lui, je le trouvais beau et attachant, tellement attirant que je ne voulais pas qu'il sache que moi, encore adolescente, j'avais déjà un bébé sans être mariée. C'était la honte !

Je passais alors de longues heures au Studio One, aussi bien pour des répétitions que pour des enregistrements. Personne ne savait que j'avais un enfant. Un jour, au beau milieu d'un enregistrement, un peu de lait coula de mes seins et Bob le remarqua. Avec un mouvement de surprise, il me demanda : « Comment ? Tu as un bébé ? » Le ton était amical, gentil.

Terriblement gênée, mais ne pouvant nier l'évidence, je hochai la tête.

« J'aurais dû m'en douter. Pourquoi tu n'as rien dit ? Ne serait-ce que pour rentrer plus tôt à la maison. C'est un garçon ou une fille ? »

« Une fille », murmurai-je.

« Qui est-ce qui la garde et comment s'appelle-t-elle ? Et son père ? Je peux venir la voir ? »

Cette rafale de questions jaillissait à toute allure et le ton traduisait un grand intérêt. Moi, j'étais là, comme hypnotisée, à peine capable de formuler les réponses. J'étais très touchée et trouvais que cette attitude était particulièrement mature pour un jeune homme qui n'avait pas vingt ans. Il sembla alors me voir avec d'autres yeux. De mon côté, ses marques d'intérêt pour mon bébé transformaient mon sentiment de honte en véritable fierté.

C'était bon signe, mais tellement inattendu. Finalement, Bob dit : « Allez, rentre allaiter ton bébé. Je viendrai te voir plus tard ! »

C'est à cet instant précis que l'amour me submergea. Oh, oh, quel garçon extraordinaire ! Mes genoux se mirent à trembler et, dans ma tête, je ne fis que répéter « Oh, mon Dieu... »

Ce soir-là, il passa chez nous, comme promis. Sharon avait alors cinq mois environ. Dès le premier contact, il l'aima et elle l'aima en retour. Lorsqu'elle commença à babiller, ne sachant pas encore prononcer « Robbie », elle l'appela « Bahu ».

Dès ce jour, partout où était Bob, on me trouvait dans son sillage. Nous marchions, la main dans la main, en amoureux. À ce moment-là, j'échangeais

encore des lettres avec le père de Sharon et Bob ne cachait pas son désaccord, il insista pour que je mette un terme à cette relation : « Pourquoi rester en contact avec cet homme qui ne t'aide pas du tout pour le bébé ? » Un jour, il intercepta Dream qui allait poster une de mes lettres. Cela mit un point final à cette correspondance !

Très vite, j'ai pu me rendre compte de la nature généreuse de Robbie. Dès qu'il avait quelques sous, il m'apportait de la nourriture pour bébés et à boire pour Tati. Cette dernière ne résista pas longtemps à ses bonnes manières et ses gestes agréables. « On dirait, observa-t-elle, qu'il se trame quelque chose ici... »

Et c'est ainsi que pour Bob je devins « sa » Rita. Aux copains, il indiquait clairement : « Elle est avec moi ». Même Peter Tosh finit par respecter cela et apprit à ne plus me toucher, lui qui embrassait pourtant facilement et aimait serrer les filles d'un peu trop près.

Ainsi, tout était clair : j'appartenais à Bob.

Peu de temps après, Coxson sortit un album des Wailers avec les Soulettes comme choristes. Sorti en 1965, le titre était « The Wailing Wailers ». Étant donné que Dream/Vision était bien plus jeune que Marlene et moi, sa voix douce et claire se fondait tellement harmonieusement dans le chœur des Soulettes que l'on aurait dit un groupe de filles.

J'en étais la voix principale et, lors de certains concerts, Cecile Campbell et Hortense Lewis rejoignaient notre groupe pour remplacer Dream lorsqu'il avait école, ou n'avait pas le droit de participer à cause de son jeune âge.

J'adorais les concerts, être sous les projecteurs, au cœur même de la musique, sur scène. Quel plaisir, quelle satisfaction, de gagner ainsi un peu d'argent par moi-même !

Mais je n'étais pas encore tout à fait sûre de pouvoir abandonner la sécurité du métier d'infirmière, même si j'aimais la musique par-dessus tout.

Avec Bob, on se voyait régulièrement, pour les répétitions, pour discuter ensemble, pour nous conseiller mutuellement. C'est cela qui était important dans notre relation : nous étions amis avant de devenir amants. Tout naturellement, nous éprouvions de profonds sentiments l'un pour l'autre, comme un frère et une sœur.

Il m'enseignait une foule de choses, comme tenir les notes, ainsi que d'autres aspects techniques liés à la musique. Il se faisait aussi du souci pour moi : « Tu es une gentille fille, ne te laisses pas faire et évites d'aller avec des hommes qui abuseraient de toi. Tu aurais encore des bébés et ta vie serait vite gâchée. Ne t'occupe pas d'eux, pense à ton travail.

Décide ! Décide si tu aimes vraiment la musique ou si tu veux devenir infirmière, mais fais sérieusement ce que tu décides de faire ! »

Le Dance-Hall de Kingston était appelé tour à tour night-club, centre d'actualité, centre de réunion, église, théâtre et école... du tout-en-un. La pop jamaïcaine contemporaine est connue sous ce même nom de « dance-hall ». Ce « hall » peut se concevoir n'importe où, à l'intérieur comme à l'extérieur.

La foule se rassemblait avec le même plaisir dans une salle, une cour, des champs ou un parking. Il y avait aussi bien des musiciens « live » que des DJ's manipulant et jonglant avec des disques au son de haut-parleurs hurlant plus fort les uns que les autres. Parfois, deux sonos s'affrontaient dans un véritable duel, chacune voulant attirer le plus de monde. Tout comme aux États-Unis, dans les rues de la Nouvelle-Orléans, où les groupes de jazz se livraient à de véritables joutes musicales.

À la maison, j'ai toujours écouté la radio et beaucoup de disques, mais l'éducation stricte de Tati m'avait privée de ce genre de manifestations. Toute cette excitation était nouvelle pour moi, jamais encore je n'avais été dans un dance-hall avant que Bob ne m'y emmène.

Les Wailers étaient alors l'un des groupes au top du hit-parade en Jamaïque et l'on entendait leurs chansons un peu partout, dans les boîtes et à la radio. Et puisque leur présence avait chaque fois une répercussion positive sur la vente des disques, le groupe était de toutes les soirées, les vendredis et samedis. Au début, Bob ne voulait pas m'y emmener, disant : « Il y a une fête demain soir, mais vraiment, tu ne devrais pas venir. Il risque d'y avoir de la bagarre ». Moi, je répliquais : « Eh bien, justement, j'aimerais assister à des bagarres ! »

À part le grabuge, ces soirées étaient quelque chose de tout à fait étonnant. Regarder cette foule se trémousser, débordant de rythmes et de joie, était totalement nouveau et tellement excitant ! Avec une belle régularité, ainsi que Bob l'avait prédit, une bagarre éclatait. C'était comme normal, quasi inévitable. Il n'était pas question d'armes à feu alors, mais de gars excités cassant des bouteilles ou sortant leur couteau à cran d'arrêt pour menacer un rival : « Je te coupe la gorge si tu dances encore une fois avec ma copine ! »

Parfois, Bob était même obligé de me prendre par la main pour m'extraire de la foule en ébullition afin de m'éviter les bouteilles qui volaient. Et, à la fin de la soirée, il répétait : « Je te l'avais bien dit ! » Je n'en tenais aucun compte, tellement tout cela était excitant. C'était donc ça, le « vrai monde », un monde dont j'ignorais tout jusque-là.

Souvent, des gens m'ont demandé si j'avais dû parfois choisir entre rester avec Sharon ou sortir avec Bob. La question peut effectivement se poser lorsque vous commencez une nouvelle relation tout en ayant un jeune enfant dont il faut s'occuper. Par bonheur, je n'ai jamais été confrontée à un tel choix. Très vite, nous étions devenus tous les deux les parents de Sharon, et je ne me séparais jamais de ma fille bien longtemps.

C'est même Bob, prenant son nouveau rôle de père très au sérieux, qui insistait : « Ne traîne pas trop ! Pense que tu as un bébé à la maison ! » ou « Est-ce que Tati pourra s'occuper de Sharon jusqu'à la fin de l'enregistrement ? »

Il était vraiment très consciencieux, et cela m'impressionnait beaucoup. Ses attentions pour ma fille, son affection pour elle, m'encourageaient à me montrer plus responsable, à mon tour.

À ses yeux, je n'étais pas juste une fille parmi tant d'autres, traînant par-là avec une seule idée en tête : l'envie de s'amuser. Combien de fois il me rappela ainsi mes responsabilités : « N'oublie pas que tu as un enfant qui a besoin de toi à la maison ! » ou bien « Rita, es-tu sûre de pouvoir rester ? Tu veux peut-être faire une pause pour aller allaiter ton bébé ? »

C'est de cette manière qu'il était toujours attentif, me rappelant gentiment que j'avais un enfant...

Entre-temps, j'étais devenue ce que l'on appelait alors une jolie demoiselle. Le jeune Robbie, lui, avait d'autres relations féminines ; des filles avec lesquelles il couchait. J'étais au courant, et je savais qu'il n'était pas un saint. Mais, par respect, il me gardait éloignée de ce pan de sa vie.

Pour notre premier baiser, nous avions fixé un vrai rendez-vous. Bob m'a emmenée à l'Ambassador, le grand théâtre de Trench Town où avaient lieu des concerts, des projections et des spectacles. L'Ambassador était l'endroit à la mode où l'on allait pour voir et être vu, où se rencontraient les familles et où les amoureux se rencontraient.

Mais les rendez-vous avec les garçons ne figuraient pas sur la liste des permissions accordées par Tati. Je ne pouvais donc pas simplement demander à Bob d'aller au cinéma avec moi. Il fallait chaque fois que nous inventions des répétitions urgentes, car pour Tati, tout ce qui touchait de près ou de loin à notre musique était sacré.

Elle était convaincue que j'avais un rôle à y jouer, une mission à accomplir. Cela, elle le respectait profondément ; ce qui ne l'empêchait pas d'ajouter régulièrement : « Sois à la maison vers huit, neuf heures ! »

« Promis », répondais-je en mettant le cap sur le cinéma.

J'aurais des difficultés à citer le titre des films, puisque, dès les premières minutes, lorsque nous étions dans la salle, nous ne regardions plus l'écran, au point que le monde autour de nous disparaissait totalement.

Il est vrai que nous avons pris l'habitude de nous comprendre d'un simple regard lors des enregistrements au studio. Déjà avec Tati j'avais appris ce langage des yeux.

Cette communication visuelle fonctionnait à fond avec Bob. Plongeant notre regard dans les yeux de l'autre, nous finissions toujours par nous embrasser. Parfois, j'avais du mal à croire que c'était la réalité. Je vivais comme dans un rêve, une sorte de vertige et d'excitation. Je voyais bien que Bob était dans le même état et je savais que tout cela pouvait aller plus loin, trop loin... et je ne voulais pas même l'imaginer ! Alors je m'efforçais de regarder l'écran.

Pendant cette période où nous devenions progressivement plus intimes, le Studio One était notre base, notre lieu de rencontre. En fait, nous n'allions guère ailleurs. On s'y rendait vers neuf ou dix heures le matin si des séances étaient programmées, en ne faisant qu'une pause à l'heure du repas... s'il y avait quelque chose à manger ! Ce pouvait être un petit pâté ou du pain à la noix de coco, accompagné de limonade, voilà pour l'ordinaire.

Parfois les amis de Bob faisaient du porridge ou une bonne soupe (Bunny était très inventif, il concoctait des potages surprenants !)

Nous goûtions également pleinement ces moments privilégiés qu'étaient les concerts. Les Soulettes étaient rapidement devenues un groupe féminin très en vogue en Jamaïque, et le public applaudissait les Wailing Wailers comme le groupe masculin numéro 1. Toutes les filles en étaient folles !

Et moi, j'étais là comme une reine : les trois Wailers me faisaient me sentir quelque'un d'exceptionnel, méritant un traitement spécial. Et par-dessus tout j'étais fière de Robbie qui montrait au monde entier que j'étais avec lui, et qui ne me quittait quasiment jamais.

L'un de mes souvenirs préférés de cette époque est un événement au cœur duquel se trouvait Lee « Scratch » Perry, un des personnages les plus drôles issus du Studio One. Au départ, Scratch avait commencé chez Coxsone comme homme à tout faire. Mais il avait son mot à dire, comme d'ailleurs tout un chacun au studio, à propos de nouveaux talents à découvrir. Coxsone était très ouvert dans ce domaine.

Lorsque nous, les Soulettes, étions devenues le groupe vocal « number one » chez Coxsone, il nous demanda de chanter pour Lee Perry.

Je m'étonnai : « Lee Perry Scratch ? Mais, vous savez que c'est le concierge du Studio One ? Il n'est pas chanteur ! »

Et Coxsonne répondit : « Non, mais récemment, il a dirigé des auditions pour moi, et maintenant il interprète lui-même une chanson pour laquelle il a besoin de choristes. » Je demandai conseil à Bob qui estima que ce n'était pas grand-chose et que nous pouvions bien rendre ce service à Scratch, si tout le monde était d'accord.

Nous avons donné d'autant plus facilement notre accord que nous étions très reconnaissants à l'égard de Scratch pour tous les services rendus au studio et lors des concerts. Aussitôt dit, aussitôt fait. On enregistre et, très vite, tout le monde estime que c'est du bon travail ! Un tube est en route !

Les choses s'accélérent, Scratch se retrouve sur le programme d'un grand show à l'affiche au Ward Theatre. Il n'en revenait pas ! Son rêve secret allait devenir réalité ! Les Wailers, les Soulettes, Delroy Wilson, les Paragons, les meilleurs artistes du Studio One, tous étaient du spectacle et Scratch serait le premier à chanter.

Le grand soir arrive. Scratch monte sur scène. Il commence sa chanson « Me say me wan roast duck » et nous, sur le côté, reprenons en écho, « We wan roast duck, we wan roast duck » (Nous voulons du canard rôti). Tout cela ressemble à une comédie, à une pièce burlesque ! Scratch porte sur son costume un tas de verreries et de bijoux de fantaisie et, lorsqu'il poursuit sa chanson, la foule se met à le bombarder, pas de cailloux heureusement, mais de gobelets en carton. Une pluie de gobelets ! Et même des bouteilles ! Je regarde en me demandant : « Comment a-t-on fait pour être mêlés à un tel désastre ? »

Quelque part, tout cela était plutôt drôle, c'était amusant de le voir quitter la scène, complètement déconfit. Ce n'était simplement pas encore le moment pour lui (son temps devait venir bien plus tard, en 2003, lorsque son album *Jamaïca E.T.* a reçu un prix important dans le reggae).

Moi, je trouvais formidable que Coxsonne ait donné cette opportunité à Lee Perry en l'encourageant : « Si tu y crois, vas-y ! » Cette expérience montrait qu'il ne suffit pas de savoir enregistrer des chansons dans un studio, c'est une tout autre affaire de se retrouver face à cinq cents ou cinq mille personnes qu'il faut conquérir, si l'on ne veut pas risquer de recevoir une pluie de gobelets et de bouteilles... Ce fut la seule et unique fois que le public nous chassa de la scène !

Clement « Sir Coxsonne » Dodd joua un rôle déterminant dans la vie et la carrière de Bob. C'est de lui que sont venus les premiers encouragements, si importants pour la destinée d'un jeune musicien. Bob me raconta que Coxsonne

lui avait dit : « Maintenant, jeune homme, sois fort ! Tu sais faire de la musique. Alors, écris. Et chante ! » Ainsi, même s'il n'avait que peu de rentrées d'argent, Bob profitait de ce soutien crucial de la part d'un homme qu'il respectait et qui avait le pouvoir de l'aider.

Il en allait tout autrement là où Bob vivait. Un jour, il sembla littéralement effondré : « Rita, je n'en peux plus ! »

Je lui trouvai un air particulièrement fatigué : « Qu'est-ce qui ne va pas ? » « Quand M. Taddy rentre, au beau milieu de la nuit, il me réveille pour que je lui fasse à dîner. Jamais il ne dérange son propre fils. Peu importe l'heure, il me tire du lit, me disant : « Nesta, Nesta, réveille-toi et fais-moi à manger ! » Et je dois le servir. Et le matin, ça recommence. »

La femme de Taddy traitait Bob « comme un petit esclave » (ce sont ses propres paroles) et lui rendait la vie impossible. Tout cela sans doute parce qu'il était le fils qu'une autre femme avait eu avec son mari.

Ce soir-là, Bob décida de quitter le foyer de M. Taddy. Lorsqu'il alla voir Coxsone pour l'en informer, celui-ci se contenta de dire : « Si tu penses que c'est mieux ainsi... » Et, après un regard sur la figure désemparée du jeune musicien, il ajouta : « Tu connais la petite salle d'audition, Robbie, au fond du studio. Tu n'as qu'à y dormir. »

C'est de cette manière que débuta notre vie commune, sans rien. À partir de ce jour, Bob dormit tout seul, sur le sol ou sur une vieille porte, au Studio One. De mon côté, je pensais à lui, dans mon cœur, comme à un « garçon bien » et Coxsone, voyant l'attachement de Bob à mon égard, me traitait comme une « fille bien ». Mais je suis persuadée qu'à cette époque déjà, Bob voyait plus loin que cela.

Il me considérait comme une femme. Peut-être une femme du genre de sa mère, qui l'avait laissé dans le seul but de lui assurer une vie meilleure.

Instinctivement, je compris que, si vraiment il me voulait avec lui pour de bon, moi, mes projets, mes ambitions et les principes inculqués par Tati, il se montrerait ambitieux à son tour. Il avait un talent fou et tout le monde autour de lui en était conscient.

Et moi, que pouvait-il bien me trouver ? Peut-être mes rêves et ma détermination à changer de vie. Je savais et je croyais que Trench Town n'était qu'une étape dans ma vie. J'étais persuadée, sans savoir comment, qu'un jour, je laisserais loin derrière moi ce bidonville.

À cette période, Bob semblait avoir décidé de me faire confiance. Il me chargeait de répondre aux lettres de sa mère, de lui faire parvenir les

informations nécessaires à l'établissement des papiers américains dont son fils avait besoin. Je la tenais au courant de ce qui se passait. Tout naturellement, Bob et moi, nous passions le plus clair de notre temps ensemble, parlant, discutant, échangeant nos sentiments jusque tard la nuit. Quand l'amour réclamait ses droits, Bob me demandait : « Pourquoi faut-il que tu partes ? »

Ma réponse était invariablement la même : « Tu sais bien que Tati m'attend et il est déjà dix heures ! » Dès huit heures, elle était au portail. Avant cette heure fatidique, nous pouvions parler, nous embrasser, mais après, elle veillait au grain. Oh, Tati... Bob l'adorait pour cela !

Il ne manquait jamais, lorsque nous avions un peu d'argent, de lui apporter quelque chose, par exemple ce vin du Wincarnis qu'elle appréciait tant.

Un soir, nous faisons le trajet de Coxsonne à Trench Town à pied comme d'habitude. Bob me raconta que chaque nuit, il se passait quelque chose de bizarre au studio... Et de m'expliquer qu'il se couchait quand toute activité avait cessé et qu'il ne restait plus que le gardien de nuit.

Une fois allongé, il apercevait alors un chat qui poussait des cris comme s'il voulait parler.

Son expression fut un peu triste lorsqu'il dit : « Et ce chat, Rita, il crie ! Comme s'il appelait quelqu'un... »

Le lendemain, et les jours suivants, je lui demandais comment se passaient ses nuits. « Toujours pareil », me dit-il. Chaque nuit, le chat venait et hantait son sommeil. De mon côté, j'avais du mal à supporter que Robbie dorme dans de telles conditions, alors que moi, j'étais tranquillement dans mon lit douillet. Aussi, il n'y eut rien d'étonnant à ce qu'un soir je lui dise : « Bob, ce soir, je laisserai ouverte la fenêtre de ma chambre et tu me rejoindras un peu plus tard ! » Cela n'avait rien à voir avec le sexe ; je voulais seulement lui procurer un toit !

C'est lui qui hésita : « Tu es sûre ? Et Tati... ? »

« Peu importe. Je n'en peux plus de te savoir ainsi, la nuit. Allez, on essaye ! »

Ce soir-là, on se sépara au portail, comme d'habitude, et je pris un air innocent pour souhaiter une bonne nuit à Tati, fidèle au poste.

« Pourquoi tu rentres si tard ? » lança-t-elle, en guise de réponse. « Il est plus de neuf heures ! Tu as oublié que tu as un bébé à la maison et que son père est en Angleterre ? Et que tu n'en veux pas d'autres, j'espère ! »

« Tati, tu sais bien que je pense à tout sauf à faire des bébés ! Je travaille et j'essaie de faire de mon mieux au studio, je te le promets... »

Tati a fermé le portail à clé, je suis allée dans ma chambre et, comme prévu, Bob est venu me rejoindre. Alors arriva ce qui devait arriver, Tati fit son apparition dans ma chambre avec Sharon dans ses bras pour la coucher chez moi comme d'habitude.

Je revois encore la scène : Tati avec le bébé, me lançant des regards soupçonneux, alors que Bob essayait de se dissimuler sous mon lit : « Qui est là ? Je vois quelque chose bouger ! »

Moi, essayant de la rassurer, je dis que c'était Dream...

« Non ! crie-t-elle, Dream est couché ! » Elle regarde de plus près : « Oh, Jésus-Christ ! Rita, tu as emmené Robbie ici, dans ton lit ? Tu veux avoir un autre bébé ? Oh non, Seigneur, non pas ici ! Dis-lui de sortir de là ! »

Jamais, non, jamais, je ne me suis sentie... sentie comme ça... tout mon sang quitta mon corps pour se réfugier dans mes orteils. Oh !

Pauvre Bob... Même à ce moment-là, j'étais plus désolée pour lui que pour moi. Et Tati qui insistait pour le faire partir. J'essayais de l'amadouer, d'expliquer : « Tati, écoute-moi ! Il ne s'agit pas du tout de faire l'amour ensemble. D'abord, j'ai voulu qu'il dorme dans la chambre de Dream, mais comme il ne pouvait pas passer par la porte sans que tu le remarques. Il n'a nulle part où dormir, Tati : il couche par terre au studio ! »

Mais elle resta inflexible : « Non, non, tu vas encore tomber enceinte... Doux Jésus, non, non ! Qu'il parte ! »

Je sentis la colère monter et je criai, déterminée : « Eh bien, si tu veux qu'il parte, je m'en vais avec lui ! » Et d'ajouter : « Tati, fais attention, tu es sur le point de commettre un péché : le chasser ainsi en pleine nuit ! Tout peut arriver ; il pourrait se faire attaquer, dévaliser et même tuer ! »

« Non, non et non ! » Tati ne se laissa pas attendrir.

« D'accord, Robbie, viens ! » ai-je dit, en le prenant par la main et en me dirigeant vers la porte. Tati a crié : « Non ! Il n'a qu'à repartir comme il est venu, par la fenêtre ! »

S'exécutant, Bob ressortit donc par la fenêtre et moi, je m'en allai par la porte. Tati demanda encore : « Je ferme à clé ? »

Je crânai : « Ne t'en fais pas pour moi, Tati. Ferme à clé, je ne reviendrai pas cette nuit. Je m'en vais avec Robbie ! » « Et qui s'occupera du bébé demain matin ? »

Je ne m'en inquiétais pas, je savais qu'elle voulait seulement me culpabiliser. De toute façon, je ne raisonnais plus ; je ne pensais plus à rien. Je marchais... Je n'avais aucune envie d'être agressive avec elle et c'était la première fois que je dormirais ailleurs qu'à la maison, mais je ne pouvais tout de même pas laisser Bob seul, là-bas ! Je pris une couverture.

Une fois dans la rue, Bob s'inquiéta : « Tu es sûre, Rita ? Tati va te tuer demain. »

Je répliquai simplement, et je le pensais : « Je m'en moque ! »

Cette scène nous avait exténués et, arrivés au studio, nous nous sommes couchés sur la table pour nous endormir aussitôt. Mais, subitement, il y eut dans la pièce, ces bruits dont Bob m'avait parlé. J'écoutais, immobile, avec Robbie à côté, complètement réveillé, lui aussi.

« Tu entends ? chuchota-t-il. C'est toujours comme ça, vers une heure, et ça continue jusqu'à cinq, six heures du matin. »

Toujours immobile, j'écoutais... cette chose, quoi que ce puisse être... C'était dans la pièce, pas physiquement, mais la sensation... et je perdis connaissance, enfin, pas tout à fait, je crois, en tout cas je ne pouvais ni bouger ni parler. Désespérément, j'essayais de dire à Bob ce que je ressentais, mais pas un son ne sortait de ma bouche !

Puis, j'eus très chaud et je me mis à trembler de tous mes membres. « Oh, Seigneur ! » Bob courut avertir le gardien de nuit : « Venez vite, quelque chose arrive à Rita ! » Tous deux revinrent pour m'asperger d'eau. Je recouvrai mes esprits et réalisai qu'effectivement, quelque chose m'était arrivé. Mais j'aurais été incapable de dire quoi. Bob chuchota : « Tu vois, Rita, je te l'avais bien dit : il y a quelque chose... »

Dès le matin, je rentrai à la maison pour supplier Tati : « Il faut prendre soin de Robbie. En tout cas, moi, je dois veiller sur lui. S'il te plaît, on ne couchera pas ensemble ou quelque chose de ce genre ! Laisse-le au moins dormir dans la chambre avec Dream, pour un certain temps, s'il te plaît ! »

Personne dans notre entourage, pas même Tati, n'ignorait plus que c'était du sérieux entre Bob et moi, il occupait mes pensées les plus profondes et je commençais à le considérer comme l'homme de ma vie. Je ne pouvais me permettre une deuxième erreur. Bob était exemplaire, dans son genre. Ce que j'aimais avant tout en lui c'est qu'il me traitait comme une personne entière, globale. J'en étais très impressionnée et je sentais bien qu'il était différent des autres.

Bob n'avait rien de commun avec ces jeunes gens qui approchaient les filles avec des remarques comme : « Laisse-moi te toucher un peu » ou « Ça te dirait qu'on couche ensemble ? » Il semblait plus profond, plus attentif, peut-être parce qu'il était né à la campagne. Il était plutôt réservé et respectueux. Je ne parle pas des soirées, mais durant la journée il n'avait que deux choses en tête : faire de la musique et construire des châteaux en Espagne.

Depuis longtemps déjà, j'avais compris que ce garçon, si différent de ses congénères, était capable de m'enseigner plein de choses. J'étais de plus en plus persuadée que sa compagnie était positive aussi bien pour moi que pour Sharon, même si Tati s'en occupait beaucoup. Que vous ayez douze ou vingt ans, le fait d'avoir un bébé fait de vous une vraie femme.

J'étais bien consciente que Sharon, pendant les années à venir, serait sous ma responsabilité, même si Bob l'avait si facilement acceptée.

Vraiment, je le voyais bien, il l'aimait de tout son cœur et la regardait avec les yeux de l'amour. Même si je gagnais un peu d'argent chez Coxson, je ne pouvais contribuer suffisamment aux besoins de notre foyer. Bob s'en aperçut et se chargea de certaines dépenses, choisissant toujours ce qu'il y avait de mieux pour Sharon et pour moi.

À partir du moment où nous nous sommes fréquentés officiellement, aux yeux de tout le monde, Bob m'a présenté son ami Georgie : « Si tu as besoin de quelque chose, demande à Georgie. Si je suis absent, Georgie sera là. » Comme presque tous les amis de Robbie, Georgie était plus âgé que lui. Bob semblait plus à l'aise avec des garçons plus mûrs, lui-même faisant preuve de bien plus de maturité que la moyenne.

Souvent, il m'apportait des bottes d'okra et de callaloo (des légumes dont on fait des soupes très nourrissantes) ainsi que des oranges de la part de son ami Vincent Ford (que tout le monde appelait Tata). C'est d'ailleurs dans la cuisine de Tata que Robbie a fini par s'installer.

Au grand soulagement de Tati... tout du moins pour un certain temps ! Car c'est dans cette cuisine que nous avons fait l'amour pour la première fois...

Un autre ami, Bragga, m'apportait régulièrement du lait frais le matin, toujours accompagné d'un petit mot gentil : « Tout va bien ? » Et je répondais tout aussi régulièrement, et c'était la vérité : « Oui, tout est cool ! »

Très souvent, je repense à ces hommes : Tata, Bragga et Georgie, ces amis de Bob qui devinrent aussi les miens. Ce genre d'hommes que Bob recherchait et qui, en retour, sympathisaient avec lui. Tata est mentionné en tant que co-auteur de la chanson « No woman, No cry » (1974) que Robbie a composée en l'honneur de cet ami si proche, une vraie figure paternelle, un peu comme Coxson. Tata nous rendait fréquemment visite puis rentrait à pied en compagnie de Bob, ce qui me rassurait puisqu'ils étaient à deux dans les rues de Trench Town, dangereuses la nuit.

Quant à Georgie qui, dans la même chanson, « allumait le feu », nous sommes restés en contact et il est toujours mon ami. Je garde, très présente à

l'esprit, l'image de lui allumant un vrai feu, un feu qui resta embrasé toute la nuit et qui inspira Bob.

Il créait la plupart de ses chansons à partir de son propre vécu, de ses sensations et sentiments personnels. Des heures durant, nous étions restés réunis autour du feu, jouant de la guitare, chantant et mangeant ce que quelqu'un avait bien voulu préparer. Donc, et je tiens à le souligner ici, il y a une part de réalité, de « vraie vie », dans les chansons de Bob.

Tati avait l'habitude de dire : « Ne raconte pas d'histoires ! », ce qui voulait dire : « Évite les mensonges ».

Ce que je relate ici n'est pas une « histoire », c'est ma vie, notre vie.

Lors d'un jour férié, les meilleurs artistes de Coxson (les Wailers et les Soulettes, Delroy Wilson, les Paragons) donnèrent un spectacle dans un club, le Bournemouth Beach à Rockfort. C'était une journée magnifique avec de jolis petits nuages blancs éparpillés dans un ciel bleu, le plus beau temps de la Jamaïque. Le murmure de l'océan sous un splendide soleil semblait mettre tout le monde de bonne humeur.

Bob et moi nous étions éclipsés loin de la foule et, dans une petite crique isolée, nous nous sommes mis à chanter. Bob avait alors acheté sa propre guitare et on l'entendait constamment dire : « Allons, essayons ceci... ou cela... » Si on l'avait laissé faire, il aurait répété vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

Ce jour-là aussi, il dit : « Viens, on répète un peu. On a intérêt à être bons. Ce soir, il y aura plein de jeunes dont ce sera le premier contact avec les habitués des boîtes, des gars souvent déchaînés. Il faudra donner le meilleur de nous-mêmes ! »

Ça, c'était le Bob sérieux, le Bob moral, celui que j'admirais tant. C'est celui-là qui me donnait envie de m'améliorer, de développer mon intuition musicale, de travailler l'harmonie. Et dans ce domaine, il exigeait rien de moins que la perfection !

Et nous voici, dans cette petite crique, en pleine répétition, perdus l'un dans les yeux de l'autre en chantant. Nous sommes si absorbés dans nos chansons et dans nos yeux, que nos bouches se réunissent tout naturellement pour un interminable baiser, comme si nous nous livrions à un acte de réanimation, nous donnant de l'oxygène l'un à l'autre...

Dans ma tête tournait cette grande question : « C'est ça, l'amour ? L'Amour avec un grand A ? »

La chanson ainsi intitulée (« Is this love ? ») n'était pas encore écrite...

Nous continuions à chanter, à rire, et à nous embrasser. Et, brusquement, j'ai su : « C'est magique ! Oui, c'est l'amour ! Je l'aime ! On s'aime ! »

On se maria, sur une impulsion, sur un coup de tête. Et parce que la mère de Bob voulait le faire venir aux States.

Contrairement à beaucoup de jeunes filles de mon âge, je n'avais guère rêvé au mariage, c'était une perspective qui n'occupait tout simplement pas mon esprit. Jamais encore je n'avais songé à ce fameux « grand jour ». Tout d'abord, nous n'avions pas franchement de quoi fonder une famille et, à cette époque, en Jamaïque il fallait d'abord mettre un peu d'argent de côté avant de penser convoler en justes noces.

Ce qui changea la situation, c'est que la mère de Robbie, Cedella Malcolm Marley, avait entre-temps épousé Edward Booker, un Américain. Puisqu'elle était enfin en possession de papiers bien en règle, elle pouvait parrainer son fils Robbie et satisfaire les conditions d'immigration aux États-Unis. Mais Bob, lui, affirma qu'il ne voulait pas s'expatrier... sauf si je l'accompagnais.

Bob craignait que, s'il partait sans que nous soyons mariés, je tombe amoureuse d'un autre garçon. Je n'avais jamais songé à une telle éventualité, même s'il veillait à ce que rien de tel ne puisse arriver. De toute manière, dans mon cœur, il n'y avait que lui. C'était ce garçon, sans conteste et sans l'ombre d'un doute, le seul, l'unique. Je ne voyais personne d'autre et ne pensais à aucun autre.

En plus, Bob commençait à se faire un nom dans la musique et il avait besoin de sa muse. Tous deux étions convaincus d'être faits l'un pour l'autre.

Notre projet était simple : Bob allait se rendre dans le Delaware pour parrainer ma propre immigration, depuis là-bas. Malgré l'exemple de sa mère, nous pensions que tout pourrait se faire rapidement et facilement. Nous ne pouvions imaginer que les choses allaient tourner bien autrement...

Robbie était à mes yeux ce jeune homme fort, solide et droit dont le leitmotiv était : « Voici mes objectifs, et je ferai tout pour les réaliser ». Il était si sérieux en ce qui concernait sa famille et ses proches ! Son esprit aussi était très fort. Je pense d'ailleurs avoir le même et être capable de reconnaître cette force chez l'autre.

Entre nous, partenaires et amis intimes, il y a eu dès le début une alchimie subtile et positive. Nos signes du zodiaque étaient également en harmonie, lui Verseau et moi Lion ; nous nous faisions face dans la ronde des astres !

Je pense que notre relation est née d'un profond désir et besoin l'un de l'autre. Chacun avait su reconnaître cette demande chez le partenaire : « J'ai besoin de toi. Pour m'aider à devenir ce que je suis ; ce que je veux devenir. »

Nous nous sommes mariés au Bureau de justice à 11 heures du matin, le 10 février 1966, quelques jours après le 21^e anniversaire de Robbie.

Il s'était préparé pour la cérémonie chez Tati. Moi, c'est ma cousine Yvonne qui me transforma en une jolie mariée, dans la maison de mon oncle Cleveland.

On se retrouva au Bureau, Robbie en costume sombre avec des chaussures fantaisie achetées par Coxson. J'avais un diadème de perles (emprunté) dans les cheveux et portais une robe de mariée blanche avec des volants, juste au-dessus du genou, ainsi qu'un court voile en dentelle (tous deux confectionnés par Tati, bien sûr).

En secret, elle avait accompagné Bob pour acheter ma bague avec ses maigres économies...

J'avais dix-neuf ans, presque vingt, j'étais très heureuse et incapable de réaliser que j'étais en train de me marier !

Sharon n'avait pas encore un an. Tati l'avait installée dans un fauteuil où elle s'était endormie aussitôt. Elle se réveilla juste à temps pour la photo de famille. Tout étonnée de l'agitation ambiante, elle s'était mise debout et, lorsque le photographe fit entendre son déclic, elle releva sa jupe pour faire, tranquillement, un petit pipi !

Ce fut une journée merveilleuse.

Tati avait préparé du rôti de chèvre au curry, du riz avec des bananes vertes et un magnifique gâteau. Les photos montrent combien nous étions amoureux, on a l'impression que nous pensons : « Comment tout cela est-il arrivé ? Nous sommes mari et femme ! » Mais, oui, nous ressemblons à... des jumeaux.

Cette même nuit, les Wailing Wailers donnaient un concert avec les Jackson Five, au National Stadium. À un moment, quelqu'un a dit au micro : « Tous nos vœux pour Bob et Rita qui se sont mariés aujourd'hui ! » Nous étions surpris et Bob demanda : « Qui est-ce qui leur a dit ? » Ce fut l'une des meilleures représentations des Wailers, une soirée de bonheur absolu. Une fois rentrés, nous avons fait l'amour toute la nuit.

Deux jours plus tard, Bob partit pour les États-Unis. C'était affreux. Revenant de l'aéroport, je n'arrêtais pas de pleurer, me sentant si vide et seule, comme en état de choc après une tornade qui vous dépose sur une terre inconnue.

Je me souviens d'être allée au studio, en compagnie de Bunny, Peter et Dream, pour l'enregistrement de « I've Been Lonely So Long, Don't Seem Like Happiness Will Come Along ». (J'ai été seul(e) si longtemps, j'ai l'impression que jamais plus je ne serai heureux(se)).

Cinq jours plus tard, je reçus ma première lettre : « Ma chère épouse ! Comment vas-tu ? Tu me manques beaucoup. Il fait très froid ici, en Amérique. »

3

Espoir

(Chances are)

PRATIQUEMENT DÈS LE début de notre relation, Bob m'a initiée à la foi rasta, qui a vu le jour en Jamaïque au début du XX^e siècle grâce à Marcus Garvey qui était, comme Bob, natif de St. Ann. Garvey, le Jamaïcain, s'était installé ensuite à New York où il fonda la Universal Negro Improvement Association (Mouvement du Progrès Noir Universel) afin d'encourager la « Black Pride » (la Fierté Noire) et le retour des Noirs en Afrique.

Un certain nombre de Jamaïcains furent captivés par la célèbre prophétie de Garvey qui affirmait qu'un jour, un roi africain viendrait nous délivrer de notre condition de peuple colonisé... Beaucoup crurent que l'Empereur d'Éthiopie, Haïlé Sélassié, était ce sauveur tant attendu.

Le véritable nom de Sélassié étant Ras Tafari, ses fidèles et disciples se nommaient les « Rastafaris », les « Rastas », pour faire plus court.

Avant les années soixante, personne en dehors de la Jamaïque ne connaissait les rastas et même sur l'île, l'homme de la rue les considérait comme des clochards, vivant dans le caniveau et fumant constamment de la ganja (le mot indien pour la marijuana). La rumeur courait même qu'ils volaient des enfants ! Ils ne se coupaient ni se peignaient les cheveux, les laissant naturellement retomber en « locks » ou « dreadlocks ». À cette époque, le mot « dread » (terreur, effroi), aujourd'hui utilisé de multiples façons, renvoyait au geste de défi des rastafaris devant l'autorité colonisatrice.

Dans les familles jamaïcaines, la foi et la culture rasta représentaient ce que l'on pouvait imaginer de pire pour ses enfants. Il était généralement admis que ses adeptes dégringolaient l'échelle sociale, la rumeur n'évoquant que les aspects négatifs et le pire. Personne ne parlait du message de paix et d'amour, de compréhension et de justice. Personne ne soulignait qu'il faut refuser le pain que

l'on vous donne en vous insultant, même si, en secret, le peuple adhérerait au message de la Fierté Noire.

Pour les Noirs du monde entier, les années 60 ont entraîné une prise de conscience. Aux États-Unis, l'opinion commençait à s'habituer, non seulement à « Black is beautiful » (être Noir, c'est bien), mais également au « Black Power » (Pouvoir Noir). Nous étions, nous aussi, gagnés par ces idées au point que, pendant des mois, nous avons sculpté dans le bois de petits poings noirs que nous vendions dans notre magasin de disques.

Les gens les achetaient pour les porter autour du cou, comme un bijou. Sur la pochette de l'un de leurs albums, les Wailers tiennent des fusils (des jouets bien sûr) et portent les bérets symboliques des « Black Panthers ».

Dès que Tati me permit de fréquenter Bob, il a tenu à m'initier à la foi et la culture rasta : « Tu es une reine ; une reine noire, me dit-il. Tu es jolie telle que tu es, pas besoin d'ajouter quelque chose d'artificiel. Pourquoi lisser tes cheveux ? Laisse-les tomber naturellement. » Aussi, après de longues années d'usage régulier du peigne chauffant à défriser, je ne m'en servis plus.

Avec beaucoup d'insistance, Bob soulignait les possibilités d'élévation de la condition Noire ; il pensait que nous pouvions aller très loin grâce à Marcus Garvey. Tati était aussi une grande admiratrice de Garvey, elle m'avait donné un de ses livres à lire, ce qui fait que j'en connaissais déjà les grandes idées : le retour des Noirs en Afrique et la « Black Star Line » (l'unité panafricaine). Il est vrai aussi que certains souvenirs datant de la petite enfance (lorsqu'à l'école on m'appelait avec beaucoup de condescendance « Blackie Tootus » à cause du contraste entre ma peau sombre et mes dents blanches) m'avaient laissé un goût amer.

Lorsque j'ai arrêté de me défriser les cheveux, Tati a été très inquiète : « Mon Dieu, est-ce que Rita aussi fume de cette herbe qui rend fou et vous mène en prison ? » Bien entendu, à ses yeux, Bob était le coupable !

À vrai dire, j'avais effectivement commencé à fumer un peu, mais j'étais convaincue de l'avoir bien caché. Lorsqu'il m'arrivait de fumer dans ma chambre, je répandais vite dans l'air du talc pour bébé afin de couvrir l'odeur.

J'aimais fumer, cela me rendait cool et, d'une certaine manière, méditative. S'il faut pour cela chercher un responsable, je désignerai plutôt mon père (je pense d'ailleurs que personne n'est coupable et je n'ai aucun regret aujourd'hui). Papa était loin de la Jamaïque lorsque je fumai pour la première fois, mais je me rappelle très bien cette odeur spéciale qui l'entourait lorsqu'il rentrait, après avoir fumé dehors. Tati en faisait de véritables crises de nerfs : « Ne t'approche pas de la maison ! », le menaçait-elle. Dès que je me suis rendu compte que

j'aimais la ganja, j'ai réalisé la responsabilité de mon père. Bob n'y était pour rien !

Lors de nos rendez-vous, nous discussions fréquemment de nos habitudes alimentaires. Je mangeais alors du porc, comme la plupart des Jamaïcains. C'était la viande des pauvres et nous consommions même les pieds et la queue, mélangés au riz et aux légumes. L'un de nos plats préférés était le ragoût avec de la purée de pois et du riz. Quand Bob me dit que la foi des rastafaris interdisait de manger du porc, je n'en crus pas mes oreilles : « Qu'est-ce que tu racontes ? Une viande si douce et avec laquelle j'ai grandi ? »

J'écoutais néanmoins attentivement ses explications tirées de l'Ancien Testament en me disant que oui, peut-être, c'était important.

Mais voilà, comment se priver de quelque chose lorsque l'on n'a pas assez d'argent pour préparer des repas corrects ? Très souvent, j'étais bien obligée de prendre ce que cuisinait Tati, et je ne voulais pas qu'elle sache que j'avais modifié mes habitudes pour des raisons religieuses.

Le clash était pourtant inévitable. Quand Bob venait me chercher pour aller au studio, il passait souvent par la cuisine. Un jour, Tati avait préparé du callaloo avec du cabillaud, l'un des plats nationaux de la Jamaïque, que l'on faisait traditionnellement cuire avec du porc. En entrant dans la cuisine, je dis à Tati, aussi calmement que possible : « Je ne mangerai pas de ce callaloo aujourd'hui, à cause du porc ! »

Elle explosa. Immédiatement, elle se mit à raconter à qui voulait l'entendre, et notamment, par-dessus la clôture, à la Mère Rose : « Vous connaissez la dernière ? Rita ne veut rien manger de mon dîner, parce qu'il y du porc ! » Et la voisine de répondre : « Je te l'avais bien dit, avec ce garçon... » Toutes les deux se mirent alors à critiquer « Bob et tous ces rastas... »

Moi, je m'entêtais et refusais d'entendre les récriminations de Tati. Finalement, elle comprit que j'étais en train de changer et que j'aspirais tout simplement à devenir plus consciente, que je devais faire mes propres expériences et comprendre les choses par moi-même, comme, par exemple, ce que signifie le fait d'être Noir... Et pourquoi une telle connotation péjorative de la couleur noire ? Pourquoi la différence est-elle si grande entre Noirs et Blancs ?

Je trouve étrange aujourd'hui que l'on ait sans arrêt voulu décider à ma place. Comme si, moi, j'étais incapable de penser par moi-même ! Il m'apparaissait de plus en plus clairement que notre génération était appelée à se soulever, à se mettre fièrement debout.

Bob m'avait présentée à plusieurs Anciens du mouvement rasta, et à force de les rencontrer et les écouter, j'étais convaincue qu'ils étaient dans le vrai.

L'enseignement était intelligent. Cela allait bien au-delà de se laisser pousser les cheveux et fumer de l'herbe, on transmettait une philosophie de vie et une histoire. C'est cela qui m'attirait tout particulièrement, cette puissante histoire que l'école ne m'avait jamais enseignée.

Pendant cette période, une foule de changements s'opéra en moi, mais cela n'avait rien à voir avec la folie, comme tout le monde autour de moi le pensait. Tout au contraire, je pense que je m'ouvrais à plus de sagesse et ressentais le besoin de la partager. J'étais habitée par une forte inspiration religieuse... Enfant déjà, j'avais fait l'expérience du Saint-Esprit en sautant, chantant, parlant des langues et tombant en transe. Ma Bible, je la connaissais bien avant de rencontrer Bob !

Désormais, c'est la religion des rastafaris que je prêchais, dès que j'en avais l'occasion. Où que j'aille, je parlais du soulèvement des Noirs et de la « Black Pride ». À peine montée dans un bus, j'allais tout devant et m'adressais aux passagers : « Bonjour, mes Frères et mes Sœurs ! »

Mes amis s'inquiétèrent : « Tu te sens bien, Rita ? Tout est OK ? » Je les rassurais, joyeusement : « Je vais très, très bien ! »

J'ai commencé ensuite à porter ma tenue d'infirmière, entourant ma taille d'un cordon vert-jaune-rouge (les couleurs rastas) et les gens chuchotaient : « Elle est vraiment folle, cette fille. Quelle honte, avec tout l'argent que sa tante a dépensé pour elle ! » Et les amis de Tati la mettaient en garde : « Tu vois maintenant ? Rita est folle... il faudrait faire revenir son père ! »

N'empêche qu'ils furent nombreux à attendre exprès pour prendre le même bus que moi ! « Donnez-moi un ticket pour le bus que prend la femme rasta, disaient-ils. Un billet pour le bus de la rasta Queen », la « reine des rastas » (Queenie).

Et, rapidement, personne n'ignora plus que lorsque Queenie prenait le bus, c'était « la leçon biblique » : « Queenie dispensera des enseignements aujourd'hui... »

Parfois, j'avais même une canne, un peu comme un bâton de pèlerin. Je me sentais en effet investie d'une mission, et cela ne me paraissait pas le moins du monde bizarre.

Je ne portais pas de bijoux, ni bagues ni boucles d'oreilles, pas de parfum, ni de décolleté ou des chaussures extravagantes, seulement de simples sandales, ma robe tombait jusqu'aux chevilles et mes cheveux étaient ramenés en chignon et couverts.

Aujourd'hui, je suis consciente que tout ce que l'on fait ou ce que l'on prétend être, tout vous appartient, tout est partie de vous-même. Je n'étais pas folle. J'essayais simplement de découvrir qui j'étais, le pourquoi de ma vie et vers quoi je devais me diriger.

Néanmoins, à mon insu, Tati avait écrit à mon père : « Tu ferais bien de revenir rapidement ou de faire venir Rita à Londres. Elle se compromet de plus en plus avec les rastafaris. »

En ce temps-là, à Trench Town, tout le monde était au courant de la moindre lettre que quelqu'un recevait d'outremer : « Oh, vous avez reçu une lettre d'Amérique ! Je peux avoir les timbres ? » Ou alors : « M^{me} Britton a eu du courrier de l'étranger, je l'ai vu à la poste. Il n'y a qu'elle qui reçoive ce genre d'enveloppes... »

Le fait que la réponse de mon père soit adressée à Tati ne m'empêcha donc nullement d'être au courant et de l'ouvrir. Je lus : « Ma chère sœur Vye, j'ai été très surpris de ce que tu m'apprends sur Rita ! Ne l'accable pas, l'essentiel est qu'elle mène une vie correcte. Ne t'inquiète pas, elle est très intelligente et je lui fais entièrement confiance... »

À mes questions, Tati répondit simplement : « C'était mon devoir de le prévenir ». Il faut dire qu'elle venait de divorcer de M. Britton et que je contribuais de plus en plus aux dépenses du foyer grâce à mon travail au studio et aux concerts.

Papa vivait toujours à Londres, jouant du saxo et se débrouillant comme il pouvait. Il s'était mis en ménage avec une Jamaïcaine, Alma Jones, avec laquelle il devait avoir une longue relation et qui allait plus tard me témoigner beaucoup de gentillesse, à un moment où j'en aurais grand besoin.

Ma sœur Margaret et mon frère George sont nés de leur union. La dernière chose dont mon père avait alors besoin, c'était la charge supplémentaire d'une fille de dix-neuf ans avec des problèmes !

Tati analysa froidement l'ensemble de la situation et il ne fut plus jamais question de m'envoyer ailleurs...

Entre temps, Wesley, qui avait jusque-là vécu à la maison, était entré dans la police jamaïcaine, juste après le départ de Bob pour le Delaware.

Comme il y avait une rotation entre les différents postes de police, Wesley passait dorénavant la plupart de ses nuits dans les casernes, ne rentrant plus à la maison que les week-ends et pour les vacances.

Il arrivait alors dans son uniforme et les voisins poussaient des cris admiratifs : « Alors, comme ça oncle Wesley est dans la police ! », ce qui, pour un Noir, en ce début des années soixante, était un événement. Comme moi, on le taquinait à cause du contraste entre sa peau sombre et ses dents très blanches et

très régulières. Toujours souriant, charmeur, avec de bonnes manières, on ne l'appelait plus « Mister Tooths » (Monsieur Dents), mais tout simplement « Monsieur » puisqu'il faisait figure de chef de famille après le divorce de Tati. Il prenait ce rôle très au sérieux, ce que j'allais rapidement apprendre à mes dépens.

Un mois après le départ de Bob, l'empereur Haïlé Sélassié vint en Jamaïque. Lorsque son avion se posa, le 21 avril 1966, plus de cent mille personnes l'attendaient, la plupart étant des rastafaris ou des membres d'autres groupes proafricains. Vu le monde, il m'avait été impossible d'arriver jusqu'à l'aéroport, c'est donc au bord de la route, au milieu de la foule, que j'attendais le passage du grand personnage. Autour de moi, tout le monde fumait, souriant et détendu ; il y avait comme un parfum de liberté dans l'air. La liberté pour le peuple noir, l'élévation des Noirs, devenait une réalité.

Lorsque le cortège arriva à ma hauteur, je scrutai anxieusement les passagers de chaque voiture et, brusquement, je le vis : un petit homme en uniforme militaire.

Les rastafaris croient que voir le Roi Noir, c'est voir le Dieu Noir. Pendant que la voiture s'approchait de moi, je me demandais fiévreusement : « Est-ce là l'homme-Dieu ? Ce petit bonhomme dans son uniforme ? Si insignifiant, si simple ? Je ne pouvais y croire. Ils sont fous de prétendre de telles choses ! »

Le petit homme dans la voiture saluait la foule d'une main, et je commençais à prier : « S'il te plaît Seigneur, montre-moi si c'est vrai ce qu'ils disent ! Donne-moi un signe, quelque chose pour m'y accrocher, pour ancrer ma ferveur ! »

Au moment même où je pensais que ma prière était restée sans effet, Haïlé Sélassié tourna la tête de mon côté et fit un signe de la main. Je vis alors quelque chose qui me figea sur place : au milieu de sa paume, il y avait une marque noire. Ô mon Dieu, c'est dans les Écritures, lorsque vous Le verrez, vous Le reconnaîtrez à ces marques de clous dans les mains ! Il y a des gens qui pensent que je mens, mais cela s'est bien passé ainsi ! L'avais-je tellement souhaité que mon esprit me donnait l'illusion de voir ce dont j'avais tant besoin ? Je ne sais pas...

Je poussai un cri d'exaltation, à la fois riant et pleurant : « Oh, mon Dieu ! » Tati, à mes côtés, se lamentait : « Seigneur, cette fois elle est complètement folle ! Complètement dingue ! » Il avait plu et j'étais trempée jusqu'aux os, mais je n'y prêtais même pas attention. Si Tati pensait que j'avais perdu l'esprit, pour moi, c'était exactement le contraire.

C'était un éveil ! L'Empereur m'avait saluée.

Dès que je me retrouvai seule dans ma chambre, j'écrivis une lettre enthousiaste : « Cher Robbie ! Je viens de voir Sa Majesté et je te jure que je L'ai vu, Lui... » Je décrivis à Bob ce que je venais de vivre : la foule immense dans les rues, le battement des drums, la douce fumée de ganja et la police qui n'avait arrêté personne. Quel jour mémorable pour la Jamaïque ! Quant à ma propre expérience, personne ne pouvait me la retirer.

Mais la réponse de Bob fut décevante : « Chère Rita, j'ai bien reçu ta lettre. S'il te plaît, sois cool et reste à la maison. Ne fume de l'herbe chez personne, lis et occupe-toi du bébé ! »

Les premiers jours suivant le départ de Robbie pour le Delaware ont été bien difficiles, je me sentais vide et totalement perdue. « Qu'est-ce qui m'arrive ? Mariés il y a quelques jours, follement amoureux tous les deux et maintenant, il est parti ? » Dans ma tête et parfois à voix haute, je chantais constamment la chanson des Supremes « When will I see you again ? When will we share precious moments ? » (« Quand nous reverrons-nous ? Quand partagerons-nous de précieux moments ? »).

En même temps, j'essayais de me rappeler que j'étais maintenant une femme mariée, que mon mari était parti pour trouver du travail et que, par ailleurs, j'avais une petite fille dont il fallait que je m'occupe.

Tout cela me plongeait dans le même état d'esprit qu'avant le mariage : devais-je continuer à chanter ou me tourner à nouveau vers le métier d'infirmière ?

La nuit, je souffrais d'insomnies, me retournant dans mon lit. Peut-être devrais-je simplement rechercher un job quelconque ? Ou continuer à aller avec Peter, Bunny et les autres au Studio One ? Dream (ou plutôt Vision, désormais) restait disponible et nous avions toujours de bonnes chances de succès en tant que « Soulettes ». Nous avions gardé le contact avec Studio One, Coxson nous demandant régulièrement d'assurer l'accompagnement vocal de divers groupes comme Delroy Wilson, Lord Creator et Tony Gregory...

Bob avait l'air de ne pas trop tenir à ce que je retourne au studio, il me répétait : « Reste à la maison et occupe-toi du bébé. » Toujours et encore « reste à la maison ! » et pas une fois « va chercher un job ! », alors qu'il savait bien qu'il fallait que je gagne de l'argent. Nous nous écrivions chaque jour et, si une fois le facteur passait son chemin sans s'arrêter, mon cœur faisait un bond dans ma poitrine. Même si une lettre était déjà arrivée la veille...

En dépit de l'insistance de Bob pour que je reste à la maison m'occuper de Sharon, Dream et moi allions au studio enregistrer chaque fois qu'on nous le

demandait. Nous chantions pour Peter et Bunny comme pour n'importe quel groupe travaillant chez Coxson et qui faisait appel à nous.

Malgré ces activités et les lettres de Bob qui me faisaient du bien, je ne pouvais m'empêcher de me sentir seule, un peu abandonnée en rentrant du studio. Constamment, la même question m'occupait l'esprit : « Quand, enfin, reverrai-je mon mari ? » Il me manquait tellement, sa voix, sa musique, tout. « Et quand est-ce que je pourrai le rejoindre en Amérique ? » Je ne pensais jamais à son retour à lui, mon seul objectif était de le rejoindre là-bas.

En fait, notre séparation était une véritable épreuve. C'est sûr, j'étais une jeune femme solide, mais j'ai flanché plus d'une fois, notamment lorsque les gens m'abordaient pour me demander : « Alors, tu es maintenant mariée avec Robbie ? Mais où est-il donc ? » L'une de ses ex-petites amies m'agressait même en me provoquant « Bob ? C'était mon homme, à moi ! »

Je devais affronter tout cela seule, sans lui. Heureusement, Bunny dit à cette fille de me laisser tranquille, sinon Bob le lui ferait payer cher.

Bob mit un certain temps à avouer à sa mère qu'il s'était marié. Cedella Booker avait entendu parler de moi, ou tout au moins d'une fille nommée Rita, par mes lettres. Elle savait qu'on se fréquentait, mais l'annonce du mariage fut, bien sûr, une surprise. Une fois au courant, sa mère lui demanda de me décrire : « Oh, tu sais Maman, il te suffira de la voir pour l'aimer ! » Et quand M^{me} Booker avait demandé ce que cela voulait dire, il expliqua : « Quand tu la vois de dos, elle ondule ! » Je fus perplexe lorsque j'entendis parler de cela, jusqu'à ce que je réalise que mes genoux cagneux me donnaient, en effet, cette démarche, une façon de me déhancher. Il semblerait que ce soit sexy !

Mariés ou pas, sa mère envoya sa sœur chez moi pour voir qui j'étais, comment était ma famille, si j'étais jolie ou non. En fait, je n'ai jamais su ce qu'elle voulait vérifier exactement.

Toujours est-il que cette femme est venue voir notre maison et, ayant visité ma chambre tapissée de posters de stars et de chanteurs vedettes (comme la plupart des chambres d'adolescents), elle a dit à sa sœur que nous étions si pauvres que nos murs étaient en carton et, c'était le pompon, que j'avais un bébé ! Déception générale en Amérique. Mais il était trop tard : Bob et moi étions engagés sur notre chemin commun.

Il a suffi de huit mois pour que Bob décide de revenir du Delaware. Sa mère, elle, s'étonna du fait qu'il m'aimait plus que les États-Unis, elle ne réussissait pas à le comprendre. Un détail : elle ne m'avait jamais rencontrée ! Elle était tellement convaincue que l'Amérique représentait un rêve pour Bob que sa

famille fit tout pour l'inciter à y rester, allant même jusqu'à lui présenter de jolies filles... alors qu'ils savaient bien que nous étions mariés !

Mais Robbie avait plusieurs raisons de quitter le Delaware. D'abord il avait travaillé dans une usine Chrysler, puis à l'Hôtel Dupont à Wilmington. Quand il en avait vraiment marre, il m'écrivait : « Je rentre. Cet endroit me rend malade. Aujourd'hui, le sac à poussière de mon aspirateur m'a éclaté en pleine figure. »

Le pauvre.

« Si je reste un jour de plus, ça va me tuer. J'en ai assez ! Je suis chanteur, moi ! Je rentre. »

Nos retrouvailles furent telles que je les avais rêvées et tant attendues. Il me semblait que la séparation n'avait pas seulement duré huit mois, mais une éternité. Cet instant où il apparut enfin au terminal ! Et cette façon qu'il avait d'incliner la tête pour me regarder, exactement de la manière que j'adorais. Comme s'il voulait être sûr que c'était bien moi. Et, étrangement, je fus inquiète pour lui. Bien sûr, mon amour était profond, vrai et éternel, mais en même temps je me faisais toujours du souci.

Il était parti avec un sac, il revenait avec deux. Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre et après de longs baisers, il me montra la valise : « Ma mère t'envoie des cadeaux, pour Sharon et toi, et moi je t'ai acheté une robe et quelques bricoles. » J'ai juste eu le temps de pousser un « ah ! » de surprise et de reconnaissance avant que Dream et Tati ne l'accaparent. Sharon, dès qu'elle revit Robbie, confirma qu'elle n'avait pas oublié comment prononcer « Bahu ». Nous étions tous si contents de le revoir !

Soudain, sur le trajet du retour, il me regarde : « Pourquoi tu n'arranges pas tes cheveux ? (je les portais de façon naturelle, comme il me l'avait toujours conseillé).

Il semblait plus étonné que critique, sans doute, après toutes les Américaines qu'il avait rencontrées, mon apparence avait de quoi le surprendre.

Pendant son absence, j'avais beaucoup lu pour trouver des preuves que les choses que Bob m'avait enseignées n'étaient pas le résultat de rêveries de ganja ou de conversations de bar. Mes convictions rastas s'étaient encore renforcées depuis la découverte des fameuses marques dans la main de Haïlé Sélassié. Mais en ce grand jour de retour, mon esprit ne s'occupait guère de telles réflexions. De retour à la maison, nous sommes sortis dans l'allée pour fumer un peu, avant de vivre une nuit d'amour qui me transporta au paradis... Si le paradis ressemble à cela, je veux y aller...

Je remarquais qu'après les premiers ébats, j'avais droit à plus d'affection qu'avant. Était-ce l'effet de la séparation ? Quelle qu'en soit la raison, je débordais de bonheur. L'amour ne génère-t-il pas ce qu'il y a de meilleur en nous ? C'était merveilleux de sentir la profondeur de nos sentiments, oui, merveilleux !

Les maigres économies que Bob avait rapportées suffirent tout juste pour enregistrer quelques chansons, telles que « Nice Time », « Long Time We No Have A Nice Time, Long Time I Don't See You ».

Comme il devait le faire toute sa vie, il chantait ses émotions du moment. Pour nous, ce fut le temps de l'amour, le temps de créer notre famille. La première à naître fut ma seconde fille, Cedella, le prénom de la mère de Bob, mais dont le surnom fut « Nice Time », comme la chanson.

Bob de retour, j'ai dû me remettre au travail. D'accord, la musique c'est de l'art, mais c'est également du travail. Les trois Wailers étaient surtout absorbés par l'écriture des chansons et les répétitions. Afin de mieux protéger nos droits, nous avons créé notre propre maison de disques « Wail'NSoul'M » (les Wailers et les Soulettes). En quelque sorte, nous fabriquions et produisions nos propres disques.

Je continuais à chanter. Bob et moi avons enregistré alors, avec Peter, Bunny, Cécile et Hortense, une nouvelle version de « Hold On To This Feeling ».

Mais il fallait aussi que quelqu'un surveille la distribution des disques dans les magasins et les stations de radio. C'était pour moi un job très prenant.

Nous nous étions installés chez Tati, dans la maison de Greenwich Park Road où elle avait rajouté deux pièces pour nous. Notre chambre à coucher donnait sur la rue et, dans la journée, nous la transformions en petite boutique pour vendre nos disques. Il y avait des jours où nous n'en vendions que deux ou trois, et d'autres jusqu'à vingt-cinq. Nous avons fabriqué de vraies caisses enregistreuses.

Je n'aurais alors jamais imaginé qu'elles entreraient dans l'histoire ! Aujourd'hui, on peut en voir une au Bob Marley Museum à Kingston, et une seconde au Disney World d'Orlando, en Floride.

Chaque jour, je faisais des livraisons à bicyclette. De tout temps, Tati a été une adepte du cyclisme et elle m'avait très tôt initiée : « Prends le vélo et va m'acheter des aiguilles. » C'est grâce à la bicyclette que j'allais rencontrer Minnion Smith (la future Philips) qui deviendrait mon amie pour la vie. Au moment de cette rencontre, j'étais encore à la recherche d'une conviction

supplémentaire dans mes croyances rastas et je trouvais en Minnion une sœur très active dans le combat antiraciste en Jamaïque, pays où la suprématie des Blancs et les barrières de classe étaient si fermement établies.

La famille juive de sa mère avait dû fuir l'Holocauste, son père était Jamaïcain, et ils habitaient le quartier résidentiel de Kingston. Minnion, surnommée Minnie, fut l'une des premières jeunes femmes de ces quartiers de Kingston à montrer un vif intérêt pour les rastafaris et, comme il fallait s'y attendre, sa famille la désapprouvait totalement. Grande et belle, elle avait l'habitude de passer à notre boutique pour acheter des disques.

J'adorais son style, sa façon d'être, ses dreads de couleur châtain clair. La voyant ainsi dans les rues misérables de Trench Town, je me disais : « Voilà une sœur rasta, fière et sûre d'elle ! »

Son enthousiasme était si séduisant... En ce début des années soixante, toute jeune femme affichant ses sympathies rastas était quasiment déclarée intouchable, mentalement dérangée et bizarre. Elles étaient pourtant juste, comme Minnie et moi, à la recherche d'un chemin qui les sortirait de cette discrimination insupportable et de ce rejet qui nous étouffaient. Un chemin pour retrouver nos vraies racines, notre héritage africain.

De temps à autre, nous nous donnions rendez-vous à bicyclette, à mi-chemin entre Trench Town et l'endroit où elle habitait, et nous discussions du Black Power, de Malcolm X, d'Angela Davis et de Miriam Makeba.

Pour gagner un peu d'argent, je confectionnais des dashikis que Minnie vendait à l'université avec les colliers de perles qu'elle fabriquait.

Durant toutes ces années, elle m'apporta beaucoup de force et de soutien, en fait, dès notre premier contact, il y eut un lien entre nous.

Parfois, vous rencontrez une personne et vous savez, immédiatement, que vous serez amis pour toujours.

Une après-midi, en revenant à vélo d'une livraison pour un magasin de disques à Halfway Tree, à cinq kilomètres environ de Trench Town, je fus heurtée par une voiture et projetée à terre. Sur le porte-bagages, j'avais alors un panier avec des disques qu'un magasin avait commandés. L'accident m'avait plus embarrassée qu'effrayée.

J'étais pourtant habituée à ce parcours, de Trench Town à Crossroads et de Crossroads à Halfwaytree. Parfois, je faisais un détour par le quartier de Kingston où fleurissaient les magasins de disques, tels que Randy et KG. Partout, tout le monde me connaissait, m'attendait : « Salut, rasta Queenie ! Quels disques tu nous apportes cette fois ? »

On aimait mes passages parce que j'apportais les nouvelles créations, toujours très appréciées, des Wailers et des Soulettes. Je me sentais jeune et pleine d'enthousiasme, heureuse et insouciante malgré notre pauvreté. Aimant chaque instant de ma vie, je pensais : « Un jour nous serons célèbres, oui, un jour, nous aurons de l'argent. Un jour, nous aurons assez à manger. »

Manger. Justement, lorsque la voiture m'avait heurtée, je m'inquiétais de notre repas du soir. Jamais, je n'avais même pensé que je pourrais manquer ainsi de concentration sur la route, et l'accident me surprit autant qu'il m'inquiéta : « Pourquoi cela m'était-il arrivé ? » Autour de moi, j'entendais les gens s'exclamer : « Queenie, tes disques ! Ça va, Queenie ? » On m'aida à me relever et les badauds s'agglutinèrent autour de moi : « Queenie, « man » tu n'as pas peur à vélo ? Tu t'es prise pour une voiture ? »

En mon for intérieur, je leur donnais raison : « Oh, oui, il est temps que j'arrête ça ! L'un des garçons prendra la relève ». Je m'étais fait mal, mais j'étais soulagée, car rien de grave n'était arrivé.

Lorsque Bob vit dans quel état nous étions, la bicyclette et moi, ce fut mon dernier jour de livraison à vélo.

Si mes pensées avaient à ce point été absorbées par le dîner, c'était parce que la plupart des amis de Bob venaient désormais fréquemment à la maison et s'attendaient tout naturellement à être nourris.

La maison de Tati était devenue un lieu de rencontre, ils y passaient toute la journée à faire de la musique, à fumer un peu (bien éloignés de la maison), à discuter, à faire encore de la musique, agiter le baby-foot avec frénésie. Beaucoup apprenaient de Bob la discipline et la patience nécessaires pour faire de la musique. Sérieusement.

Des années plus tard, Ansel Cridland du groupe The Meditations résumera cela ainsi : « Ce n'est pas une chose que vous pouvez prévoir ou programmer, réussir en une heure ou quelque chose comme ça. Il faut se donner le temps. Plus vous laissez le temps agir, meilleurs seront vos résultats. Travailler avec Bob Marley, c'était une expérience importante. »

Et c'est moi qui devais veiller aux aspects pratiques ; préparer quelque chose à manger, payer l'électricité consommée lorsqu'ils passaient encore et encore des disques. Déjà que nous ne payions pas de loyer chez Tati, la moindre des choses était de nous charger de ce genre de frais. Et, lorsque je ne m'inquiétais pas pour la cuisine ou la facture d'électricité, je me préoccupais des paiements pour le lit et le buffet, achetés à crédit au Counts Furniture Store dans Cross Roads.

Parfois, Tati faisait des commentaires pessimistes, disant qu'elle ne voyait guère d'avenir dans tout cela et que les jours meilleurs semblaient bien loin. Je

savais que ma tante n'avait jamais cessé d'observer à la loupe ma vie, notre vie. Mais, lorsque notre musique commença à passer sur les platines, à la radio et même à la télévision, Tati fut très contente. À partir de là, c'est avec un sourire qu'elle répondait à la question demandant comment j'allais : « Rita ? Oh, elle va bien. Vous savez, elle n'a pas fait les choses comme nous aurions voulu, mais, Dieu merci, ce n'est pas trop mal ! »

Quant à Wesley, mon frère, il fut furieux en apprenant mon appartenance au mouvement rasta.

Bien que je sois désormais une femme mariée, il se sentait, en tant que policier, investi en quelque sorte d'une autorité vis-à-vis de moi. « Penses-tu que c'est juste que tu termines comme ça, après tout l'argent que Tati et moi avons dépensé pour toi ? Qu'est-ce que tout cela t'apporte ? Crois-tu que bien que tu sois mariée, tu es adulte ? Tu es toujours sous notre responsabilité. Et je ne te donne pas le droit d'être une Ratsa. Ton adhésion ne vaut rien ! »

Aussitôt, ma réponse fusa : « Tu n'es pas digne d'être policier ! »

Alors, il se mit à me frapper, à me gifler, à toute volée, en pleine figure ! J'en pleurai amèrement ; il me traitait toujours comme une enfant. Qu'est-ce qui m'arrivait ? Bonté divine, comment trouver ma place ?

Mais toute cette hostilité n'empêcha en rien mon engagement.

Quand Bob apprit la manière dont mon frère m'avait frappée, il en pleura aussi, même plus que moi. Il ressentait comme une humiliation que sa femme soit traitée ainsi et incapable de faire quelque chose puisque nous vivions dans *leur* maison ! Il était conscient de ne plus être juste « Robbie » ou « le garçon » comme l'appelait Tati, mais un homme marié ayant des responsabilités. Aussi, il me dit : « Tu sais ce qu'on va faire ? On va s'installer chez moi. »

Il parlait de sa maison natale à la campagne, à Nine Miles, St. Ann. Cette idée me plaisait d'autant plus que je ne connaissais pas l'endroit, ce changement ne pouvait être que salubre. Mais, malgré mon respectable état d'épouse et du haut de mes vingt-deux ans, j'ajoutai spontanément : « Mais, d'abord, il faut que je demande à Tati. »

Instinctivement, je sentais que Bob n'était pas vraiment apte et préparé à assumer à cent pour cent les responsabilités d'un jeune ménage. Néanmoins, notre décision fut prise : nous allions partir. Comme j'étais enceinte de Cedella, Tati m'abreuva de reproches : « Mais, tu es folle ; ça n'a aucun sens ; qu'est-ce que tu vas faire là-bas, en pleine cambrousse ? Tu planteras des patates et des choux à la ferme ? »

De son côté, la mère de Bob nous mit en garde : c'était sûr, la campagne allait nous mener à notre perte, Bob ferait bien mieux de retourner dans le

Delaware afin d'y devenir un vrai gentleman avec cravate et attaché-case, travaillant de 9 heures à 17 heures.

C'est-à-dire un fils se conformant à ce qu'elle, Cedella, avait toujours souhaité. « À nouveau, écrivait-elle, vous choisissez une vie facile, une vie sans revenus assurés... Rita et toi, n'avez vraiment pas d'ambition ! »

En Jamaïque, comme partout dans le monde, les parents ont envie que leurs enfants gagnent plein d'argent, de préférence de la manière qu'eux-mêmes ont imaginée, sinon c'est le conflit assuré. Quelle idée de vouloir être vous-même, et devenir ce que vous rêvez !

Bob, mon mari, avait des orientations de vie bien réfléchies, des choix que je jugeais positifs pour lui et je l'encourageais à y rester fidèle.

Quoi qu'il doive arriver, j'étais bien déterminée à rester à ses côtés. Des années plus tard, j'ai dû affronter le mépris et les reproches parce que je l'avais toujours encouragé à suivre son inspiration et son orientation religieuse.

J'étais ferme dans ma détermination : « Si Bob veut que l'on s'installe à St. Ann, alors je vais avec lui. C'est mon devoir de faire ce que mon époux désire que je fasse. »

Aimer quelqu'un

(To love somebody)

BIEN AVANT DE décider de déménager, nous avons tous les deux remarqué que l'attitude de Tati à notre égard avait changé. Elle manifestait de plus en plus de suspicion et de condescendance par rapport à ce que nous faisons. Peut-être voyait-elle d'un mauvais œil le fait que nous soyons chez elle depuis longtemps et incapables de créer notre propre foyer. Mais, je soupçonne aussi que c'était notre refus de manger ses plats qui la blessait le plus. Je la comprenais et je faisais notre cuisine à part, aussi discrètement que possible, mais cela ne suffisait pas pour assainir l'atmosphère.

Pendant des jours, et même des nuits, j'en discutais avec Bob. Il était de plus en plus malheureux de cette situation et, souvent, il préférait même rester dehors, dans la rue, pour ne pas entendre Tati parler de lui comme « du garçon » ou l'inclure dans « ces garçons » qu'elle évoquait avec plein de sous-entendus...

Nous avons l'intention de nous installer à Nine Miles et d'habiter la maison que le père de Bob avait donnée à sa mère et qui se trouvait être inoccupée. Nous voulions y rester suffisamment longtemps pour pouvoir mettre de l'argent de côté et prendre ensuite une location en ville, peut-être même construire une petite maison à Nine Miles. Donc, quitter définitivement la maison de Tati.

Malgré mon accord, voire mon enthousiasme, Bob ne semblait guère rassuré : « Tu sais, là-bas, il n'y a ni eau courante, ni électricité ! Rien n'est comme ici... » Il le répétait souvent, et ma réponse était invariablement la même : « Allez, on essaie, d'accord ? De toute manière, depuis toujours, j'ai envie de voir d'où tu viens. » Et c'était vrai, j'étais impatiente de connaître ses proches et de voir la maison où il était né. Tout ce que je savais de St. Ann, c'était que Marcus Garvey en était, lui aussi, originaire.

Même s'il se montrait inquiet, je savais Robbie heureux de mon enthousiasme et, de toute façon, nous étions tellement amoureux que l'endroit où

se situait notre maison ne nous importait guère.

Être ensemble, voilà tout ce qui comptait.

C'est à cette époque que Bob enregistra « Chances Are » qui était le reflet fidèle de ce que nous vivions alors : « Il y a des chances pour que nous puissions partir maintenant/Il faut tenir bon maintenant/Même si notre existence est remplie de chagrins/Je vois des lendemains qui chantent. » Moi, je gardais mes yeux et mon espoir fixés sur ces lendemains qui chantent.

J'étais si excitée et heureuse d'aller là-bas que même une Tati grincheuse et pessimiste ne pouvait altérer ma bonne humeur. J'étais redevenue une vraie gosse ! Il fallait acheter des provisions, de la farine, du riz et du sucre. Bob m'avait prévenue que l'on ne trouverait pas grand-chose sur place. Je remplissais la valise qu'il avait ramenée d'Amérique avec des victuailles, tout en subissant patiemment les commentaires de Tati, intarissable : « Oh, mon Dieu... tu ne sais même pas où tu vas. Jamais, tu n'as fait quelque chose comme ça Ils vont t'exploiter... et si tu tombes malade ? Et où feras-tu les examens avant la naissance de l'enfant ? Tu crois qu'il y a une clinique là-bas ? » Et ainsi de suite pendant des heures.

Je tentais de la rassurer : « Je t'écirai, bien entendu. Et de toute manière, on sera de retour dans une semaine ou avant si ça ne va pas... » Elle semblait quelque peu apaisée, sachant que je tiendrai parole. Et elle savait également que nous ne nous séparerions jamais trop longtemps de Sharon qui devait rester d'abord avec ma tante, le temps de l'installation dans notre nouveau foyer.

Le jour du départ, nous sommes allés au centre-ville prendre l'un de ces bus multicolores qui font la célébrité de la Jamaïque. Ils sillonnent le pays de part en part et portent des noms aussi extraordinaires qu'« Amazing Grace » ou « Praise the Lord ».

Comme une enfant, je sautillais : « Je veux une place à la fenêtre ! À la fenêtre ! » Bob, pendant ce temps n'arrêtait pas, jusqu'à la dernière minute, de me questionner, même lorsque j'étais déjà assise, le nez écrasé contre la vitre : «... Tu es vraiment sûre ? » Mais, oui, j'étais sûre. J'étais prête pour cette aventure, pour ce voyage qui allait me mener dans la région où Robbie avait grandi. Pour le connaître mieux, pour l'aimer encore davantage.

Un peu plus de cent kilomètres séparent Trench Town de St. Ann, ce qui n'est pas une distance considérable pour une voiture. Mais, avec un bus qui avance péniblement sur une route sinueuse et qui s'arrête un peu partout, on met facilement quatre heures pour arriver à destination. Quelle expérience ! Les voyageurs montaient avec des enfants, des poules et quantité de paniers débordant de légumes et de fruits. Tout cela n'arrangeait pas vraiment mes

nausées de femme enceinte. Une fois je fus même obligée de me précipiter dehors pour rendre le petit déjeuner. Mais je me concentrais sur le paysage que nous traversions, respirant l'air pur de la campagne et gardant mon enthousiasme.

À l'arrivée à Nine Miles, le voisinage entier semblait s'être rassemblé pour nous accueillir. Une véritable fête. Ils criaient : « Oh, mais c'est Nesta » et « Mas Nes rentre à la maison » et « Mas Nesta ramène une épouse ! »... Bob, tendant le bras, pointa son doigt vers le haut de la colline, presque une montagne : « La maison est là-bas ! » J'étais atterrée. « Quoi ? Ça, c'est la maison ? »... Ce n'était pas exactement ce que, à Trench Town, nous aurions désigné ainsi !

Bob dit simplement : « Oui, oui, c'est la maison. Allons-y ! »

Arrivés là-haut, la nuit était tombée et il n'y avait, effectivement, pas d'électricité. « Est-ce que quelqu'un peut nous prêter une lampe ? »... J'entrais dans la maison et il n'y avait ni cuisine ni toilettes. Dans quoi m'étais-je embarquée ! L'odeur me donnait mal au cœur et me rappelait les mises en garde de Tati. Il ne pouvait pourtant pas être question d'abandonner et de retourner à Trench Town. Peu importait l'état de la maison, elle appartenait à mon mari et je devais l'accepter. C'était comme si j'entrais dans un autre monde.

Le fait d'être entourés de tous ces amis affectueux, nous témoignant si spontanément leur sympathie et montrant combien ils étaient contents de notre présence parmi eux, contribua largement à notre bien-être. Les cousines de Bob (Clove, Dotty, et Helen, ainsi que ses tantes Amy et Ceta) m'ont gentiment reçue et n'arrêtaient pas de s'exclamer : « Oh, Mas Nes, qu'elle est gentille, ta femme ! Si vous avez besoin de quelque chose, il suffit de le dire. »

Il fut décidé que Clove viendrait tous les jours pour nous aider. Aujourd'hui encore, c'est la préférée de Cedella, car c'est elle qui m'a accompagnée durant toute ma grossesse.

Le premier soir, je dis à Bob que je pressentais que notre vie allait être plutôt rude... mais que je relevais le défi.

Nous avons commencé à aménager notre nouvelle demeure et à organiser notre vie quotidienne. Avec des rondins et des planches, nous avons fabriqué d'abord un lit, puis une cuisine, tout le monde donnait un coup de main et cette aventure me plaisait de plus en plus.

À la fin de la semaine, fidèle à la promesse faite à Tati, je pris le bus pour rentrer à Kingston, à la fois pour passer un peu de temps avec ma fille et pour montrer à Tati que tout allait bien, que j'étais en pleine forme. Bien sûr, ma tante ne fut guère convaincue : « Tu ferais mieux de rentrer à la maison » fut son seul

commentaire. Je fis quelques achats, empruntai des draps et des rideaux à Tati, embrassai Sharon en lui promettant de l’emmener avec moi la prochaine fois, puis je repris mon bus. Cette fois il s’appelait « Promised Land » (Terre promise) !

Enfin nous commençons à vivre heureux, sans plus personne, ni Tati ni quelqu’un d’autre dans les parages, pour entendre ce que nous disions ou faisons.

Nous pouvions pousser des cris, profiter de notre bonheur dans une liberté totale. Quelle merveille d’être indépendant ! Je me sentais enfin une femme adulte. Une fois levée le matin, j’allais dans *ma* cuisine et je portais de l’eau jusqu’en haut de la colline, pour arroser *mon* jardin. Rien que le fait d’avoir notre propre jardin, bien à nous, rendait Bob très fier, une sorte de confirmation de sa virilité.

D’être sur son propre territoire opérait en lui des changements visibles ; il était heureux. Un signe qui ne trompait pas : la première chose qu’il fit, après avoir déballé nos affaires, fut de prendre sa petite guitare acoustique.

Et, sans perdre une seconde, il se mit à écrire et à composer. L’une de ses chansons mentionne d’ailleurs « la maison en haut sur la colline ».

Comme l’avait prédit Tati, nous nous sommes mis à travailler la terre. Le champ avait appartenu au grand-père de Robbie et la famille nous autorisait à y cultiver des ignames, des pommes de terre et du chou. Pour y aller, nous avions un âne baptisé Nimble (Agile), et chaque matin j’allais au champ, assise sur le dos de notre ami, Bob marchant à mes côtés. Tout le monde nous saluait : « Hello, Mas Nes ! Morning, Miz Marley... »

Clopin-clopant, lentement, je me sentais une reine, sur le dos de notre âne. À la campagne, les gens se parlent lorsqu’ils se croisent, se saluent. On se demande : « Comment ça va ? » et on répond « Merci, ça roule !... Dieu soit loué, tout va bien ! » Plus tard, dans l’une de ses interviews, Bob évoqua cette convivialité : peu lui importait l’opinion d’autrui, parce que « dans mon pays, à St. Ann, les gens me bénissent. Toujours, ils disent : « Bonjour, Mister Nesta ! Que Dieu te bénisse ! »

Bob traitait Nimble comme un fils, lui administrant même des vitamines. Où que nous allions, l’âne nous accompagnait. Chaque matin, j’étais impatiente de remonter sur son dos, avec mon ventre rebondi, que ce soit pour aller aux champs ou pour me rendre au village. Tati s’était inquiétée de l’absence du suivi médical de ma grossesse, mais Clove trouva une clinique où je me rendais pour mes examens.

Une semaine sur deux, j'allais à Kingston, pour m'occuper du petit commerce de disques qui nous faisait vivre. Le bus s'arrêtait directement devant notre maison et je le prenais tôt le matin, à six heures et demie pour un trajet de trois à quatre heures, entourée de gens et de poules.

Chaque fois, il fallait acheter des aliments afin de compléter ce que nous trouvions sur place et j'avais intérêt à ne pas oublier la potion tonique pour Nimble... Bob aurait été très déçu si notre âne avait dû se passer de son pollen vitaminé !

Lorsque notre porte-monnaie était vide ou que je manquais de sucre ou de taies d'oreiller, et que je disais : « Tati, il nous faudrait... », celle-ci répondait simplement et invariablement : «... et des serviettes de toilette, tu en as assez ? » Mais, il y avait un prix à payer : un jour j'ai dû la laisser couper mes dreadlocks. Je savais qu'elle préférerait me voir comme sa Rita, pas comme une rasta ! Ce n'était pas important : mes boucles repousseraient. Ce qui comptait avant tout pour moi était d'avoir un endroit où j'aimais être.

Le dernier bus pour St. Ann quittait la ville à cinq heures du soir et quand je le ratais, j'étais obligée de passer la nuit à Kingston. Pas question de prendre un taxi, c'était hors de prix. Je faisais donc en sorte d'être toujours à l'heure.

Régulièrement, je prenais Sharon avec moi puisqu'elle n'allait pas encore à l'école. Pendant mon absence, Bob nettoyait la maison et préparait le dîner.

Il nous attendait à l'arrêt du bus et toujours, il me disait : « Essaie de me voir de loin, je serai là à vous attendre... » Des années plus tard, lorsqu'on appelait Bob « La Superstar du Tiers-Monde » ou le « Négus du Reggae », je sentais toujours le besoin de rappeler d'où il était parti et quel avait été son chemin. Là-bas, à St. Ann, il avait un seul caleçon que je passais mon temps à laver.

Puisqu'il prenait la peine de me préparer un repas pour mon retour, de mon côté j'avais hâte de rentrer et de prendre bien soin de lui.

Ma grossesse se passait bien. Je donnais, petit à petit, un corps à Cedella dans notre tranquillité campagnarde ; sans doute est-ce grâce à cela qu'elle est si solide aujourd'hui. Je bougeais tout le temps, entre mes va-et-vient de St. Ann à Kingston, le travail dans notre champ et mes trajets sur Nimble, avec mon ventre bondissant sous mon menton.

Il me devenait de plus en plus difficile de marcher jusqu'à la clinique qui se trouvait au village de Stepney, à plusieurs kilomètres. Une fois, le médecin a diagnostiqué un manque de fer et j'ai dû prendre des gélules. En l'apprenant, Tati piqua une crise : « Tu vois ? Tu ne manges pas assez ! Que du yam et du chou, cela ne suffit pas, bien sûr ! Il faut que tu reviennes à la maison, pour boire

du lait et manger de la viande et du poisson. Ou alors, il y aura des problèmes pour le bébé... pense au bébé. »

À mesure que la date de l'accouchement approchait, je me mettais à paniquer. Le peu que j'avais appris à l'école d'infirmières m'inquiétait, il n'y avait pas tout ce qu'il fallait dans la petite clinique et les conditions d'hygiène y étaient douteuses. À mesure que les jours passaient, les mises en garde de Tati résonnaient plus fort dans ma tête : « Si jamais il faut pratiquer une césarienne ou s'il y a un problème avec le bébé... »

Non, non, je ne voulais pas qu'il arrive quelque chose à mon enfant. Le premier bébé de Bob. Fréquemment, me revenaient aussi les questions de Tati : « Que veux-tu faire là-bas ? Travailler la terre et planter des patates douces ? »

Réflexion faite, comment donc avons-nous pris la décision de nous installer ici ? D'accord, j'aimais bien remonter la colline avec de l'eau, me balader sur le dos de notre ami Nimble, mais est-ce que j'avais envie de cela pour le reste de ma vie ?

Je réfléchissais aux changements possibles, sans quitter Bob. Qu'on se le dise : je l'aimais tellement que je n'aurais pu imaginer la vie sans lui.

Finalement, nous avons décidé de retourner à Kingston un mois avant mon terme et j'accouchai finalement là-bas. Nous voici, à nouveau, dans la maison de Tati, mais la vie y était plus facile, moins tendue, car entre-temps mon frère avait quitté la police et émigré au Canada.

Et puis, c'était très réconfortant de savoir que nous avions maintenant un endroit où nous réfugier en cas de besoin, une petite maison tout en haut d'une colline. Même si notre séjour n'y avait été que de courte durée, le goût de l'indépendance fut bien agréable.

Après la naissance de Cedella, Sharon est devenue la grande sœur, fière de son nouveau rôle et y prenant beaucoup de plaisir. Tati avait dorénavant à s'occuper de deux fillettes, ce qu'elle adorait surtout lorsqu'il s'agissait de leur faire de belles robes. De tout temps, cela a été son grand plaisir, faire de la couture pour nous, les filles.

Cedella et Sharon étaient comme des bijoux de sa couronne et, pour moi, l'aide de Tati était tout simplement vitale, elle était la colonne vertébrale de notre foyer.

L'esprit tranquille, je pouvais laisser les enfants à la maison avec elle. Nous étions tous conscients que mon travail à l'extérieur était nécessaire pour nous faire vivre et, malgré notre absence de six mois, notre musique était toujours très demandée et attendue. Tout naturellement, nous reprenions les choses là où nous les avions laissées. En retrouvant nos activités, nous nous sommes sentis tout de

suite plus à l'aise et je prenais clairement conscience de la place que la musique aurait à jamais dans ma vie.

Certes, elle nous nourrissait, mais en même temps elle était tellement plus qu'une activité alimentaire. Rien d'autre ne me procurera jamais une telle satisfaction.

Peu de temps après mon mariage, Marlene Griffith était partie à New York, suivre sa propre voie, car certaines jalousies avaient perturbé notre groupe. De plus, elle s'était persuadée qu'une fois mariée et mère de deux enfants, je laisserais tomber les Soulettes et que l'on ne s'amuserait plus. Peu après, Dream à son tour a émigré à New York pour y vivre avec son frère, Kenneth Smith, et y étudier.

Je chantais donc désormais en compagnie de Cecile Campbell et de Hortense Lewis et, à nous trois, nous faisons littéralement exploser les Soulettes. C'est vrai, sans fausse modestie, nous étions souvent formidables ! Des musiciens internationaux, en tournée en Jamaïque, faisaient appel à nous pour leurs spectacles, on nous fit même venir au Canada. Parfois, Bob nous accompagnait, pour assurer notre sécurité et garder un œil sur moi. J'adorais ça. Nous étions constamment en mouvement, logeant dans de beaux hôtels avec de multiples propositions pour des soirées. On nous appelait alors les Supremes of the Caribbean (les Supremes des Caraïbes). Dieu, que c'était chouette !

Cedella avait sept mois lorsque Bob décida qu'il en avait assez d'habiter chez Tati. Il se sentait comme un parasite, disait-il, comme un jeune garçon et non pas comme un père de famille de vingt-trois ans, il ressentait le besoin urgent de prendre ses responsabilités et d'emmener sa petite famille ailleurs.

Il se sentait à l'étroit et comme placé sous surveillance, ne pouvant même pas jurer librement ! (Effectivement, jamais il ne prononçait le moindre juron en présence de Tati).

Entre temps, Tati nous avait déménagés de la maison principale pour nous installer dans une pièce rajoutée spécialement pour nous, à l'extérieur, ce que Bob interpréta comme une volonté de sa part de nous voir partir. Moi, je n'en étais pas aussi convaincue... De plus, qu'allais-je devenir sans le solide soutien de Tati ?

Je comprenais toutefois très bien la position de Bob. C'était décidé : nous allions déménager, il fallait trouver un endroit à la fois pour vivre et pour travailler. La formule chambre à coucher/boutique de disques n'était pas viable avec des enfants, surtout qu'à l'horizon se dessinait la perspective d'un troisième

enfant. Robbie était, certes, ravi d'avoir ses deux filles, mais il désirait ardemment un fils, comme la plupart des hommes de la Jamaïque et d'ailleurs.

C'est avec tout cela en tête que nous menions nos recherches immobilières.

Elles furent assez rapidement fructueuses et nous nous sommes installés dans une grande pièce à Waltham Park Road, avec une devanture de magasin où nous pouvions vendre nos disques. Au simple souvenir de ce passé, je suis ébahie : si jeune, si peu d'expérience et tant de changements, d'adaptations et de responsabilités à assumer ! Comment ai-je fait pour ne pas me réveiller un beau matin avec l'envie de prendre mes jambes à mon cou ?

Nous étions donc bien installés, mais rapidement de nouveaux nuages devaient venir assombrir notre jeune ciel conjugal. Dès que notre propriétaire sut que M^{me} Viola Britton était notre tante, elle se crut obligée de la tenir au courant de tous nos faits et gestes. De temps en temps, on se bagarrait, Bob et moi. De vraies bagarres, parfois amoureuses, parfois moins, au cours desquelles nous nous affrontions physiquement. Et je rendais les coups, pour de bon. Je pense que Bob ne m'en respectait que davantage...

S'il est vrai que j'étais toujours la première à griffer, j'étais aussi celle qui, au bout d'une minute, se mettait à pleurer. Lui, détestant me voir en larmes, me disait : « Ce n'est pas comme ça que nous devrions vivre... je suis désolé ! » ou bien : « C'est toi qui m'as provoqué... ». Mais jamais, jamais, on ne se couchait sans s'être réconciliés. Je ne parlais jamais à Tati de ces joutes violentes, ce qui ne l'empêchait pas de me jeter des regards soupçonneux, en disant : « Alors, vous vous êtes encore disputés la nuit dernière ?... Tu as vu ton visage ? Que t'es-tu encore fait à la main ? »

Un soir, une bagarre éclata parce que le dîner n'était pas prêt. J'étais en retard, nous n'avions pas de cuisine et j'étais obligée de faire un feu dans le couloir avec des petits bouts de charbon et un éventail qu'il fallait agiter frénétiquement pour entretenir la flamme. Et tout cela avec un bébé sur les genoux et un autre qui courait partout...

Donc, une dispute éclata et l'espion de Tati l'en informa sur-le-champ. Les choses allèrent très, très vite.

Tati arriva immédiatement pour me ramener à la maison. Pour Bob, ce fut la goutte qui fit déborder le vase : « Ne suis-je pas maître dans ma propre maison ? », hurlait-il. « Je n'ai même pas le droit de me disputer avec ma femme ? »

Et Tati : « Non, non ! Ce n'est pas pour cela que je l'ai envoyée à l'école ! » Elle ajouta bien d'autre chose et surtout qu'elle ne supporterait pas que je ne sois pas respectée. « Quand un homme te frappe, cela ne mène à rien de bon », me

dit-elle avec insistance, « c'est même très mauvais signe. Regarde la réalité de ta situation, tu es là avec tes enfants et un mari qui te maltraite ! Ce n'est pas pour cela que je t'ai élevée ». Elle continua comme cela un bon moment et je la laissais me ramener chez elle. Plus tard, Bob est venu nous retrouver et nous nous sommes réconciliés, bien sûr. Tout comme avec Tati.

À cette époque, je considérais le mariage comme un engagement indissoluble, une relation destinée à durer toute votre vie. La pensée que ce contrat puisse prendre fin un jour ne m'effleurait même pas, je prenais à la lettre la promesse solennelle et mutuelle « pour le meilleur et pour le pire, riche ou pauvre...»

J'aimais le concept du mariage, j'aimais être mariée avec Bob et j'étais à des années-lumière d'imaginer qu'il allait me quitter si tôt, et si définitivement, à l'âge de trente-six ans. Je n'ai jamais été douée pour prévoir le cours des choses et des événements. Surtout, me concernant.

Au moment de notre mariage, je voyais devant moi un long chemin d'amour et de bonheur, non seulement notre union était l'Évangile pour moi, mais depuis toujours s'y greffait une profonde et indéfectible sympathie mutuelle.

Nous étions de véritables amis. Sans jamais l'exprimer, nous savions, l'un et l'autre, que nous resterions amis quoiqu'il arrive.

En ce qui concernait Tati, la question de savoir où nous allions vivre restait en suspens pour le moment. La musique, notre musique, reprenait ses droits. Très rapidement, les nouveaux disques des Wailers de Studio One et nos productions Wail'NSoul'M furent sur toutes les platines faisant de nous, à nouveau, des stars de la Jamaïque. Le groupe Wailers/Soulettes commençait à faire de petites tournées à la North Cost, à Bournemouth Beach, à Cuba et dans d'autres endroits des Caraïbes comme Gold Coast Beach à St Thomas.

Et toujours, je pouvais compter sur Tati. Elle s'occupait merveilleusement des enfants, impossible de trouver meilleure nounou ! Jamais, nous n'aurions pu réussir nos concerts et nos déplacements sans elle.

Bob, malgré ses critiques, en était lui aussi bien conscient, et il l'aimait pour cela.

Néanmoins, je sentais que je m'étais chargée, très tôt, de trop lourdes responsabilités. J'avais vingt-deux ans et deux enfants, et je n'arrivais pas à partir de Trench Town. La pensée que mes enfants grandiraient dans cet environnement sans espoir me procurait un véritable malaise. Pauvreté, corruption, violence étaient comme enracinées à jamais sur notre île, sans le moindre changement à l'horizon.

Bob savait bien que je n'étais pas du genre à me croiser les bras, à accepter ce qui arrivait, à subir les choses comme si elles étaient inévitables. Je n'étais pas du genre à dire : « Je m'en fiche... je vais faire une sieste... » Ce n'est pas ainsi que je rêvais l'avenir de mes enfants.

Non, je restais éveillée. Chaque jour, je me disais : « Que va-t-il se passer aujourd'hui ? Qu'est-ce qui est prévu ? Allez, on va s'en occuper ! » J'étais devenue ce que l'on pourrait appeler une « tempête tranquille », calme et souriante en surface, mais, en dessous, toute bouillonnante et prête à hurler.

Promesses

(Lively Up Yourself)

SI VOUS ÉCOUTEZ la musique jamaïcaine de la fin des années soixante, vous entendrez Burning Spear, Jimmy Cliff, Hortense Ellis, Marcia Griffith et, à coup sûr, les Wailers et les Soulettes. À cette époque, le chanteur de Soul américain, Johnny Nash, grand amateur de cette musique, venait fréquemment en Jamaïque. Il cherchait des talents pour JAD Records, sa maison de disques. Lors d'une cérémonie religieuse rasta en janvier 1967, le grand Ancien, Mortimmo Planno, présenta Bob à Nash comme « le meilleur auteur de chansons que je connaisse ».

Nash partageait visiblement cette opinion, car, un peu plus tard, il informa son associé Danny Sims que chacune des vingt-et-une chansons que Bob avait interprétées ce soir-là avait de quoi devenir un tube. Parallèlement, Neville Wolloughby, un important personnage de la radio jamaïcaine, avait également recommandé Bob à Nash.

Quand ce dernier revint au pays en compagnie de Danny Sims pour nous rencontrer, nous étions prêts et très intéressés, persuadés qu'enfin la chance allait nous sourire.

Il était temps que quelque chose de bon nous arrive ; notre vie se trouvait au point mort. Sharon était trop petite pour aller à l'école, Cedella avait encore des couches (que je devais laver chaque jour) et nous vivions toujours au 18A Greenwich Park Road, chez Tati. Tous les quatre dans une seule pièce ! Et bientôt, nous allions être un de plus, car j'étais enceinte de mon troisième enfant. On priait tous pour que ce soit un garçon.

Une fois encore, nous devions être reconnaissants à Tati ; grâce à elle, nous avions à notre disposition une maison avec une véranda pour recevoir nos visiteurs américains. Comme toujours, elle était contente de tous ces mouvements et de cette excitation provoquée par une visite sortant de l'ordinaire, elle se faisait un plaisir d'offrir des apéritifs. Grâce à elle et à son soutien constant, je faisais face, sans être trop stressée. Ce n'était pas évident

d'être tout à la fois chanteuse, maîtresse de maison et maman de deux jeunes enfants.

Quand nous avons commencé à travailler pour la JAD avec les premiers dollars à la clé, je dis triomphalement à Tati : « Tu vois ? On gagne enfin de l'argent. Du bon argent arrive ! » Désormais, quand les gens lui demandaient de mes nouvelles, sa réponse avait changé : « Rita ? Bon, elle n'a pas tourné comme je l'aurais espéré, mais ce n'est pas trop mal. »

Les Américains savent parler, dépeindre votre avenir sous des couleurs séduisantes et nous étions entièrement conquis et convaincus que notre vie était parvenue à un tournant décisif. Ça y était, cela arrivait, tout ce que l'on attendait depuis si longtemps. Ces gens allaient nous faire progresser, nous aider à gravir une marche de plus.

Au début, en effet, tout était plein de promesses : nos premières rencontres avec les gens de la JAD eurent lieu dans une maison que Johnny Nash possédait à Russell Heights, sur une colline qui surplombe Kingston. C'était la première fois qu'on mettait les pieds dans une telle maison. Le paysage était magnifique. Du genre à vous couper le souffle.

Margaret Nash, l'épouse de Johnny, se prit immédiatement d'amitié pour moi. De toute évidence, nous lui étions sympathiques, ce qui ne l'empêchait pas de nous trouver « bizarres ». Elle le dit d'ailleurs sans détour : « Vous tous, avez un air si étrange avec vos dreadlocks ! Et vous êtes si cool ! » Moi, j'étais d'avis que la plus cool et à l'aise, c'était plutôt elle. Très jolie, elle avait la peau claire et les caractéristiques typiques des Amérindiens, elle faisait toujours preuve de beaucoup de gentillesse à mon égard.

Après plusieurs visites chez eux, je commençais à remarquer une façon de vivre que je n'aurais même jamais imaginé. « Oh, la, la, c'est ainsi que les Américains vivent ? » Johnny, par exemple, était dans une pièce à « s'amuser » avec des filles, des fans et des admiratrices, pendant que Margaret dans celle d'à côté s'occupait des affaires au téléphone.

Plus tard je demandai à Bob : « C'est comme ça qu'ils vivent, les Américains ? Mais c'est Babylone ! C'est Sodome et Gomorrhe ! » J'étais si profondément choquée et je me jurai alors que, jamais, on ne se laisserait aller à ce genre de vie. Cette situation me déstabilisait et j'étais de plus en plus sceptique et inquiète, tout en étant séduite par les perspectives artistiques. Bien sûr, j'aimais l'idée de progresser et de gagner de l'argent, mais mon intuition me disait qu'en tant que rastafaris, nous ne devons pas prendre cette direction.

Un jour, ils avaient programmé une séance photo et, me voyant arriver, Margaret me dit : « Oh, non, Rita, il faut te changer ! Tu es jeune et belle, on va te mettre une robe pour montrer tes longues jambes ! » Elle me prêta une mini-jupe et c'est vrai que ça m'allait bien. J'étais toute surprise de me voir ainsi dans le miroir, avec de grandes boucles d'oreilles et une coiffure afro. Et Margaret me dit : « Tu vois, comme tu es jolie. Ça, c'est toi, telle que tu es vraiment. »

Il est vrai que j'avais un peu oublié de m'habiller et de me regarder dans une glace... En fait, depuis mes dix-huit ans ! Ensuite, je m'étais strictement attachée à être une sœur rasta. Il est possible que là, devant la glace chez Margaret, j'aie pris conscience qu'une partie de moi n'avait jamais changé et ne changerait jamais, peu importaient les vêtements. Car, mini-jupe ou pas, je me sentais toujours, et entièrement, une rasta.

J'appréciais beaucoup Margaret Nash, peut-être parce qu'elle me témoignait toujours de l'attention et m'encourageait à me faire belle et à penser à moi. Quand elle voyait que j'étais fatiguée, elle insistait : « Viens, Rita ! Laissons les gars entre eux ; il faut que tu te reposes, tu es enceinte ! »

Et les « gars » continuaient à gratter leur guitare de six heures du matin à six heures du soir... Moi, je me reposais, impressionnée de constater à quel point ils étaient infatigables. Comment faisaient-ils donc pour tenir le coup ? Il y avait bien Danny Sims qui, régulièrement, nous distribuait des « vitamines ». Nous avons appris, plus tard, qu'il s'agissait, en réalité, d'amphétamines...

Je persiste à dire que Sims était un méchant homme, un homme mauvais. C'était si dangereux, il aurait pu tuer mon bébé.

Ce bébé, mon troisième, est né à la maison, dans la pièce unique que nous occupions chez Tati. Nous avions décidé que je n'accoucherais pas à l'hôpital public, mais à la maison, avec l'aide d'une sage-femme.

Cela faisait des économies et, de toute façon, je commençais à avoir de l'expérience... Lorsque le travail s'accéléra, Tati envoya chercher Bob qu'elle avait « préparé » à l'événement. « Laisse-le t'aider, me dit-elle, il faut qu'il voie ta souffrance. Il faut qu'il la voie ! »

À son arrivée, elle lui demanda tout de suite : « Tu es prêt, Robbie ? »

Sa réponse vint, très ferme et assurée : « Oui, Tati ! »

« Entre, je t'en prie. Mais, avant, donne-moi juste quelque chose à boire ! » Il lui apporta un Wincarnis, prit une bière pour lui et une infusion de thym pour moi. J'étais secouée par la douleur des contractions et je n'avais, bien entendu, rien pour la soulager. Tati appela la sage-femme qui, bientôt, déclara que j'étais « prête ».

Tati s'adressa alors à Bob : « Fais un trou dans le jardin pour mettre le placenta. Et va chercher plus d'eau chaude et du papier journal. Allez, dépêche-toi, elle a de plus en plus mal ! » Pauvre Bob ! Il était si... pâle et défait.

On aurait dit que c'était lui qui allait accoucher. Nos yeux ne se quittaient plus et, vraiment, il fut un soutien extraordinaire pour moi.

Quand il découvrit que c'était un garçon, il fut si fier, si content. Toute la nuit, on l'entendit s'écrier : « J'ai un fils, « man » ! Tu t'imagines ? Un garçon ! Un fils ! »

Plus tard, lorsque la sage-femme, Tati et les aides eurent tout nettoyé et rangé, quand tout le monde fut parti, Bob demanda : « Tati, est-ce que je peux dormir dans le lit avec Rita et le bébé, cette nuit ? Cela ne les dérangera pas ? » Impossible de le lui refuser, il avait été tellement précieux lors de l'accouchement. Et puis, elle était touchée par son enthousiasme et son excitation : « D'accord, mais seulement si tu es très propre ! » J'osai une petite remarque : « Mais, Tati, tu sais bien que Robbie est propre ! »

« C'est la vérité », renchérit-il, mais, docilement, il alla prendre une douche. Avant de dormir, nous avons donné au bébé le nom de David. En l'honneur du Roi David, bien sûr, mais la plupart du temps on l'appelait Ziggy. Un surnom que Bob avait eu lui-même quand il était petit et qu'il donna au bébé trois jours après sa naissance « parce qu'il a des jambes de footballeur ». Ziggy, ça désigne en effet le jeu de jambes d'un sportif qui réussit à déjouer toutes les manœuvres de l'adversaire.

Au début de notre collaboration avec la JAD, Bunny avait été arrêté pour usage de marijuana, et c'est Bob et moi (parfois avec Peter Tosh) qui enregistrions les cassettes. Une fois le contrat signé, les prises de son s'intensifièrent et je passais de longues heures au studio. Nous avons ainsi travaillé en Jamaïque jusqu'à ce que JAD obtienne nos passeports et visas pour les États-Unis.

Sur le chemin de New York, nous avons fait une halte à Wilmington, dans le Delaware, chez la mère de Robbie. Quel bonheur pour les enfants de rencontrer leur grand-mère et son mari, ainsi que leur tante Pearl et les oncles Richard et Anthony.

Ils ne les avaient encore jamais vus. Ce fut également pour eux l'occasion d'aller à l'école en Amérique (Cedella Booker s'occupait d'une garderie pour jeunes enfants qui pouvait accueillir les nôtres sans problème). Que de nouvelles expériences pour tout le monde !

Nous ne cessons toutefois de nous interroger : est-ce une bonne chose de faire cela ? Prendre enfants et bagages et aller ailleurs ? Je répétais que ce changement devait absolument représenter une amélioration pour nous.

Il fallait que notre situation actuelle prenne fin : trois enfants et notre musique toujours si fragile, si précaire. Il n'était plus possible de continuer ainsi, sans véritable perspective à l'horizon.

Dans l'avion pour le Delaware, Bob s'est révélé être un papa merveilleux. Il me donna un coup de main pour tout ; les couches, les biberons, les pleurs. Jamais je n'aurais pu me débrouiller sans lui. Ce n'est pas une mince affaire de prendre l'avion avec trois petits enfants ! À l'arrivée, après les formalités de la douane, nous nous sommes assis dans le terminal, en attendant que l'on vienne nous chercher. Ziggy en profita pour réclamer son dû et je lui ai donné le sein. Bob, qui s'était absenté pour chercher quelque chose, s'écria en revenant : « Pourquoi tu fais ça ? Couvre-toi, on ne fait pas ça, en Amérique ! » Il était vraiment énervé.

C'était à mon tour d'être révoltée : « Comment ? Mais qu'est-ce que tu racontes ? »

« Comment tu peux faire ça ? répétait-il. Si ma mère te voyait ! En Amérique, tu ne peux pas donner le sein en public ! Va le faire aux toilettes. » Je n'en croyais pas mes oreilles ! Cela semblait si absurde, nourrir mon bébé aux toilettes ? Je dis : « Allons, Bob, ce n'est rien. Mon bébé a faim et quand il a faim, je lui donne le sein n'importe où ! » Quelques années après, les femmes américaines descendaient dans la rue pour avoir le droit de nourrir leurs bébés en public...

Lorsque Cedella et Eddie Booker arrivèrent, ils admirèrent l'exploit que nous avions accompli : les enfants, les bagages, les formalités ! De plus, je m'étais arrangée pour leur rapporter les spécialités jamaïcaines qui manquaient tant à M^{me} Booker : des fruits à pain grillé, de l'ackee, des mangues et une foule de petites choses. Elle ne cessait de répéter : « Mais, comment avez-vous réussi à faire tout cela ? Comment est-ce possible ? »

En m'examinant de plus près, elle fut frappée de voir à quel point je lui ressemblais quand elle était jeune. Notre entourage posait souvent la question : « Ton enfant c'est Rita, ou bien Nesta ? » (Comme le reste de la famille de Bob, tout le monde l'appelait Nesta). Je commençais à comprendre pourquoi il m'avait tout de suite aimée.

Après le départ de sa mère pour l'Amérique et le manque qu'il avait ressenti, notre rencontre et cette forte ressemblance vinrent à point nommé : « Cette fille est faite pour moi ! »

C'était la chanson que Bob choisissait quand il voulait attirer mon attention : « my girl/my girl/she used to be my girl... » Lorsqu'il chantonnait ainsi, je savais qu'il avait quelque chose sur le cœur. Comme tout jeune couple, nous avions nos

codes de communication, de quoi nous comprendre sans paroles. La musique était pour nous un don, un trésor, dont nous n'attendions ni gloire, ni richesse, nous ne rêvions pas de devenir des vedettes, mais simplement de réussir, de conquérir notre indépendance dans le seul domaine qui nous semblait accessible.

Après ce bref séjour à Wilmington, nous avons laissé nos enfants aux soins d'Eddie et « Maman » (comme j'avais fini par appeler M^{me} Booker) avant de prendre le train pour New York. J'avoue que j'étais inquiète, presque effrayée.

Une impression accrue sur le chemin que nous avons parcouru à pied entre la gare et l'appartement de Margaret et Johnny Nash : « Je n'aime pas ces immenses buildings, on dirait qu'ils vont s'écrouler à tout moment ! Ils sont vraiment trop hauts et je n'ai aucune envie de les regarder... c'est Babylone. »

Tout le monde s'empressait de me rassurer : « Tout va bien, *man* ». Mais, même lorsque mes craintes furent apaisées, j'étais tellement impressionnée que j'ai eu du mal à me faire à ce que je voyais. Voilà, c'était ça, l'Amérique ! Tout semblait si parfait ; les trottoirs, les vitrines des magasins, les vêtements des gens dans la rue. Et la chambre d'amis chez Margaret... la première nuit nous avons fait l'amour sur la table de la cuisine pour ne pas froisser les draps !

En Jamaïque, Margaret m'avait promis que lors de notre séjour à New York, elle allait m'habiller des pieds à la tête, perspective qui la réjouissait fort : « Tu verras, ma fille, je vais te transformer ! » L'achat de nouveaux vêtements était d'ailleurs devenu indispensable, car je n'étais absolument pas vêtue pour l'hiver new-yorkais. Donc, dès le lendemain de notre arrivée, Margaret m'emmena faire une virée dans les boutiques des beaux quartiers.

J'enregistrais le moindre détail et, à ma grande surprise, je voyais des gens de couleur, comme moi. Visiblement, il y avait une foule de choses que j'ignorais sur cette Amérique.

Je n'en connaissais que les images véhiculées par la télévision. Là, c'était la face cachée.

Il y avait des gens assis sur le trottoir, des mendiants qui faisaient la manche dans la rue, des familles entières sans foyer... Et tout cela en Amérique, pas à Trench Town ! Je suppose que Margaret avait fait exprès de m'emmener ainsi, dans différents quartiers de la « Grosse Pomme », pour me montrer que nous venions certes d'un ghetto, mais que cette ville avait aussi les siens.

Durant toute cette après-midi, elle m'habilla de pied en cap, sans oublier le manteau, les bas et les chaussures. Ensuite, dans un salon, une femme me maquilla et arrangea ma coiffure afro. De retour à la maison, Margaret continua encore un bon moment ma transformation et je pense qu'elle était aussi excitée que moi ; elle n'arrêtait pas de répéter : « Tu sais, on va leur montrer ! Tu vas voir ! »

Quand je me suis présentée devant Bob, étonné d'abord, accusateur ensuite, il s'est écrié : « Qu'avez-vous fait de Rita ? » Je n'étais pas seulement habillée différemment, mais bien plus maquillée, notamment les yeux, ce que je n'avais jamais fait auparavant (et très rarement depuis).

Ainsi, j'ai changé de look. Un peu plus tard, lorsque nous nous sommes retrouvés seuls, il m'a lancé un long regard appuyé et dit : « Alors comme ça, tu es allée te faire rajeunir le visage ! » De longues années se sont écoulées depuis, mais encore maintenant je remercie Margaret de m'avoir offert ce nouveau visage !

Tous les magazines féminins de l'époque s'accordaient à dire qu'une fois mariée, une jeune fille était engagée pour la vie et devait se dévouer à son époux.

Même si ma mère et mon père s'étaient séparés, même si Tati avait divorcé d'avec M. Britton et que Cedella Booker en était à son troisième essai matrimonial, je restais persuadée (peut-être du fait de mon jeune âge) que mon union avec Bob allait durer toute la vie.

C'est vrai, parfois je cherchais la dispute, la plupart du temps parce qu'il flirtait avec d'autres femmes, ou pour le simple amour du conflit. Pendant ces moments-là, j'allais jusqu'à le menacer : « Si ça continue, je m'en vais vivre seule quelque part, loin de toi. » Mais je me mettais aussitôt à pleurer...

Pendant notre séjour à New York, un nouvel élément compliqua encore les choses. D'après la maison de disques, les fans devaient ignorer que nous étions mariés. En effet, comment Bob pourrait-il être un mari dévoué et vendre plein de disques ? J'ignorais tout de cela jusqu'au jour où je lus dans une interview : « Bob, nous venons d'apprendre que vous êtes marié. Est-ce vrai que vous avez épousé Rita ? » Et lui, de répondre : « Oh, non. C'est ma sœur ! »

J'attendis la première occasion où nous nous sommes retrouvés seuls pour lui en parler. Nous étions assis dans le salon et nous regardions les lumières de New York. J'avais sorti le journal en question et je lui ai mis l'article sous le nez. « Oh, ça, je l'ai lu aussi », dit-il. Il ne semblait guère intéressé. Peut-être avait-il la tête ailleurs.

« Bon, d'accord. Mais qu'est-ce que ça signifie ? Pourquoi tu racontes à la presse que nous ne sommes pas mariés ? »

« Tu sais, tout cela fait partie du show business... et pourquoi t'y mêler ? Tu es à moi seul ! »

Apparemment, je ne devais pas avoir l'air convaincu, car il s'est levé, a pris ma main et l'a mise dans la sienne, tout en me disant, avec insistance : « Écoute, *man*. Sois cool, juste cool. » C'était son expression favorite : « Juste cool ».

« Viens, je vais te montrer quelque chose, dit-il, avec une certaine solennité, regarde. » Il m'attira vers lui, si près, que nous aurions pu nous embrasser. Nous adorions nous embrasser. C'était l'une de nos principales occupations ! Je me disais donc tout naturellement : « Oh, il va m'embrasser et puis, et puis... »

Mais, cette fois-ci, il avait autre chose en tête. Il me montra la paume de sa main dans laquelle il avait dessiné un cercle : « Tu vois, Rita, ce cercle, c'est comme la vie au cours de laquelle nous devons aller à divers endroits et rencontrer des gens différents. Mais à l'intérieur de cette ligne, il y a nous, toi et moi. Autour de nous c'est protégé, rien ni personne ne peut briser cette protection. Au centre se trouvent les enfants, toi, moi et tous ceux qui nous sont chers. Ce qui se passe à l'extérieur du cercle n'a aucune incidence sur nous, c'est sans importance, rien ne pénètre à l'intérieur. Donc, cesse de t'inquiéter, *man* ; tu es en sécurité. Tu es ma Reine, ma femme, ma vie. »

Dès cet instant, je me suis sentie rassurée et comme intouchable, dotée d'un statut exceptionnel. J'adorais cette sincérité avec laquelle Bob exprimait les choses. Il possédait une telle intuition qu'il sentait le moment où je perdais confiance et où il devait me rassurer. Cela me permettait d'ignorer les folies qui se passaient autour de nous et de me convaincre que cela n'avait aucune importance.

Voilà l'état d'esprit qui était le mien et, à mesure que le talent de Bob fut plus largement reconnu, je me transformais davantage en protectrice, en amie, en partenaire.

Nous n'étions pas dans une relation possessive et, en fait, j'avais bien plus de responsabilités qu'une épouse ordinaire. C'est sans doute ce statut qui m'a aidée à traverser des temps un peu difficiles lorsque cette histoire de « sœur » a pris des proportions inattendues. Je tenais bon lorsque les gens me questionnaient : « C'est vrai que tu es la sœur de Bob ? » Je ne réfléchissais même plus : « Oui, oui, je suis sa sœur. » Mieux valait être une sœur affectueuse qu'une épouse malheureuse...

Le contrat avec la JAD Records prévoyait pour Bob un voyage en Europe, ce qui devait avoir une conséquence aussi intéressante qu'inattendue : il allait rencontrer mon père.

Danny Sims avait emmené Bob en Suède pour l'enregistrement de la bande sonore du film *Want so much to Believe* (dans lequel, au final, aucune des mélodies originales de Bob ne devait être utilisée...). Bien que Bob ait horreur du froid, il s'était installé au sous-sol de la maison où Johnny Nash et son équipe avaient pris leurs quartiers, afin de s'éloigner de leurs excès (la drogue, les prostituées), tout ce qu'il détestait. Il m'a raconté plus tard qu'il avait cru mourir

de froid et s'était dit : « Si je dois mourir, alors que ce soit ici, au sous-sol, car au-dessus, à l'étage, ils mangent du porc et consomment toutes sortes de choses. »

Pauvre Bob ! Ce fut vraiment dur pour lui, et il n'avait personne à qui se confier. Quelqu'un l'a alors enregistré sur une cassette, dans sa petite chambre avec sa guitare acoustique. J'y entends toute sa solitude, notamment quand il chante « Stir it up/Little Darling... » La rencontre avec mon père fut d'autant plus miraculeuse. Et bénéfique. Mon père en parlerait encore des années plus tard.

Il travaillait à cette époque à Stockholm comme chauffeur de taxi, tout en faisant de la musique. Un de ses amis qui connaissait ses origines lui dit un soir : « Il y a là un jeune homme qui vient d'arriver de la Jamaïque. Il s'appelle Bob Marley. Il est quelque part en ville, en compagnie de cet Américain, Johnny Nash. » Papa n'en croyait pas ses oreilles : « Quoi ? Bob Mah-ley ? Attends, c'est un nom que je connais ! Je crois bien que le mari de ma fille s'appelle Mahley ! Fais-moi rencontrer ce gars, *man* ! »

Il parvint à dénicher la personne qui faisait la cuisine pour Johnny Nash et lui demanda : « Dis à ce Mah-ley que j'aimerais le rencontrer. Dis-lui également que c'est le père de Rita qui voudrait le voir. » Lorsque mon père arriva, Bob émergeait de son sous-sol. « Oui, *man*, Rita est ma fille. Vous avez épousé ma fille ! »

Pour Bob, ce fut le paradis, il ressentit cette rencontre comme une délivrance, la libération d'une prison située dans un sous-sol de Stockholm ! Dans sa lettre, il jubilait : « Devine ce qui vient de m'arriver ? J'ai rencontré ton père et il m'enseigne de nouveaux trucs à la guitare ! » Il avait du mal à croire que cette rencontre avait vraiment eu lieu, si loin de chez nous, par un pur hasard. À partir de là, papa alla le voir tous les soirs, ils dînaient ensemble, fumaient en silence. Leur relation s'approfondissait.

C'est mon père qui enseigna à Bob certaines techniques de la guitare classique, des méthodes que lui-même avait apprises à l'étranger et qui, pour Bob, facilitèrent l'accès à une écriture plus élaborée et l'aidèrent à améliorer la qualité de son jeu. J'étais heureuse de leur relation et j'écrivis avec ironie : « Alors que je souffre de notre séparation et que je m'inquiète pour toi, voilà que tu t'es mis à traîner avec mon papa... ! »

Depuis que nous travaillions avec la JAD, j'avais arrêté d'être agent commercial pour redevenir simplement chanteuse, même si Bob et moi étions bien décidés à rester vigilants quant aux conditions de nos contrats.

Mais rapidement, il fallut faire face à des avocats et des comptables tout en travaillant intensément en studio, ce qui n'était pas une mince affaire.

Nous devons vite découvrir que JAD Records faisait des reprises de la musique des Wailers, « Stir It Up » fut un grand succès pour eux, et « Guava Jelly » avec Barbara Streisand a également fait l'objet d'une reprise.

En fait, la JAD voulait exploiter le talent de Bob Marley en tant qu'auteur, mais c'est surtout de Johnny Nash qu'ils comptaient faire leur vraie vedette. Pas de Bob Marley ! Bob ambitionnait avant tout d'être lui-même, de devenir l'Artiste dont il avait une vision très précise.

Nous ne touchions qu'un minimum de royalties, parce qu'ils avaient tout prévu dans des clauses du contrat : à eux les droits d'auteur, le copyright et tout cela...

Peu de temps avant l'expiration du contrat avec la JAD Records, Bob est allé à Londres, en compagnie de Bunny et de Peter. Car après la période de collaboration avec Bob à Stockholm, Danny Sims avait fait venir les deux autres Wailers avec l'idée de les lancer ensemble, grâce à une tournée en Grande-Bretagne. En fait, ils donnèrent quelques concerts et ce fut tout. Un jour, ils se réveillèrent dans un misérable petit appartement sans eau chaude, abandonnés à leur sort : Nash et Sims s'étaient envolés pour la Floride !

Entre temps, Bob avait réussi à se faire des relations qui allaient leur être utiles plus tard. Mais, pour l'heure, ils avaient juste de quoi payer leur billet du retour.

Très peu de ce qui a été enregistré pour la JAD a été exploité du vivant de Bob, mais le marché en fut submergé dès sa mort. Nous avions si peu d'expérience ! Comme nous n'avions pas de conseiller averti, on nous avait trompés sur toute la ligne. Nous étions bien décidés à tirer, pour l'avenir, les leçons de « l'étape JAD ».

C'était fini ; le contrat était terminé. Nul ne savait dans combien de temps une nouvelle opportunité allait se présenter, ou si l'on allait à nouveau devoir attendre péniblement que le monde prête enfin attention à la musique de Bob. Et quand ce fut le cas, Robert Nesta Marley s'est trouvé complètement emporté...

J'ai chanté avec lui pendant les dernières années de sa vie, celles de la réussite. Travailler à ses côtés a toujours été, hormis notre relation privée, une expérience riche et passionnante. Il en a d'ailleurs été de même pour toutes les personnes qui ont travaillé avec lui.

Un ami de longue date a si joliment dit une fois : « Pour moi, Bob était un véritable prophète... je n'ai pas attendu qu'il meure pour l'encenser ! »

À la croisée des chemins

(A Time To Turn)

JE N'AIME PAS du tout me rappeler l'été 1971, ce fut une période tellement déprimante. Certes, j'étais très heureuse du retour de Bob, j'avais été si seule et angoissée. À cette époque, vous ne pouviez pas simplement prendre le téléphone et appeler, non, il fallait guetter au portail le passage du facteur (même si, avec trois enfants, je n'avais guère le loisir d'attendre ainsi). Et, quand je n'étais pas occupée, ou en train de *faire* quelque chose, une foule de questions me taraudait : « Est-ce là tout ce que j'ai à vivre ? Où va ma vie ? Quel avenir suis-je en train de construire pour mes enfants et moi ? »

Dès leur retour, Bob et les Wailers avaient repris le chemin du Studio One de Coxson. Quant à moi, je n'avais pas, à ce moment-là, d'accompagnements vocaux à faire pour eux et donc, pas de revenus... Juste un tas de soucis. Bob travaillait énormément, mais lui non plus ne gagnait rien : il misait tout sur l'avenir. Nous touchions quelques maigres chèques de JAD Records, nous avions maintenant une petite voiture pour nos déplacements, mais notre musique semblait avoir du mal à percer. Nos disques ne passaient ni en Amérique, ni même en Jamaïque.

Et nous habitons toujours dans la maison de Tati, ce qui m'infantilisait, à croire que jamais je ne réussirais à devenir adulte et indépendante. Désormais, c'étaient mes enfants qui s'asseyaient sur la chaise que papa avait confectionnée pour moi.

Ainsi allaient les choses lorsque je découvris que j'étais à nouveau enceinte ! Le jour où je l'appris, j'ai attrapé ma « chaise de consolation » pour me réfugier au fond du jardin, comme après les punitions de Tati, afin d'intégrer cette nouvelle épreuve. Que faire ? J'étais atterrée et n'arrivais pas à m'imaginer comment les uns et les autres allaient réagir. En tant que rasta « orthodoxe », si je puis dire, je n'appliquais pas de méthode contraceptive et refusais

l'interruption volontaire de grossesse. Notre foi affirme, en effet, que de telles pratiques mettent en péril notre race noire.

Je retardais autant que possible le moment de la grande annonce. Je m'autopersuadais que c'était « pour être sûre », mais je savais bien qu'il s'agissait juste d'une excuse. La réaction de Tati fut telle que je l'avais redoutée. Les mains sur les hanches, le nez vers le ciel, prenant son air méprisant, elle s'exclama : « Seigneur, qu'est-ce que tu nous fais là ? Un autre ? Encore un bébé ? J'étais sûre que ça allait arriver, mais tu ne peux pas continuer comme ça ! Où est-ce que tu mettras tous ces enfants ? En tout cas, pas ici... c'est de la folie ! Et avec quel argent tu les élèveras ? » Et encore : « Que fais-tu donc de ta vie ? Tu ne pourras pas rester ici avec toute cette marmaille... Vous tous dans une seule pièce, non, non, ce n'est pas vivable ! Toi, tu n'as jamais connu ça, tu avais ta propre chambre... tous ces enfants dans une seule pièce. Non ! »

Je savais bien que chaque mot de son discours était juste et me touchait au plus profond de moi. Pour la première fois, je mesurais à quel point notre situation, cette totale dépendance, devenait insupportable à Tati. Lorsque je mis Bob au courant, il me témoigna davantage de sympathie, mais il était bien trop accaparé par ses problèmes professionnels pour y prêter réellement attention. Nous discussions pendant des heures de tout cela et je proposai de contacter sa mère pour aller aux États-Unis jusqu'à ce qu'il ait réglé ses problèmes, son contrat avec la JAD s'avérant plutôt négatif pour nous. Ensuite, il m'y rejoindrait.

Nous étions donc d'accord pour que j'appelle sa mère. De toute façon, j'étais déterminée, même si je n'allais pas en Amérique, je ferais tout pour partir de chez Tati. Pas question de lui imposer, une fois de plus, un ventre rebondi ! Lors de nos recherches d'une maison à louer, nous essuyions chaque fois un refus, à cause des enfants. Plus j'y pensais et plus l'idée d'aller dans le Delaware me séduisait.

Je dis à Bob que j'allais me chercher un job là-bas : « Je ne sais pas ce que je vais trouver, mais je travaillerai... à l'hôpital ou à faire des ménages, la cuisine, n'importe quoi. Je gagnerai de l'argent et je vous en enverrai, à toi et aux enfants... »

M^{me} Booker fut d'accord que je vienne chez elle, le temps que Bob règle ses affaires et m'y rejoigne. Cette perspective plaisait particulièrement à sa mère. Bien qu'il me fût difficile de me séparer de Sharon et de Cedella, je décidais de les laisser à Tati, car toutes deux allaient à l'école maintenant. Je pris donc seulement Ziggy avec moi et Tati accepta de s'occuper des deux fillettes. De toute façon, il n'y aurait pas eu assez de place là-bas pour tout le monde.

Lorsque le découragement me gagnait, j'avais l'impression qu'il n'y avait de place pour nous nulle part !

Quand je suis arrivée à Wilmington, chez les Booker, c'était l'hiver. Tout de suite, j'ai trouvé un travail comme aide-soignante à l'hôpital, mais tellement mal payé que j'avais du mal à faire face à mes dépenses : le loyer que je devais payer aux Booker, les frais à régler à Maman pour la garde de Ziggy et l'argent que j'essayais d'envoyer à la maison pour Tati et Bob. Chaque jour, je priais le Seigneur pour que Robbie puisse régler ses affaires au plus vite et vienne me rejoindre.

Eddie Booker, le mari de Cedella, était un homme doux, agréable et totalement dévoué à sa « Ciddy ». J'adorais les regarder vivre, s'aimer. Eddie était bien plus âgé que sa femme et lorsqu'il l'entendait appeler « Eddie ! », un sourire illuminait spontanément son visage. Notre période de collaboration avec Johnny Nash l'avait fortement impressionné. Avec fierté, il clamait à qui voulait l'entendre que nous avions « signé avec un Américain. Un Américain de New York ! »

« Oui, oui, c'est vrai ! Le fils de Ciddy est chanteur, sa femme aussi ! » Il avait fougueusement embrassé la lettre de Bob annonçant l'événement ! Lorsqu'il fut question que l'on s'installe chez eux, Eddie avait immédiatement commencé à aménager le sous-sol, d'une part pour que nous soyons indépendants et à l'aise, mais aussi parce que nous fumions, ce qui les aurait dérangés dans la maison.

Pendant mon séjour chez eux, seule avec Ziggy, je fus tout particulièrement impressionnée et séduite par leur vie de famille. Chaque soir par exemple, Eddie emmenait tout son petit monde pour une longue promenade. Pearl, l'aînée, avait treize ans, Richard et Anthony étaient plus jeunes. Après son verre de coca accompagné d'une cigarette, Eddie regardait autour de lui et posait la question rituelle : « Ciddy, où allons-nous ce soir ? » Et, à chaque fois, nous partions pendant des heures pour ne rentrer qu'une fois les enfants profondément endormis.

Je trouvais cela si relaxant et amusant, et j'étais heureuse que Ziggy, en compagnie des plus grands, puisse profiter d'une vraie vie de famille. Dotty, une cousine de Bob que j'avais rencontrée à St. Ann à l'époque, vivait également à Wilmington. Elle était très gentille avec moi.

J'en suis arrivée à travailler à la fois comme infirmière et comme bonne à tout faire. J'ai occupé plusieurs jobs avant d'être engagée par une très vieille dame en tant qu'infirmière et femme de chambre. Ses enfants, qui avaient pourtant tous une excellente situation, ne voulaient sans doute pas se charger

d'elle ou alors c'est elle-même qui préférerait vivre ainsi, seule. Toujours est-il que je voyais bien qu'elle était plutôt malheureuse, mais propriétaire d'une grande et belle maison où il n'y avait que nous deux.

Travailler pour M^{me} Carrington n'était pas chose facile, c'était même un peu effrayant : bien que très âgée, elle pouvait être très dure, voire terrible. Il en était de même de ses voisins, des riches, de race blanche. Les gens de couleur étaient tous, sans exception, des domestiques.

Cela me faisait bizarre de réaliser que j'étais devenue une domestique, une femme de chambre ! Si, en de rares occasions, il m'arrivait de donner un coup de fil, quand M^{me} Carrington contrôlait la facture téléphonique, je l'entendais systématiquement crier : « Mais qui a passé cette communication ? C'est encore cette fichue femme de chambre ! »

Vieille ou pas, elle ne manquait jamais d'inspecter à la loupe son argenterie pour vérifier que je l'avais correctement nettoyée. Et d'en compter les pièces afin d'être sûre que je n'avais rien volé...

Après son café du matin, accompagné de quelques toasts et d'œufs brouillés, M^{me} Carrington ne prenait rien jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi, où elle sortait du réfrigérateur ce qu'il lui fallait pour son dîner.

Elle comptait tout. La moindre tranche de pain (nous n'avions droit qu'à une seule !), le moindre œuf. Sa mesure était la cuillerée, pas une tasse ou un bol... Souvent, je n'avais droit qu'à une seule pomme de terre et à une petite côtelette de mouton ; c'était tout le dîner ! Aussi, plus d'une fois, tenaillée par la faim, je me faufilais en pleine nuit jusqu'à la cuisine pour chiper un œuf, un morceau de viande, ou au moins une pomme de terre ou une tranche de pain. J'avais faim. Pas parce que j'étais enceinte, mais parce que je n'avais tout simplement pas assez à manger.

Tout de même, quand j'y pense : quelle vie terrible !...

Mais, au-delà de la faim, de la peur et de la honte d'être obligée de voler de la nourriture, au-delà de tout cela, je vivais mal la solitude. Ma chambre se trouvait sous les toits et je n'étais pas toujours occupée. J'avais le mal du pays, pas seulement de Bob et des enfants, mais de la Jamaïque. De son soleil et de sa musique. Je ressentais aussi durement la séparation d'avec mon petit Ziggy que je ne pouvais voir que lors de mes week-ends libres.

Chaque soir, je pleurais avant de m'endormir et, plus d'une fois, j'aurais juré entendre des fantômes dans cette grande maison si vide. Si froide. Je me forçais à supporter tout cela. Et un jour, M^{me} Carrington m'a même offert son parrainage pour mon immigration aux États-Unis. À condition que je travaille chez elle à

demeure. On peut supposer que je n'étais pas une si mauvaise femme de chambre...

J'avais de plus en plus besoin que Bob me rejoigne, enfin. Mais, entre temps, il avait reçu du gouvernement américain son appel sous les drapeaux. C'était l'époque de la guerre du Vietnam et, puisque Bob avait obtenu la citoyenneté américaine, on lui demandait de faire son service militaire.

Quelque part dans la lettre officielle, il était dit : « Nous vous avons trouvé. » La réponse de Bob fut : « Non, car je prends mes jambes à mon cou... ! » Il n'était plus question qu'il vienne me rejoindre.

Tout comme il n'était pas question non plus, évidemment, qu'il laisse tomber sa musique. Fidèle à ses habitudes, il écrivait deux ou trois chansons par jour, témoignages directs de sa vie, des chansons telles que « Talking Blues », « My Woman is Gone » ou « Baby, Come on Home ».

Enfermée dans ma triste mansarde chez M^{me} Carrington, sans la moindre lueur d'espoir à l'horizon, j'avais beaucoup de temps pour réfléchir, je ne pouvais et ne voulais pas croire que ma vie se résumait à cela et que mon avenir aurait ces couleurs grises. Je me mentais en quelque sorte à moi-même, prétendant que je traversais cette période difficile uniquement pour réussir à être indépendante.

Comme par hasard, lorsque mon baromètre intérieur était au plus bas, Bob m'appelait pour m'encourager, me redonner de l'espoir : « *Just cool*. Bientôt, tout s'arrangera et tu reviendras en Jamaïque. De toute manière, ne reste pas comme ça, à te ronger les sangs, ça ne sert à rien ! »

Ce fut le gentil Eddie Booker qui, finalement, devait me procurer une petite bouffée de bien-être. Régulièrement, la veille de mes week-ends de congé, il me donnait un coup de fil : « Rita, demain je passe te prendre pour t'emmener à la maison » ; et je rentrais donc avec lui. Quel bonheur de retrouver mon Ziggy ! Mais un jour, mon fils eut une grosse fièvre, il avait neigé et les enfants du voisinage lui avaient mis des boules de neige sous sa chemise. En pleine nuit, j'ai dû l'emmener d'urgence à l'hôpital où les médecins diagnostiquèrent une pneumonie. Il aurait pu perdre un poumon. Je crois qu'à force de pleurer, j'étais près de mourir. Je n'arrêtais pas de répéter : « Non et non, je ne peux plus laisser mon Ziggy tout seul. Ils vont le tuer ! » Je sentais que les choses m'échappaient, que je perdais le contrôle de ma vie. Il était grand temps de rentrer. Chez Tati, cela ne serait jamais arrivé, j'en étais persuadée.

Je pris le téléphone et dis à Bob : « Je rentre à la maison ! »

« Rentrer ? Ça n'a vraiment pas de sens. Il ne se passe rien, ici, en Jamaïque. » Mon sang ne fit qu'un tour. Comment ? Qu'est-ce qui est donc

arrivé à « Juste cool, bientôt tout ira bien » ? Je savais que si je ne rentrais pas immédiatement, je serais obligée d'accoucher aux États-Unis, car il serait trop tard pour prendre l'avion dans mon état.

Et pour la première fois, un doute sur Bob s'insinua dans mon esprit. Je prenais conscience que nous étions en train de nous séparer, de prendre des chemins différents. Qu'est-ce qui nous arrivait ?

D'une voix ferme, je dis à Bob : « Dès que le bébé sera là et dès qu'il pourra voyager, on rentrera. Puisque toi tu ne viens pas en Amérique, je rentre chez nous. Un point, c'est tout ! »

J'ai travaillé jusqu'au jour même de l'accouchement. J'y étais bien obligée. Personne ne devait pouvoir me reprocher que mon enfant « mange trop ».

J'avais de quoi tout payer et même faire de petits cadeaux, offrir de la bière et tout le reste. Mais vivre avec Cedella Booker, ce n'était pas une mince affaire !

Après la pneumonie de Ziggy, j'avais quitté M^{me} Carrington pour reprendre un travail de jour à l'hôpital. De cette manière j'étais à la maison le soir pour m'occuper de Maman : la baigner et lui huiler les cheveux. Elle adorait ce qu'elle appelait « les attentions de la belle-fille... » Nous passions de longues heures ensemble, assises à regarder la télévision, à bavarder. Je lui rendais de petits services avant qu'elle se couche. Ce temps passé en sa compagnie fut très agréable et j'y ai appris un tas de choses. Je ne voyais aucun inconvénient à devoir nettoyer sa baignoire ni à faire bien d'autres choses que les belles-filles ne font plus depuis belle lurette ! Plus d'une fois, j'ai dû laver et cirer par terre pour que tout brille le matin, lorsqu'elle descendrait préparer le café d'Eddie et les sandwiches pour ses fils.

De temps en temps, j'avais le bonheur de pouvoir discuter avec Sharon et Cedella au téléphone quand Tati les emmenait jusqu'au bureau de poste de Kingston. Entendre leurs petites voix à l'autre bout du fil me demander : « Tu rentres quand, Maman ? » me faisait à chaque fois fondre en larmes. Pendant la nuit, sans faire de bruit, je sortais parfois de la maison pour fumer un petit joint et pleurer toutes les larmes de mon corps.

Je ne sais comment j'ai pu tenir le coup, je devais tout de même être drôlement forte pour résister, malgré ces périodes d'abattement où je croyais toucher le fond.

Les seuls moments de détente et de soulagement furent mes échappées occasionnelles à Brooklyn où mon père s'était installé avec Alma Jones. Quand, une fois, la vie m'était devenue si insupportable que je songeais à fuir, j'avais appelé mon père qui ne me dit alors qu'une phrase : « Prends le train et viens. »

Comme si c'était simple à faire ! Certes, j'avais déjà pris le train lors de notre collaboration avec la JAD, mais je me sentais fragilisée, enceinte jusqu'aux yeux, avec Ziggy qui était encore tout petit.

Une fois de plus, c'est Eddie qui vint spontanément à mon secours. Il m'emmena à la gare, acheta le billet et me mit dans le train. Après avoir bien vérifié que c'était le bon wagon, il répéta à travers la fenêtre : « Ne descends pas avant d'entendre : New York, New York ! Pendant la durée du trajet (plus de cinq heures), j'ai eu amplement le loisir de réfléchir, tout en regardant défiler le paysage.

À cette époque, Cedella Booker ne reconnaissait pas la foi rasta (depuis, elle s'y intéresse davantage). Il y avait donc entre nous, de manière sous-jacente, un conflit permanent à ce sujet. Plus d'une fois, j'appelais papa ou M^{lle} Alma en pleurant dans l'écouteur : « On s'est encore disputées ! » ou « M^{me} Booker m'a encore crié dessus... ! » Eux, invariablement, répondaient : « Viens nous voir à Brooklyn, ce week-end ! »

Lorsqu'aujourd'hui, je vois des jeunes femmes qui semblent vivre la même galère, je ne me rappelle que trop bien ce que je ressentais alors.

En plein hiver, je quittais la gare avec mon petit Ziggy à la main, alourdie par ma grossesse avancée, anéantie par la fatigue et la solitude, mais déterminée et bien droite, je sonnais en bas de l'immeuble. Et là, il y avait une voix dans l'interphone et je répondais : « C'est Rita ! » Alors M^{lle} Alma poussait des cris de joie, dévalant les huit étages par l'escalier pour nous chercher : « Mon Dieu... et le bébé, par ce froid ! »

Elle s'agitait ainsi joyeusement pendant un bon moment avant de préparer le meilleur des riz aux petits pois avec de la queue de bœuf, le plat préféré de mon père. Cela peut paraître surprenant, mais c'est seulement là que j'ai commencé à mieux comprendre mon père. Partout où il avait vécu, à Londres, Stockholm et maintenant à Brooklyn, partout, il s'était débrouillé avec une foule de petits boulots pour pouvoir continuer à faire sa musique.

Les enfants nés de son union avec M^{lle} Alma, George et Margaret ainsi que Kingsley, son fils adoptif, vivaient alors à Londres avec sa belle-sœur.

Et moi, qui avais été tellement en colère lorsqu'il m'avait laissée avec Tati en partant pour l'Angleterre, je prenais conscience que c'était pour lui le seul moyen subvenir aux besoins de sa famille. Même s'il n'y avait guère réussi...

Chaque fois que je partais ainsi à New York chercher un peu de consolation et de soutien, je devais faire face à une grosse querelle au retour : « Pourquoi tu cours toujours comme ça chez ton père ? Je me demande bien quels mensonges tu peux lui raconter ! » Je me sentais en cage, piégée et enfermée. Un peu sans

doute comme Bob lorsqu'il était en compagnie de Johnny Nash à Stockholm. Trop jeune et manquant d'expérience, chacun de nous essayait de survivre à sa manière. Comment le reprocher à Bob ?

Nous n'avions pas assez de ressources et d'énergie pour nous soutenir mutuellement. Chacun faisait face de son côté, comme il le pouvait, à ces épreuves auxquelles nous n'étions pas préparés. Par bonheur, nous avions chacun une famille pour nous soutenir et nous aider.

Notre second fils, Stephen, est né en avril. Aussitôt après l'accouchement, je repris mon travail à l'hôpital afin d'économiser le plus rapidement possible l'argent pour le retour. Si j'avais pu, je serais rentrée en Jamaïque le jour même ! Un soir, seule dans ma chambre, je me sentis si malheureuse après une dispute avec M^{me} Booker (dont je me rappelle même plus la cause : il y en avait tant !), écrasée par la fatigue, je ressentis le besoin d'écrire à Tati.

« Chère Tati ». Mon stylo courait tout seul sur le papier : « Je n'en peux plus. Ici, on m'exploite. » Je n'exprimais pas seulement le mal du pays. Je n'avais plus la force de continuer ainsi : travailler dur tous les jours sans un instant de bonheur, inquiète de ce que faisait Bob de sa vie, seul là-bas. Il est vrai que les Booker, surtout Maman, faisaient leur possible pour que je me sente membre de la famille à part entière, mais je subissais trop de pressions. Et j'en avais vraiment marre de l'Amérique !

Dès réception de ce courrier, Tati m'appela : « Seigneur, Rita, qu'est-ce qui se passe ? » Les Booker furent mécontents et Maman se fâcha tout rouge que j'aie envoyé une lettre pareille. Pour ne rien arranger, je découvris en plus qu'en Jamaïque les choses n'allaient pas pour le mieux : Bob habitait toujours avec nos deux filles et Tati, qui lui préparait les repas et s'occupait de son linge, mais il découchait fréquemment. Tati était d'autant plus déçue qu'elle trouvait que Bob faisait de moins en moins preuve d'ambition et passait le plus clair de son temps à traîner avec ses copains, sans avoir de réel travail.

Bob avait répété à volonté qu'il voulait rester en Jamaïque pour faire aboutir les relations prometteuses qu'il avait nouées à Londres. Il restait confiant et persuadé qu'il était en route vers quelque chose, mais il se sentait également triste et se laissait aller à faire des choses qui n'avaient rien à voir avec la musique. D'après moi, les hommes ont moins de patience que les femmes et supportent moins bien les échecs ; rapidement, ils sont convaincus de ne pas avoir su faire ce qu'ils auraient dû. Les femmes pensent d'abord aux conséquences pour les enfants, la famille...

En d'autres termes, à leurs responsabilités.

Je retournai en Jamaïque dès que Stephen put se tenir assis. Jusqu'à mon retour, j'ignorais tout de l'existence des deux jeunes femmes que Bob fréquentait durant mon absence. Pourtant, avant de partir pour le Delaware, j'avais eu des soupçons au point d'aller voir la mère de l'une d'elles : « Dites à votre fille de laisser mon mari tranquille ! »

Ces deux femmes étaient tombées enceintes à peu près au même moment et elles avaient accouché tout juste un mois après moi ! Je fus bien sûr extrêmement en colère en apprenant cela, bien que ce soit assez courant en Jamaïque. Depuis, je me suis prise d'affection pour leurs deux garçons, au point de les considérer comme mes propres fils.

J'avais réussi à mettre un peu d'argent de côté et ma réaction en apprenant cette situation fut de ne plus compter que sur moi seule.

J'aimais toujours Bob, j'étais contente de le retrouver et, pour le moment, je souhaitais rester son épouse. Mais, j'étais bien consciente que je ne pouvais plus vraiment lui faire confiance pour notre vie, pour nos enfants. Il devenait urgent de mettre Bob un peu de côté, même si c'était difficile, et de m'occuper avant tout de mes quatre enfants, Sharon, Cedella, Ziggy et Stephen.

Mon objectif numéro un n'avait pas varié : tout faire pour quitter enfin Trench Town. C'était vital ! Je souffrais tout particulièrement pour Ziggy qui avait été à l'école dans le Delaware et qui avait du mal à s'habituer à la scolarité dans notre bidonville. Je n'avais que vingt-cinq ans, mais j'avais acquis bon nombre de connaissances grâce à mes multiples expériences et j'estimais que cela méritait un peu de respect.

J'avais travaillé durement et j'avais envie d'utiliser ces acquis ; d'un point de vue financier, mais aussi moral. Il était important de donner quelque chose aux enfants, d'améliorer leurs conditions de vie, c'étaient de gentils petits et ils avaient droit à une vie meilleure.

Et tant pis si Bob ne voulait pas en faire partie ! Je me sentais comme investie d'une mission et en tirais une certaine fierté. Je ne possédais pourtant que quelques dollars qui allaient rapidement être dépensés...

Comme il fallait s'y attendre, Tati critiqua violemment mon retour : « Tu es folle ? Qu'est-ce que tu vas faire ici ? Bob ne gagne pas un sou et tu reviens ? Reste donc encore en Amérique ! Pourquoi t'obstines-tu à le suivre ? »

Elle pensait que je ferais mieux de divorcer.

Je n'étais pas d'accord. Pour une rasta, ce n'était pas une manière de faire, ce ne serait pas un bon exemple. Malgré mon chagrin, je considérais toujours Bob comme mon époux et ne voulais pas le perdre, même si je n'étais pas certaine de pouvoir tenir bon. Bob aimait les enfants autant que moi, mais il subissait tant de pressions et de sollicitations et, visiblement, il n'avait pas la force de résister.

C'était évident à mes yeux ; je devais être forte pour deux et assumer, toute seule, les responsabilités. Même si j'étais en colère contre Bob, je devais accepter d'assumer les choses à sa place pour nous et pour lui, c'était à moi de prendre les commandes. Quant à notre couple, il nous fallait dorénavant agir en amis et en partenaires. Car nous étions liés à jamais ; nous formions, malgré tout, une famille.

Merci, Jah

(Thank you, Jah)

COMME JE L'AVAIS redouté, la poignée de dollars que j'avais ramenée des États-Unis s'est envolée à toute allure. Il a fallu acheter quelques meubles, par exemple des lits et une armoire pour les enfants. J'étais donc de retour, mais c'était comme si une main invisible m'avait ramenée en arrière, dans le passé. Comme autrefois, nous tirions à nouveau le diable par la queue. Personne n'avait de travail et les royalties de la JAD étaient plutôt maigres. Rien, à part quelques problèmes supplémentaires, n'avait changé !

À son retour de Londres, Bob m'avait dit : « Tu sais, Rita, bientôt un homme du nom de Chris Blackwell viendra en Jamaïque, et les choses se mettront en route... » Il en parlait souvent, et toujours avec son optimisme habituel. Moi, j'étais plus sceptique ; tout cela était bien trop vague et il n'y avait encore ni contrat ni argent.

De nos jours, bien sûr, Chris Blackwell est internationalement connu, c'est sa maison de disques, Island Records, qui a fait connaître la musique jamaïcaine dans le monde entier. Chris avait grandi en Jamaïque, dans une famille anglo-jamaïcaine et lorsque Bob l'avait rencontré dans son bureau de Londres, Chris œuvrait déjà depuis une dizaine d'années pour la promotion de la musique des Caraïbes.

Il avait créé en Jamaïque un label, Blue Mountain/Island, et dès son installation à Londres, avait entrepris de lancer des interprètes comme Millie Small, Jimmy Cliff et les Skatalites. Chris avait même réédité d'anciens enregistrements des Wailers chez Coxson (encore sous l'appellation « Wailing Wailers »). C'est surtout cela qui avait achevé de séduire le groupe, lorsqu'il s'était retrouvé abandonné à Londres.

Ils ont placé tous leurs espoirs en Chris Blackwell. Son intérêt pour la musique jamaïcaine en général et pour les Wailers en particulier avait motivé la

reformation du trio (Bob, Bunny et Peter) avec une promesse dans les bagages : « Faites-moi un album et on verra... »

Peu de temps après mon retour, alors que je n'avais plus beaucoup d'espoir, Chris Blackwell fit une proposition aux Wailers, ignorant délibérément les nombreuses mises en garde : qu'il était fou de s'engager avec de tels individus ! Qu'on ne pouvait leur faire confiance et qu'ils allaient sûrement l'arnaquer. « Ne misez pas votre argent sur ces gars ; vous n'en reverrez plus la couleur ! » Heureusement, Chris avait fait ses propres expériences, positives sur toute la ligne, avec des rastafaris. Ils étaient à la source de son intérêt pour nos rythmes, de son envie de prendre le véritable pouls de la musique jamaïcaine. Je pense que Chris avait ressenti, avec les Wailers, l'impression que j'ai eue, dès le premier contact. Immédiatement, j'avais perçu en eux quelque chose de différent. Différent des habituels « mauvais garçons » de Trench Town ; une certaine classe, une promesse. Un avenir. Chris disait que « quelque chose en eux » lui avait inspiré confiance. Et Chris Blackwell n'allait pas être déçu.

Les Wailers ont travaillé dur, et lui aussi a tenu sa promesse en apportant les capitaux nécessaires. À partir de là, un sourire apparut sur le visage de chacun ; nous n'avions pas encore de contrat, mais l'horizon se teintait de rose ! Je me sentais soulagée. Tout allait mieux, je pouvais à nouveau donner de l'argent à Tati. Et je savais que, bientôt, j'allais pouvoir quitter sa maison.

Très vite, Chris a mis très concrètement en place les conditions favorables à l'épanouissement, à l'envolée, de la musique de Bob. Dans les années soixante-dix, il acheta une grande maison un peu délabrée au 56, Hope Road, au cœur du quartier résidentiel, tout à côté de la résidence du Premier Ministre et près d'un beau manoir où sa mère avait été élevée. L'endroit, que Chris baptisa Island House, comprenait quelques hectares de terrain et des dépendances. L'ensemble était négligé, mais habitable.

Hope Road était destiné à être un espace de rencontres et de création pour les musiciens que Chris voulait lancer et il fut convenu qu'après la sortie du premier album des Wailers, Bob en deviendrait le propriétaire. Il aurait ainsi un endroit où donner des interviews et des conférences de presse.

En fin de compte, ce n'est qu'après la sortie de trois albums des Wailers que le 56, Hope Road devint la propriété de Bob, en guise de paiement de sa part du contrat.

Quand tout cela fut mis sur les rails, Bob en fut très excité, ravi : « Rita, on aura une maison ! » Je n'en revenais pas, surtout en ce qui concernait le quartier.

Normalement, il était impossible d'y mettre les pieds à moins d'être riche et blanc (ou un tout petit peu bronzé), jamais encore un rasta n'y avait habité.

C'était tout bonnement incroyable que des personnes arborant des dreadlocks et portant les couleurs rastas puissent habiter juste à côté du palais du gouverneur (la maison du roi !), à deux pas des bureaux officiels du Premier Ministre. Au cœur même de l'un des plus beaux quartiers de Kingston !

Ce n'est rien de dire que toute la communauté fut à la fois bouleversée et aux anges lorsque les Wailers prirent possession de leurs nouveaux quartiers. Chris résidait ailleurs la plupart du temps, mais Bob, Peter et Bunny habitaient désormais pour de bon à Hope Road. Moi, j'hésitais à m'y installer.

Évidemment j'étais heureuse de la tournure que prenaient les choses pour nous, mais ce n'était pas l'enthousiasme. J'avais un pressentiment. Je ne sentais pas que ce pourrait être aussi *ma* maison.

Après tout, cet endroit était un arrangement pour les trois Wailers ; les trois partenaires. Je n'en faisais pas vraiment partie, finalement.

Même Bob, tout en me proposant de m'installer dans la nouvelle maison, ne le faisait pas, à mon sens, avec énormément d'ardeur ou de conviction. Jamais, par exemple, il ne disait : « Allez, Rita, prends les enfants et viens t'installer ! » Je ne le sentais pas vraiment motivé.

De plus, chaque fois que j'y allais, j'étais bien obligée de constater que c'était une aventure de groupe, de bande. Pas seulement à cause de la présence des Wailers, mais il y avait constamment du monde, notamment des filles... et je sentais bien qu'il s'y passait des choses.

En fait, Chris utilisait Hope Road en quelque sorte comme un piège très attractif pour Bob : « Ici, tu as toute ta liberté. Rita et les enfants, on peut les installer à l'arrière, quelque part. »

C'est pour cela que chaque fois, quand nous parlions d'un éventuel déménagement, je restais évasive en disant : « Je ne suis pas sûre... » Je n'étais pas sur la même longueur d'onde, mais, pour le groupe, cette maison était évidemment un grand changement salutaire. Tout de suite, les Wailers s'appliquèrent : répétitions chaque jour et beaucoup de travail très sérieux. Il y avait aussi de nombreuses parties de foot... mais, après tout, pourquoi pas ?

Lorsque Chris sortit le premier album des Wailers, « Catch a Fire », ce fut immédiatement un immense succès et le point de départ de grandes réalisations. Il y eut une tournée en Grande-Bretagne et à travers les États-Unis, notamment de grands concerts à Las Vegas. De retour en Jamaïque, les Wailers furent applaudis partout, tout le monde voulait les rencontrer ; ils étaient célèbres et sous contrat avec Island. La signature de ce contrat fut même relatée dans notre grand journal quotidien *The Gleaner*. C'était la gloire !

J'observais tout cela avec une certaine appréhension : je voyais bien que plein de choses étaient en train de changer et il y avait... les filles ! Très vite, Chris avait installé l'actrice Esther Anderson à Hope Road ; elle était d'ailleurs l'une de ses ex-maîtresses. Née en Jamaïque, Esther vivait à Londres et venait de tourner un film avec Sidney Poitier. Elle allait devenir la photographe attitrée des Wailers et la responsable des relations publiques.

Parmi les résidents permanents de la maison, on trouvait aussi Diane Jobson, la sœur du meilleur ami et associé de Chris, Dickie Jobson, et qui est devenue, par la suite, l'une des avocates de Bob.

Il y avait aussi Cindy Breakspeare avec qui Bob allait avoir une relation plus tard. Comme la plupart des jeunes femmes séjournant à Hope Road, Diane et Cindy étaient jolies, avaient la peau assez claire et venaient des beaux quartiers, elles étaient indépendantes et habituées à avoir des aventures. Et elles trouvaient Bob Marley tellement séduisant, tellement attirant ! Elles n'avaient qu'une idée en tête : coucher avec lui. Bob, de son côté, se rendait disponible en passant de plus en plus souvent ses nuits à Hope Road...

Toutefois, je ne veux pas regarder cela uniquement avec un regard négatif puisque c'est justement cette nouvelle vie qui inspirait Bob et lui permettait de créer. C'est là qu'il prit son véritable envol ; la maison rendant possible la réalisation de tous ses rêves en matière de musique.

Le 56, Hope Road était une véritable ruche. À toute heure du jour, il y avait des répétitions, on donnait des interviews et des réceptions. La cuisine était en activité vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on y faisait toutes sortes de soupes et de jus de fruits et, parfois, Bob cuisinait, ou alors c'était son ami Alan « Skilly » Cole, un footballeur célèbre, qui se mettait aux fourneaux.

À Hope Road, la vie de Bob semblait s'épanouir comme une fleur. Il était heureux. Et sincèrement, j'étais ravie pour lui : quel chemin parcouru depuis la misère de St. Ann, depuis le bidonville de Trench Town ! Je pense que tous deux nous ressentions comme un malaise lorsque nous évoquions notre passé. Il était douloureux de se rappeler que notre vie avait été si dure. Je persiste quand même à penser que nous avons eu aussi de petits bonheurs et que cela avait son importance.

Malgré la brièveté de sa vie, Bob a connu des périodes d'épanouissement et de satisfaction au cours desquelles il a vécu selon les aspirations de son âme. Je suis sûre que Dieu l'aime encore davantage pour tous les sacrifices consentis afin que d'autres puissent vivre heureux.

Peu avant sa mort, je lui ai demandé de se mettre à la droite du Tout-Puissant ; de cette façon, je le verrais tout de suite quand ce serait mon tour. Il me tarde d'y être !

Surmontant mes appréhensions, je me rendais finalement presque chaque jour à Hope Road ; ne serait-ce que pour me sentir associée, d'une certaine manière, à tout ce qui s'y passait.

Lorsque Bob ne rentrait pas dormir la nuit, j'y allais le matin afin de savoir pourquoi. C'était alors l'heure des explications ; il en avait toujours, des explications...

La plupart du temps c'était du genre : « On a répété... » J'étais alors tranquilisée : tant que c'était pour la musique qu'il ne rentrait pas... Faisant taire mes doutes, je répondais alors : « D'accord, je ne te critique jamais quand tu fais de la musique. C'est ton rêve et c'est grâce à elle que nous mangeons... Mais, s'il te plaît, sois prudent ! » Chaque fois, à nouveau, je lui faisais confiance et, même, je croyais à ses explications. J'allais jusqu'à lui acheter des meubles pour sa chambre à coucher, mais il les refusa. Il ne voulait pas que Hope Road devienne son domicile.

À cette époque, Bob subvenait parfaitement aux besoins de notre famille, faisant preuve, comme toujours, d'une grande générosité en ce qui concernait l'argent. Je lui montrais ma gratitude « Oh, c'est gentil », en m'efforçant de ne pas dire tout haut ce que je pensais de sa manière de vivre là-bas, dans cette maison, avec toutes ces filles... C'était devenu une véritable épine dans notre vie de couple, tout au moins dans la mienne ! Je ne pouvais pas manquer de remarquer ce qui se passait là-bas. Cela me faisait mal et, en même temps, je me disais : « Non, je ne veux pas faire partie d'une telle vie ». Je me serais sentie diminuée, comme dégradée...

Le plus important pour moi, à cette époque-là, était que toute cette musique se fasse sans moi. Il est vrai aussi que j'avais travaillé tellement dur que je ressentais un grand besoin de repos, d'une vraie pause. Je restais un peu en retrait, regardant tranquillement les choses évoluer.

Certains de mes amis me mirent en garde : « Rita, ton homme prend son envol pour de grandes choses ; fais attention, il t'abandonnera... » Je persistais à répondre : « Mais non, j'attends simplement un peu, ça ne va pas me monter à la tête ou me tuer, tout de même... ! »

Bien sûr, il arrivait que Bob et moi nous disputions à cause de cette situation, mais à la fin je disais : « D'accord, s'il faut en passer par là pour que tu deviennes quelqu'un, vas-y ! » Il continuait de dire que si je voulais quitter la maison de Tati, je pouvais m'installer dans la spacieuse demeure de Hope Road où le grand jardin serait un véritable paradis pour les enfants. J'étais effectivement bien décidée à déménager de Trench Town, mais pas au prix de

mon indépendance et, surtout, de mon respect pour moi-même. Ça a toujours été très important pour moi.

J'étais profondément troublée à l'idée de « quitter » Bob d'une certaine manière ; d'être celle qui mettrait fin notre couple. J'avais besoin d'être conseillée et je m'adressais donc à Gabby, un Ancien très respecté parmi les rastafaris. Il semblait déjà au courant de ce qui se passait à Hope Road et ne voyait pas d'un bon œil les « distractions » de Bob. J'expliquais que je n'avais pas envie de m'installer là-bas, que je ne pouvais pas accepter de devenir quelqu'un d'autre juste pour plaire à mon mari. J'avais besoin de rester moi-même.

Gabby estimait, lui aussi, que la situation serait malsaine, notamment pour les enfants : il y avait tant de monde, tant de désordre. Ce n'était pas un endroit pour vivre en famille, et quelle intimité avec ces allées et venues continues ! L'idée que mes enfants vivraient de cette façon m'était tout bonnement insupportable.

Plusieurs fois j'avais informé Tati de mon intention de chercher une maison pour les enfants et moi. Elle réagissait comme d'habitude : « Réfléchis-y à deux fois », ajoutant de sa façon abrupte : « Qui acceptera de te louer une maison ? Avec tes quatre petits ! »

Heureusement, Gabby me comprenait et répondait présent lorsque j'avais besoin d'aide. Il demandait simplement : « Pourquoi absolument quitter Trench Town ? » et « Bob est-il d'accord ? » Je lui répondais que mon ambition était depuis toujours de pouvoir m'évader de Trench Town, et que l'accord de Bob n'était franchement pas une préoccupation pour moi. Je ne souciais que de mes enfants et rêvais, pour eux, d'un avenir meilleur, loin des bidonvilles.

Peu de temps après, Gabby m'appela pour m'informer que l'État réalisait un programme immobilier du côté de Bull Bay, sur la côte Sud-Ouest, à 18 km du centre-ville. On y construisait un lotissement de maisons en dur. Ma première réaction fut : « Bull Bay ? Mais c'est trop loin ! »

Gabby me rassura : il avait eu connaissance de ce projet parce que lui-même habitait tout près de là, il me dit que l'endroit était agréable et que la distance n'était pas si importante, après tout. Je donnais mon accord et le lendemain, j'allais sur place avec lui.

La route longeait la mer et Bull Bay se révéla être un endroit calme et tranquille. Plusieurs maisons étant encore à vendre, Gabby me proposa d'en choisir une et de demander à Bob de la financer. Et, aussi, d'aller voir le Ministre du Logement pour arranger les choses, car Bob était maintenant une célébrité et l'ami de nombreuses personnalités, de hauts fonctionnaires et de

ministres de ceci ou de cela... Moi, je n'avais aucune envie de demander à Bob puisque je savais qu'il défendrait l'idée que je pouvais très bien emménager à Hope Road. Avec lui.

Je choisis plutôt son ami, Alan Cole. Lorsque l'occasion se présenta, je lui dis, l'air de ne pas y toucher : « Tu sais, Alan, je ne veux pas dépendre de Bob. Toi qui es son ami, tu sais bien qu'il me faut une maison, pour les enfants et moi. Est-ce que tu pourrais voir avec le responsable du logement ? »

Le ministre concerné était Anthony Spaulding, un homme bien. Vraiment, un homme d'une grande bonté qui répondit simplement « Pas de problème ». Tout allait comme sur des roulettes : « L'épouse veut une maison ? Eh bien, l'épouse aura sa maison ! »

Bob, lui, restait sceptique, mais c'est à ce moment-là que j'appris qu'il avait une liaison avec Esther Anderson. Les choses allaient de mal en pis. Il était temps de prendre mes propres décisions pour tenir les enfants éloignés de tout cela. C'est Chris Blackwell qui avait mis Esther dans la vie... et dans le lit de Bob. Elle faisait partie du marché et n'était pas seulement sa photographe ou sa chargée de relations publiques. En fait, la maison de disques faisait d'eux un couple aux yeux du public, ce qui était une méthode publicitaire comme une autre. Mais je ne voyais que trop bien qu'ils étaient aussi un couple dans le privé...

Quelques jours plus tard, Bob, malgré sa désapprobation initiale, me fit parvenir de l'argent pour ma future maison. Le premier versement pour cette habitation, qui comptait deux chambres à coucher, était de trois mille dollars. C'était une construction simple, mais solide, en béton comme celle de Tati, située dans un environnement agréable.

Et elle était toute neuve ! Avant la signature définitive, le ministre Spaulding me conseilla de la visiter encore une fois, pour être bien sûr. Aussi, le lendemain matin, je pris trois autocars différents pour atteindre Bull Bay : ce n'était pas aussi simple que Gabby me l'avait dit...

Ma maison, oh, que cela sonnait bien, était le numéro 15 de Windsor Lodge, au bout d'un chemin de terre, avec juste un seul voisin. Il n'y avait ni eau courante, ni électricité, pas de portail, rien.

Le gouvernement construisait les petites maisons, nues. C'était à prendre ou à laisser. Mais il y avait des tamarins et des avocatiers dans le jardin et, par bouffées, on sentait l'air marin. J'avais aussi découvert un sentier qui menait directement à la mer.

Ce matin-là, il n'y avait pas d'autre bruit que le gazouillis des oiseaux dans les arbres. Je ressentis une grande paix, là, debout. Et si c'était « à prendre ou à

laisser », je ne pouvais déjà plus la laisser, cette maison. Le lendemain, dans les bureaux de M. Spaulding à Kingston, je signalai et fis le premier versement.

Le trousseau de clés à la main, je rentrais vite chez Tati pour lui annoncer la grande nouvelle, espérant qu'elle partagerait ma joie. Mais, bien sûr, sa réaction fut tout autre. Bien droite, elle se planta en face de moi, et s'écria : « Vraiment, tu es folle ! Tu n'aurais pas dû faire ça... Tu ne peux y aller toute seule, sans Robbie ! Et pourquoi Robbie ne t'aide pas, hein ? »

« Oh, Tati, tu sais bien, Robbie va très bien. Il fait maintenant sa musique et tout ça... »

Et elle : « Jamais, tu ne sauras t'occuper d'une maison, toute seule ! Laisse Robbie faire ses affaires, mais toi reste ici avec moi et occupe-toi de tes enfants. »

Gentiment, mais aussi avec une certaine fermeté, je répondis : « Non, Tati ».

Car, pour la première fois, je comprenais qu'elle était effrayée par la perspective de mon départ. Malgré toutes ses plaintes et ses critiques, nous étions sa famille et elle avait besoin de nous, comme nous avions toujours eu besoin d'elle.

Finalement, elle demanda : « Mais pourquoi vas-tu si loin ? »

« Comme ça, il n'y aura plus de discussions quand Bob ne rentre pas la nuit », fut ma réponse. Elle avait assez souvent critiqué cela.

« Ainsi, tu t'en vas jusqu'à Bull Bay... et moi, comment je verrai les enfants, alors ? »

« Tu les verras tant que tu voudras. »

Bien sûr, elle continua encore un bon moment ; elle n'allait pas abandonner à si bon compte : « C'est quand même bien trop loin... nous ne connaissons personne dans ce coin ! »

Gardant le silence, tenant toujours mes clés serrées dans la main, j'ai attendu qu'elle quitte la pièce.

Dès le lendemain, je me suis mise à la recherche d'un camion. Je n'ai trouvé qu'une vieille guimbarde en bois dont j'espérais qu'elle tiendrait le coup jusqu'à Bull Bay. Le gars me fit un prix. Je n'avais d'ailleurs pas vraiment le choix, il fallait que le déménagement soit bon marché ou alors j'aurais dû laisser tomber. Je méditais un petit moment devant le bahut avant de me décider : « D'accord, marché conclu ! » Avait-il senti mon appréhension ? Toujours est-il qu'il insista : « Vous êtes bien sûr, M^{me} Marley ? » Étrangement, c'est son intonation hésitante qui finit par balayer mes inquiétudes : « Oui. Allons-y ! »

Heureusement, le propriétaire du fameux camion me faisait confiance, car, n'ayant pas revu Bob depuis, il ne me restait plus que quelques dollars après le versement de l'acompte pour la maison.

De toute manière, je devais aller de l'avant, avoir confiance en la vie. D'une façon ou d'une autre, j'aurais l'argent qu'il fallait. Un seul objectif comptait à mes yeux : sortir mes enfants de cet environnement, aussi bien mentalement que physiquement. Il fallait que ce soit rapide, sinon le risque augmenterait de les voir glisser vers de mauvaises mœurs, vers une vie à la dérive. Déjà, ils étaient assez choqués du fait que, souvent, papa ne rentre pas la nuit et que maman ait l'air d'être, parfois, si malheureuse.

Le lendemain, très tôt, le camion s'arrêta devant la maison. Je n'avais rien dit à Tati. J'avais vingt-six ans, quatre enfants, mais j'étais toujours sous sa coupe. À la vue du camion, elle demanda : « C'était donc vrai ? » Et de s'écrier, après mon hochement de tête affirmatif : « Mais, ma parole, c'est de la folie ! Tu n'es pas sérieuse ? »

Le moment était venu de dire les choses, une fois pour toutes : « Tati, toi-même tu répètes fréquemment que je suis grande maintenant. Et c'est vrai, je suis une femme et une mère, et il n'est pas juste que tu doutes de mon aptitude à prendre mes propres décisions. Je te promets que je ne veux, en aucune façon, faire preuve d'ingratitude envers toi. Bien au contraire ! »

« Bien sûr, Robbie, lui, ne t'accompagne pas ? »

« Non, en effet. Et ce n'est pas moi qui le lui demanderai... ! »

Je me jetais ensuite, tête baissée, dans notre déménagement. Tati, tout en me donnant un coup de main pour remplir les caisses, ne cachait pas qu'elle était triste. Aussi, à un moment, je lui proposais : « Si ça te fait cet effet, viens avec nous, Tati ! »

Mais, elle avait sa maison qu'elle ne voulait pas abandonner ainsi. Pauvre Tati ! J'avais mal pour elle, mais je savais que je devais me montrer ferme et forte, je ne voulais pas du tout que cela ressemble à un abandon.

De son côté, elle me fit clairement comprendre qu'elle ne me croyait pas capable de m'en sortir sans elle. Je lui dis : « Ne t'en fais pas, Tati, tu sais où nous trouver. Viens demain. Aujourd'hui, en tout cas, nous devons partir. »

Et elle : « Mais il n'y a même pas de lumière là-bas ! »

« Pas de problème. Nous avons des bougies. Maintenant, il faut y aller ; j'aimerais décharger avant la nuit. »

Entre temps, nous avions l'impression que tout le voisinage s'était donné le mot pour s'agglutiner autour de notre portail afin de rivaliser de commentaires : « Seigneur, ils s'en vont jusqu'à Bull Bay pour s'y installer ! »

Aller sur la lune n'aurait pas été pire.

Tranquillement, je terminais mes paquets, installais mes quatre poussins dans le camion et partis ! Pour les enfants, tout cela était une aventure, une joyeuse excitation, du bonheur : « On part en voyage ! On aura une nouvelle maison et

on va là-bas en camion. » En mon for intérieur, je répétais une intense prière : « S'il te plaît, mon Dieu, fais que tout se passe pour le mieux ! »

J'étais bien obligée de faire un détour par Hope Road, à cause de l'argent. La première personne que j'y rencontrais fut Esther Anderson qui se tenait à l'une des fenêtres du premier étage. Je la saluais : « Bonjour, est-ce que Bob est là ? J'aimerais le voir. » Je savais qu'il était dans la chambre avec elle, là-haut.

« Qu'est-ce que tu lui veux, toi ? Pourquoi viens-tu ici ? »

Je pensais : « Mais elle folle ou quoi ? C'est le monde à l'envers ! » Devant les enfants, je voulais éviter un clash et, m'efforçant de garder mon calme, je répétais ma question : « Est-ce que Robbie est là ? J'ai à lui parler ! »

« Il dort. »

« Alors, s'il te plaît, réveille-le ! C'est important ! »

Esther se mit à crier : « Mais laisse-le donc tranquille, cet homme ! Laisse-le dormir ! »

Là, tout de même, c'en était trop ; je m'énervais, à mon tour : « Mais à qui crois-tu donc parler, toi ? » Sans le vouloir, je m'étais mise à crier aussi.

Elle criait de plus en plus fort : « Quand arrêteras-tu, enfin, de fabriquer des enfants ? On dirait que c'est là tout ce que tu sais faire : des gosses ! Bob a une carrière à réussir, lui ! Donc, arrête d'être en cloque et laisse Bob faire son chemin. »

Je n'en croyais pas mes oreilles ! Oh !! J'étais comme pétrifiée, puis je n'avais qu'une seule pensée : « Vite, vite, partir ! Partir d'ici ! » Mais, avec tout ce boucan, Bob s'était tout de même réveillé et était descendu, venant à ma rencontre : « Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi es-tu venue ici, faire une scène ? »

« Moi ?!! » Je hurlais. « Comment oses-tu parler de la sorte... avec ta Putain là-haut dans ta chambre à coucher !... »

J'étais vraiment indignée et très en colère. Même si elle ne me respectait pas, elle aurait dû montrer un minimum de considération du fait de la présence de mes enfants et parce que c'était tout de même avec mon mari qu'elle couchait !

Je ne pus m'empêcher de lui lancer une injure, ainsi qu'à Bob. Puis, quand il m'eut donné l'argent pour le déménagement, je tournais les talons en criant au chauffeur de démarrer. Immédiatement.

Bob m'avait promis de nous rejoindre un peu plus tard dans la nouvelle maison. Je savais qu'il le ferait, je savais également qu'il tenterait alors de m'attendrir... La dernière chose que je lui lançais, fut : « Va te faire f..., Bob, tu m'as énormément déçue ! » J'étais bouleversée et hors de moi, car pour la première fois, j'avais été directement confrontée à ses coucheries. Ce n'est pas avec elle que je voulais en parler, mais avec lui !

Lorsqu'il vint ce soir-là, il regarda un peu partout dans la maison et dit finalement : « Comment peux-tu nous faire cela, aux enfants et à moi ? Esther n'est rien d'autre que la photographe du groupe ; Chris Blackwell l'a installée là-bas, jusqu'à ce qu'elle retourne en Angleterre... »

Comme je ne répondais rien, il continua : « Non, mais dis, tu es sérieuse ? Sans lumière, sans eau, sans rien... et tu veux rester ici avec les petits ? Parce que moi, je dois partir en Angleterre pour faire la promotion de mon nouvel album. »

Je murmurais simplement : « Oui, oui, je reste. »

Je voyais bien qu'il aimerait, lui aussi, venir là et respirer l'air pur. Il s'approcha de moi, me regardant dans les yeux : « Tout va bien, maintenant ? »

« Très bien, oui. » J'étais tout, sauf très bien, mais je ne lui montrais pas à quel point j'étais en colère. Je voulais à tout prix éviter une dispute devant les enfants qui attendaient que Papa vienne les embrasser.

Il eut le même regard inquisiteur pour nos quatre enfants, en train de se goinfrer avec le poulet rôti acheté en route : « Vous êtes contents ? »

Eux, en chœur, s'écrièrent : « C'est génial ! On adore Bull Bay. » C'était spontané, plein de joie et leur père sembla à la fois surpris et impressionné par leur réponse.

En partant, il se tenait un peu la tête baissée, comme si elle était devenue trop lourde.

Moi aussi j'aurais dû sentir ce même poids dans mon cœur... mais non, au contraire. Je ressentais bien de la tristesse, mais en même temps je me sentais libre et profondément soulagée.

Il y avait là quelque chose, dans l'atmosphère ou dans la nuit, qui me rendait joyeuse. Les enfants, exténués par cette belle journée d'aventure, s'étaient vite endormis, mais je n'avais pas la moindre envie de me coucher, j'étais bien trop heureuse. Je me mis à arpenter le jardin, la maison.

Et, à l'intérieur de moi, une voix joyeuse répétait : « J'ai une maison ! J'ai une maison, à moi ! »

J'ai oublié quelle heure de la nuit il pouvait être lorsque je soufflai enfin la dernière bougie, avant de rester immobile au beau milieu du petit chemin qui menait à la maison. Tout ce qui était arrivé pendant cette longue journée (Tati, Esther Anderson et Bob) semblait concerner quelqu'un d'autre... pas moi, en tout cas.

Dans le silence de la nuit, je n'entendais que la respiration rassurante des enfants derrière moi et, au loin, le clapotis des vagues sur la plage.

Tout mon être n'était habité que d'une seule pensée : enfin, nous avons réussi à quitter Trench Town. Et j'étais là, debout devant *ma* maison !

Impossible de dire ce qui me faisait le plus plaisir.

Le lendemain, Tati apparut sur le seuil dès huit heures du matin, après avoir pris les trois autocars. Pauvre Tati. En guise de bonjour, elle dit : « Mon Dieu, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ! Comment dormir sans les enfants, sans toi. Regarde-les, mes chéris ! Tu les as baignés, au moins ? » Sans l'ombre d'une hésitation, je répondis : « Bien sûr, Tati, ne t'inquiète donc pas ! » Bien entendu, personne ne s'était lavé la veille. Le temps d'arriver et d'installer les meubles et les mille choses dont a besoin une famille de quatre enfants, la nuit était largement tombée.

Après cette visite de Tati, nous sommes descendus à la plage pour nous y baigner. Les enfants étaient en extase !

Au début, un ami venait régulièrement nous apporter des réservoirs d'eau, puis ma demande d'installation pour l'eau et l'électricité fut acceptée par le Ministère. Nous serions les premiers dans la communauté de Bull Bay à avoir tout le confort moderne dans notre petite maison et cela me faisait d'autant plus plaisir que, grâce à nous, les autres habitants l'auraient rapidement eux aussi. Toutes les maisons de ce programme gouvernemental ont été habitées en peu de temps, ce qui faisait pas mal de gens.

Finalement, tout le monde s'habitua à notre installation à Bull Bay, surtout lorsque je me mis à peindre la maison en rouge, vert et or, et à aménager joliment le jardin. Je ressentais une satisfaction et un contentement comme je n'en avais plus connu depuis longtemps.

Parce que je me prenais en charge et faisais ce que j'avais envie de faire, j'étais indépendante, sinon financièrement, du moins dans ma manière de vivre au quotidien.

Pendant un moment, je fus vraiment heureuse ; allant à la plage, faisant du jogging et savourant du poisson frais. Enfin, je remplissais pleinement mon rôle de mère qui, jusque-là, avait, en grande partie, été assumé par Tati.

Je m'occupais attentivement des enfants, aussi bien pour tout ce qui concernait l'école que les autres domaines. Je me sentais forte et fière de moi.

C'est là que j'ai commencé à me manifester auprès de Bob : « J'ai besoin de ton aide. Je ne travaillerai pas comme femme de ménage en Jamaïque, pour personne. Je suis d'accord pour travailler, mais pas dans n'importe quelles conditions ! Tu es en train de gravir les marches du succès comme tu l'as toujours rêvé, rappelle-toi que nous existons, nous aussi ! »

Je l'ai déjà dit, Bob n'a jamais été avare. Il se montrait toujours plutôt généreux. Les « j'ai besoin » ou « il nous faut » ne restaient jamais sans réponse.

Bob était ainsi et, si nous avions eu une querelle, il venait en m'apportant des fleurs, des fruits et mon chocolat préféré. Moi, je fondais... on s'embrassait, s'embrassait..., et, bien sûr, on faisait l'amour. Puis venaient les promesses.

Bob et moi sommes restés mariés jusqu'à la fin, mais Esther Anderson n'a été ni sa première ni sa dernière maîtresse. De mon point de vue, il semblait que, pour elles, Bob n'était pas l'homme de leur vie, mais leur homme pour un temps donné. Moi, je n'avais de relation avec aucune d'elles puisqu'il les maintenait à bonne distance de notre famille et que je veillais à ne pas les rencontrer. Je ne me voyais pas non plus lui courir après. Je faisais de mon mieux pour voir plus tôt en lui un frère affectueux qu'un mari, et composer avec la réalité de notre situation.

Je demandais à Dieu de m'aider pour les choses que je ne pouvais changer. Et puis, finalement, parce qu'il y avait tant de femmes dans la vie de Bob, elles perdaient de leur importance pour moi. Certaines d'entre elles eurent même des enfants... les deux garçons nés pendant mon séjour aux États-Unis ne furent pas les derniers à naître hors mariage ! Plus tard, je me suis occupée de plusieurs d'entre eux.

Je pense que ce début des années 70 a été une époque très particulière. Bob, en tout cas, demeura le père aimant et l'ami prévenant. Pour cela, je le respectais profondément et lui en suis, aujourd'hui encore, reconnaissante.

Certes, parfois cela faisait mal, je ne vais pas le nier. Mais, vite, je me disais alors : « Non, ce n'est pas avec ce regard-là qu'il faut juger. Adoptes-en un autre. Rasta ! »

Je connais un endroit

(I know a place)

AVANT QUE LE gouvernement ne réalise son programme à Bull Bay, la région était littéralement infestée de voyous. Les gens évitaient de passer par là, craignant d'être dévalisés et même tués. À notre arrivée, en 1972, l'endroit était redevenu paisible, mais l'aspect extérieur du quartier commençait à peine à changer. Comme à Trench Town, les maisons avaient été construites avec n'importe quoi, sur le moindre bout de terrain disponible. En fait, peu d'entre elles étaient en dur, en béton, comme la mienne. Tout autour, c'était la brousse à perte de vue, rien que la brousse, avec ici et là, quelques fermes, puis la magnifique étendue bleue de la mer et la plage (que j'adore).

Une fois installée, je me suis empressée d'inscrire Sharon, Cedella et Ziggy à l'école de Bull Bay. Stephen, lui, venait juste de faire ses premiers pas. Après la classe, les enfants allaient au Windsor Lodge Community Center jouer au foot dans un vaste parc avec leurs camarades du voisinage. Pendant très longtemps, en accompagnant les petits à l'école, je ne pouvais m'empêcher d'être émerveillée, de me sentir comme dans un rêve. Même si de petits moments de découragement troublaient parfois ces nombreux instants de bonheur, c'est à cette époque que ma vie a vraiment commencé. J'étais enfin libre.

Très vite, je me suis rendue à l'évidence : mon indépendance pratique passait par le permis de conduire. Jusque-là, j'avais parfois songé à apprendre à conduire. Mais c'était du domaine du rêve. À Bull Bay, cela devenait indispensable. Pas question de continuer à prendre trois autocars différents pour me rendre à Kingston : avec les temps d'attente, il y en avait au minimum pour deux bonnes heures.

Avec les enfants qui attendaient à la maison, le dîner à préparer... non, non, il fallait agir.

Lorsque nous étions encore à Trench Town, Bob avait acquis à très bon prix un immense break des années soixante. Je brûlais d'envie de me mettre au volant, mais Bob, à l'instar de la plupart des maris, manquait absolument de la patience nécessaire pour m'enseigner la conduite. Dès que nous avons eu un peu d'argent, j'en ai profité pour prendre des leçons, mais cela n'arrivait pas très souvent.

Un jour, j'ai voulu montrer à Bob que je savais conduire : j'enlevai le frein à main, engageai la première et me voilà partie jusqu'au bout de notre rue. Là, en voulant faire demi-tour, pas moyen de trouver la marche arrière ! Rapidement, les voisins s'agglutinèrent autour de la voiture pour me regarder me battre avec le levier de vitesse, se moquant de bon cœur et me dispensant moult suggestions.

J'envoyai quelqu'un chercher Bob qui, de son côté, chargea quelqu'un d'autre de me dire de me débrouiller ! Finalement, Reggie, un copain qui était le guitariste des Upsetters, passa par là et accepta de nous ramener, la voiture et moi.

Je me fis la promesse que jamais plus je ne me mettrais dans un tel pétrin !

Après notre déménagement, Reggie est venu à Bull Bay me donner des leçons de conduite. Dans la foulée, il me conduisait alors à Kingston pour que je puisse faire mes courses ou me rendre à Hope Road.

Un jour, il était au volant de la petite Morris Minor que nous avions alors, et faillit renverser quelqu'un parce qu'il ne s'était pas suffisamment concentré.

En colère, je me mis à crier : « Tu ne peux pas faire attention ! Regarde où tu vas, *man* ! »

Il y a fort à parier qu'il n'a pas vraiment apprécié ma réflexion, car il m'a répondu : « Tu n'as qu'à conduire toi-même !! »

Moi : « Sois tranquille, je le ferai un jour, tu verras. »

Les choses auraient pu en rester là, mais peut-être avait-il besoin de m'agresser un peu, car il poursuivit avec obstination : « Si tu n'aimes pas ma façon de conduire, pourquoi ne demandes-tu pas à Bob de t'emmener ? »

Je criais : « Ne mêle pas mon mari à cela ! »

Mais Reggie n'entendait pas abandonner aussi facilement : « Oui, oui, pourquoi ne pas laisser Bob t'apprendre à conduire ? »

C'en était trop. « Descends de ma voiture ! » Excédée, je commençais à le frapper. Aie ! D'un bond, il sortit, me plantant là. Sûr qu'il pensait : « Elle n'a qu'à se débrouiller, on verra bien jusqu'où elle arrivera... »

Sans la moindre hésitation, je pris place derrière le volant et démarrai, laissant Reggie au bord de la route ! Lentement, je roulais à travers Kingston et aujourd'hui encore, j'ai en tête l'expression sur le visage de Bob, me voyant

arriver au rond-point de Hope Road. Je crois qu'il était content et surpris à la fois. Tout ce qu'il trouva à dire, fut : « Mais, tu sais conduire, alors ! » Se rendant compte qu'il manquait quelqu'un, il ajouta : « Mais qu'as-tu fait de Reggie ? » Après cet incident, j'obtins mon permis de conduire et sentis que c'était un autre pas en avant. Je n'avais cependant guère besoin d'aller bien loin en voiture. Faire les courses, aller à Hope Road ou emmener les enfants faire un tour, cela me suffisait. Jusqu'au jour où je découvris un pou dans les cheveux de Ziggy, un cadeau d'un copain de l'école de Bull Bay. Je décidai alors d'inscrire les enfants dans une école en ville et je devais donc les y conduire tous les matins.

Pour moi, ce fut une période riche en apprentissages. Bob continuait à aller et venir à sa guise et ça ne me posait pas de problèmes. J'en avais pris mon parti.

Non seulement j'apprenais à vivre seule avec mes enfants sans présence masculine, sur le plan physique, mais aussi et surtout psychologiquement.

Étant donné notre manière de vivre, je devrais bien me familiariser, tôt ou tard, avec l'idée d'un éventuel divorce. Cela me semblait bizarre et, plus d'une fois, je me posais des questions : « Est-ce vraiment une solution ? » Je me rappelais alors toutes les mises en garde à propos de la rançon du succès... Était-ce là le prix à payer ? En même temps, je m'efforçais de ne pas oublier que ce même succès nous procurait notre maison, notre nourriture et tout le reste. Jamais je ne l'oubliais. Jamais je n'oubliais de remercier de ne plus avoir faim...

Par ailleurs, j'étais très occupée par la vie quotidienne et les tâches matérielles. Je voulais ajouter des pièces supplémentaires à la maison et j'avais plein de projets pour le jardin. Je me suis mis dans l'idée que j'avais besoin de toutes mes forces et que je devais être patiente, accepter de faire des concessions et me bâtir un mental fort pour ne pas sombrer dans la folie lorsque des « choses » arrivaient. Ne serait-ce que pour mes quatre enfants, il était vital que je conserve toute ma tête et mon âme. Mon horizon, c'étaient eux.

Dans mes meilleurs moments, je me forçais à penser : « Laisse toutes ces femmes exciter et séduire Bob ! Toi, tu as tes enfants à aimer et tu dois penser à toi. Le reste... »

Le plus important, à cette époque, était sans doute que je ressentais fortement mon identité propre. En dépit de tout, je restais Rita, jamais, je ne la reniais, jamais je n'en faisais abstraction. Je préservais cette Rita qui déjà, toute petite, était persuadée d'être quelqu'un. Personne n'aurait le droit de détruire Rita. Rita, cela voulait dire quelque chose, elle avait une mission à accomplir ; une vie à vivre.

Pendant toute une période (plus de deux mois, je crois), Bob ne se manifesta pas et nous ne savions pas où il se trouvait. J'eus des échos disant qu'il était en Angleterre, d'autres qu'il était allé à Negril. J'appris aussi que, pendant tout ce temps, Esther Anderson était en tournée avec les Wailers... mais apparemment, ils mirent un terme à leur liaison.

Il y a quelques années, elle est venue en Jamaïque m'informer qu'elle et Bob avaient fait construire une maison à Negril. Avec son argent, comme elle le souligna clairement. Peut-être craignait-elle que je puisse la revendiquer... mais je ne veux pas être mêlée à tout cela !

Bref, Bob était donc parti avec elle pendant un bon moment, sans que personne ne sache où le trouver puis, un beau jour, il a fait son apparition à Bull Bay.

C'était peu de dire que je fus surprise et étonnée. Au bruit de sa voiture sur le petit chemin, j'étais sortie de la maison et ne trouvais rien d'autre à dire que : « Mais où étais-tu donc passé pendant tout ce temps ? »

« Je ne sais pas ! » répondit-il.

Pendant tout le temps qu'avait duré l'interlude « je ne sais pas ! » de Bob, j'avais dû me débrouiller toute seule avec les enfants. Cela en faisait des jours et de nuits de solitude... Certes, Tati venait lorsque je devais m'absenter sans pouvoir prendre Stephen avec moi et, parfois, elle restait dormir.

Des amis m'aidaient à porter les choses lourdes, telles que l'eau qu'il fallait aller chercher à la pompe publique. Car, désormais, j'en utilisais de grandes quantités puisque je m'obstinais à me faire un beau jardin. Tout le monde se moquait de moi : que pouvait bien donner ce sol sablonneux ? « Tu es folle, rien ne poussera ici ! » Mais je tenais bon : « Vous verrez, je vous le prouverai ! » Ah... l'expression sur leurs visages devant mes papayers, mon chou frisé, les épinards et de tout le reste !

Plus tard, lorsque j'étais en tournée, je ne manquais jamais de rapporter toutes sortes de choses pour la maison et le jardin. J'avais toujours hâte d'y retourner, de créer ceci, d'ajouter cela. Il y avait de la place et je pouvais lâcher la bride à mon imagination. Une véranda, un mur tout autour de la propriété, un bel espace gazonné pour les enfants, leurs jeux, leurs maisons de poupée, leurs arbres où grimper. Ils étaient toujours en mouvement. Tati leur apprenait des chansons, comme elle l'avait fait avec moi, c'était un pur bonheur de les voir s'amuser en plein air, en ayant tout l'espace que leurs jeux réclamaient.

La pièce unique de Trench Town était loin derrière nous ! Pas un jour ne passait sans que je ne pense avec gratitude à Gabby qui m'avait conseillé Bull Bay.

Windsor Lodge (ainsi avions-nous baptisé notre maison) était un endroit vraiment très agréable et accueillant. Aujourd'hui encore j'y repense en ces termes, sans doute parce que ce fut ma première maison et que j'en garde un fort attachement sentimental. C'est pour cela que je ne suis pas prête à l'abandonner. Récemment, j'ai téléphoné à mon notaire pour lui demander où se trouvaient les actes de propriété de Windsor Lodge. Il m'a répondu que les papiers étaient là, devant lui, et m'a confirmé : « Vous en êtes toujours propriétaire, M^{me} Marley ».

C'est un si bel endroit ! Je songe parfois à le faire rénover. Même le manguier est toujours là, il donne des fruits magnifiques ! De toute manière, jamais je ne pourrai m'en séparer, mes enfants l'adorent comme moi : ils y ont tant de souvenirs.

Devenus adultes et gagnant leur vie, Ziggy et Steve ont construit leurs propres maisons juste à côté de la propriété. C'est là qu'ils vont lorsqu'ils ont besoin de repos : « Oh, Maman, là-bas, c'est si paisible et tranquille. Comme cela fait du bien d'y aller pour réfléchir ou méditer ! » Parfois, des gens me suggèrent : « Pourquoi ne pas la vendre, vous en débarrasser, puisque vous n'en avez pas besoin ? » Pour moi, il n'en est pas question. C'est là que ma vie a véritablement commencé. Qui vendrait le lieu de sa naissance ?

Lorsque Bob n'était pas en tournée, il venait à Bull Bay embrasser les enfants. Notre relation en était à « Rita, l'amie » ou « Rita, la sœur ». Certains jours, il amenait d'autres femmes à la maison, comme l'Américaine Yvette Anderson : je devais l'aider pour une question d'édition. Devant cette situation, nombre de nos amis haussaient simplement les épaules : « C'est comme ça, point... » D'autres au contraire, ne comprenaient pas et manifestaient leur désapprobation.

Le fait que plein de gens me témoignaient de la sympathie ne changeait en rien ma manière de faire face, ce qui se résumait ainsi : voir, sans lutter. Chose curieuse, malgré toutes les rumeurs et la réalité que j'avais sous les yeux, Bob fournissait pour chacune de ces femmes une explication ; une sorte d'excuse : « Celle-ci s'occupe de mes photos » ou « Island l'a envoyée pour telle ou telle chose » ou « Yvette Anderson est ici parce qu'elle est Américaine et s'occupera efficacement de mes droits d'édition. »

Pour toutes ses conquêtes sans exception, Bob donnait ainsi des raisons, des justifications ; surtout lorsqu'elles venaient jusqu'en Jamaïque pour vivre avec lui à Hope Road, alors que les enfants et moi demeurions à Bull Bay dans notre « maison de famille », comme nous l'avions baptisée.

Après l'épisode des deux mois avec Esther Anderson, Bob ne resta plus jamais absent aussi longtemps. De temps à autre, de retour d'une de ses tournées,

il venait, seul ou en compagnie de quelques amis, pour leur montrer « sa maison ». Car, à ses yeux, elle restait l'endroit idéal pour « rentrer chez soi ». Il s'obstinait, contre toute évidence, à soutenir que rien ne se passait à Hope Road : « Il y a juste plein de monde. On s'amuse, il y a tout le temps des répétitions, du business musical, quoi ». Mais il reconnaissait que « personne ne pensait à faire des plantations ». À ses copains il disait : « Viens voir le jardin, *man*, tu ne voudras plus t'en aller ! »

Puisqu'il y avait des fois où, vraiment, il n'avait aucune envie de partir, j'avais aménagé une petite pièce au sous-sol qui, petit à petit, s'est transformée en studio. Nous y avons installé un magnétophone. Depuis toujours, il nous était impossible d'imaginer la vie sans musique. Certaines nuits, lorsque les enfants étaient au lit et que tout était tranquille, nous descendions dans ce petit nid, aussi, bien sûr, pour nous aimer, mais la plupart du temps pour répéter et composer.

Combien de dimanches y avons-nous passés, avec les enfants ! Notre maison était d'ailleurs généralement peuplée d'enfants. Ceux du voisinage, ouvrant la porte et demandant : « Est-ce que M^{me} Marley est là ? », et ceux des amis de Bob. Mais le studio, c'était notre petit secret de famille. Modestement, il me permettait de rester enracinée dans la musique, dans ce que j'aimais le plus dans la vie.

Bob conduisait alors une petite Capri dont les enfants avaient appris à reconnaître le bruit du moteur et, avant même qu'elle ne s'engage dans le chemin, ils poussaient des cris de joie : « C'est Papa qui arrive ! C'est Papa ! » Car, toujours, toujours, peu importait l'état de nos relations, Bob montrait qu'il aimait ses enfants et s'en occupait dès qu'il le pouvait. Il faisait, par exemple, une course folle autour de la maison avec un masque de Frankenstein sur le visage pour effrayer tout le monde. Cedella s'en souvient encore très bien.

Elle se rappelle aussi que son Papa était très doux avec eux. Lorsqu'il voyait l'un des enfants en colère ou triste, cela se terminait, à coup sûr, devant une énorme glace au café du coin. Il avait de l'ambition pour eux et était toujours prêt à dépenser de l'argent pour les frais de scolarité, les uniformes...

Il insistait toujours sur l'importance de l'instruction, sur la nécessité d'aller le plus loin possible dans ce domaine. À l'occasion, il les conduisait lui-même en classe, ce qui était à chaque fois un événement : « C'est notre Papa !! »

La musique était notre nourriture. Notre oxygène. De tout temps, elle a été notre énergie, notre plaisir, et quand vous découvrez que vos enfants ont un talent fou et n'ont qu'une envie, suivre vos traces, vous faites tout pour les

encourager. Nous organisions donc nos petites « soirées » dans la cave. Grâce au « Marley Show », ils apprenaient à chanter.

Un peu comme Dream et moi étions entrés, en nous amusant, dans l'univers musical en apprenant l'harmonie avec papa, Tati et l'oncle Cleveland. Chacun d'eux chantait sa petite partie, tenait son rôle : « Ceci, je l'ai fait pour Papa et cela, je l'ai appris pour Maman. » Que du bonheur !

Bob étant si souvent absent, notre vie quotidienne n'était pas toujours facile malgré le soutien des nombreux amis qui venaient régulièrement. En dehors de Gabby, qui nous avait permis de trouver la maison et qui était maintenant notre voisin, j'avais un autre bon copain, Owen Stewart, vedette jamaïcaine du football, devenu célèbre sous le nom de Tacky.

Me sachant mariée, Tacky n'avait pas mêlé à notre amitié une quelconque intention sexuelle ou l'envie d'une relation amoureuse (en fait, nous allions tout de même entamer cette sorte de relation...) Il était de ceux qui me témoignaient de la sympathie, connaissant le comportement de Bob à mon égard.

Plus d'une fois, Tacky était présent lorsque mon mari amenait d'autres femmes chez nous. Il en avait été désagréablement touché. Quant à Bob, bien avant qu'il y ait véritablement quelque chose entre Tacky et moi, la seule supposition d'une telle liaison avait provoqué chez lui une crise de jalousie. De sa part, c'était surprenant...

Il est même arrivé une fois qu'il ait envie d'en venir aux mains lorsqu'il nous rencontra ensemble, Tacky et moi. Bob venait juste de rentrer de tournée et il y a fort à parier que des amis bien intentionnés lui avaient raconté que Rita était très intime avec Tacky ! Immédiatement, il partit pour Bull Bay où les enfants lui dirent que maman et Tacky étaient à la plage pour chercher de l'eau (les services gouvernementaux ne faisant pas preuve d'une grande diligence pour la pose des conduites d'eau...)

Donc, Bob arrive (avec, à ses côtés, une fille dans la voiture), descend et se met à crier, déjà de loin : « Eh, Tacky, c'est avec ma femme que tu es !!! » Et blabla... En gesticulant comme un fou furieux.

Tacky réplique calmement : « Non, Bob, on ne va pas se battre, nous sommes frères ! Et si je suis ici, c'est uniquement parce qu'elle a besoin de quelqu'un pour l'aider. Et ça, tu dois le respecter. » Il ajouta encore quelques vérités plutôt dures à avaler et Bob exprima, finalement, ses regrets, allant jusqu'à s'excuser. Pauvre Bob. Il était si intuitif, mais il ne comprenait pas ce qu'il y avait entre Tacky et moi.

J'étais très en colère. Je criais à Bob : « Comment, tu m'accuses, *moi* ? Qu'en est-il de la chienne assise dans ta voiture ? »

Lorsqu'il partit pour Londres, la fois suivante, en 1973, il devint évident que Bob s'affichait avec ses femmes, même en ma présence.

À ce moment-là, c'était le tour de Diane Jobson, laquelle essaya d'ailleurs, à mon avis, de mettre fin à cette relation lorsqu'elle devint son avocate.

Bob réagissait, comme toujours, lorsque je lui posais des questions : « Cette femme, c'est pour ceci, l'autre pour cela. Ne t'inquiète pas. » Toujours la même rengaine.

Les preuves étaient pourtant devenues flagrantes. Il me menait constamment en bateau ; et pour de longs voyages ! Je décidai d'en finir et de le mettre, une fois pour toutes, au pied du mur : « Si tu continues tes coucheries, il n'y aura plus de relations sexuelles entre nous. On restera unis en tant que famille, mais côté sexe, ce sera fini ! » Le fléau du sida ne sévissait pas encore, mais il y avait d'autres maladies et je n'avais pas la moindre envie d'y être exposée.

Entre temps, Tacky avait pris l'habitude de venir me voir à la maison pour me tenir compagnie, c'était un véritable ami et je savais pouvoir compter sur lui en cas de besoin. Au début nous avions effectivement une amitié toute fraternelle, dans le genre : « Tu as beaucoup de travail avec les enfants et je vois bien que Bob ne vient pas souvent. » Mais je ressentais de plus en plus souvent le besoin d'être avec quelqu'un, au lieu de passer de longues soirées toute seule. Je voulais, simplement, partager les choses, les émotions. Pas forcément à demeure et de manière permanente, mais de temps à autre. Surtout, pendant les longues absences de Bob, qui était censé être mon mari.

Ainsi, Tacky passait dès le matin, voir si tout allait bien et si nous n'avions besoin de rien. Souvent, il apportait du poisson frais et les aliments spécifiques des rastafaris. Tacky en est un beau spécimen, grand et mince, en fait il ressemble beaucoup à Bob. Nous partagions les mêmes valeurs, notamment familiales, et il se montrait très attentionné avec les enfants. Parfois, il les conduisait à l'école ou m'emmenait en ville, dans son break jaune.

Tacky était comptable dans un grand cabinet de Kingston et je le trouvais intelligent et raisonnable. Nous avions vraiment énormément de choses en commun, je me sentais à la fois très attirée par lui et très reconnaissante pour son aide et ses attentions. Notre relation s'approfondissait et cela me semblait normal. Et agréable.

Lors de son retour en Jamaïque, Bob me viola quasiment. J'avais mis les choses au point quant à notre relation intime : « Il n'est plus question de faire l'amour avec toi. » Mais il ne voyait pas la chose de cette façon : « Tu es ma femme et j'ai envie de toi ! » Cela se termina au lit et c'est ainsi que je me retrouvai, une fois de plus, enceinte.

Cette découverte me bouleversa. Mon Dieu, qu'est-ce qui m'arrive encore ! J'en étais malade et je souffrais tant du comportement de Bob. Que c'était dur de toujours agir en bonne sœur rasta, d'accepter, de regarder ailleurs, de faire comme si je n'étais pas affectée...

Oui, cela me rendait malade d'être trompée ainsi, encore et encore (à cette époque, Bob eut un autre enfant, une fille, avec une femme à Londres). Ce qui ne l'empêcha pas de convoquer Tacky afin de discuter des relations que celui-ci entretenait avec moi. Alors que Bob avait l'intention de mettre les points sur les « i », sa compagne du moment, Cindy Breakspeare, ouvrit la porte pour lui parler : « Oh, excuse-moi, chéri... » Tacky n'eut qu'un bref commentaire : « Tu vois, Bob... » Il n'y avait plus rien à ajouter et l'entretien tourna court. Après cela, il sembla que l'on ne serait plus jamais intimes ou proches. Il ne supportait cependant pas que je puisse être aimée en tant que femme par un autre homme. Je ne ressentais aucunement le besoin de le lui prouver, mais il se trouve que la vie avait mis alors sur mon chemin quelqu'un qui était là, pour moi. C'est cela, en réalité, qui me sauva. Je l'avoue : les frustrations et les insultes que Bob me faisait subir me tuaient à petit feu. Même si, à l'extérieur, j'essayais constamment de sauver la face.

Cette situation aurait pu me terrasser. C'est pour cela que je remercie le Seigneur de m'avoir envoyé un ami sincère lorsque j'en avais tant besoin.

Je m'étais juré de ne pas me laisser abattre, et encore moins de mourir. De rester debout et d'exister. Cela impliquait de garder un œil sur ce qui se passait à Hope Road. Certaines des petites amies de Bob s'en montraient d'ailleurs fâchées. Il m'arrivait de les entendre : «... Mais, elle s'incrute, celle-là ! » Oui, c'est exactement ce que je comptais faire, m'incruster. Et pour de bon.

Lorsque les choses avaient enfin pris leur essor à Hope Road, je m'étais sentie quelque peu exclue. Était-ce, une fois de plus, la couleur de ma peau ou ma philosophie rasta qui m'inspirait ce sentiment ? Les gens de ce beau quartier venaient à Island House par curiosité ; ils y étaient certes sur leur terrain, mais Bob Marley et les Wailers restaient des inconnus pour eux. Nos amis du ghetto, eux, étaient chez eux dans cette atmosphère musicale, mais mettaient pour la première fois les pieds dans ce quartier huppé.

Ainsi, des populations très différentes se mélangeaient à Hope Road, ce qui me convenait parfaitement. En vérité, c'était ma propre vision des choses qui provoquait ce sentiment d'être mise à l'écart. Il me fallait trouver la juste attitude afin d'en faire partie, tout en n'y appartenant pas vraiment.

Stephanie, ma troisième fille, est née en 1974 et, pour nourrir cette famille nombreuse avec des légumes bios selon les préceptes rastas, je me suis lancée dans la culture à grande échelle. Mon potager avait un petit succès dans mon entourage et auprès de mes voisins... St. Ann était trop éloignée, mais une ferme à Clarendon Parish, beaucoup plus près de chez nous, était à vendre. Bob nous l'a achetée.

Avec enthousiasme, je me suis mise à cultiver des noix de coco, toutes sortes de pommes et d'oranges, des groseilles. En fait, tout ce qu'on peut imaginer. Tout cela était garanti non traité. Depuis, j'ai fait don d'une partie des terres au Mouvement rasta, et les Nyahbingi Brothers y ont construit un temple où ils se réunissent pour prier. Ils cultivent également toujours une partie de ces terres et font fonctionner une école ainsi qu'un centre d'hébergement pour des femmes et des enfants.

J'avais alors de si belles récoltes que c'était largement trop pour une seule famille, fût-elle nombreuse. J'approvisionnais tous mes amis et mes voisins, mais il en restait toujours ; la famille s'était pourtant agrandie d'une chèvre et d'une vache ! L'idée me vint de demander à Bob l'autorisation d'ouvrir un petit commerce à Hope Road.

Cette maison était constamment pleine de monde, des musiciens et des fans y venant pour les répétitions et d'autres occasions. Et tout ce monde était souvent bien affamé et avait besoin de se désaltérer. Je proposai donc à Bob : « Et si j'ouvrais un petit bar à jus de fruits juste à côté de l'entrée. Qu'en penses-tu ? »

Après un froncement de sourcils, il se mit à rire, avant de dire : « Pourquoi pas ? Qu'est-ce que tu veux vendre ? »

« Toutes sortes de choses. » Et c'était exactement mon intention, j'allais y vendre plein de choses. Si l'une ne marchait pas, il me suffirait d'essayer un autre produit, en me promettant que mes oranges ou mes pommes seraient, de loin, les meilleures de toutes la Jamaïque ! J'expliquai donc que j'allais vendre des noix de coco fraîches, dans leur coquille, avec une paille, ainsi qu'une gamme de jus de fruits impressionnante. Bob fut d'accord. Il est vrai qu'en général, il avait confiance en mes capacités et répétait volontiers : « Ce que Rita fait, ça marche. »

Jusque-là, nous n'avions jamais pensé à nous lancer dans la restauration, d'autant plus que cela risquait de poser des problèmes dans ce quartier résidentiel. Mais, décidément, « vendre » s'avérait être mon leitmotiv à cette époque.

Déjà, nous vendions nos disques et tout ce qui se rattachait à notre musique, pour quoi ne pas y ajouter des repas ? Bob était quelque peu dubitatif, mais,

comme d'habitude, il finit par dire : « Ce n'est pas une mauvaise idée. Si c'est ce que tu veux faire, vas-y ! »

Avant tout, j'avais besoin d'une activité. De me sentir utile. M'occuper de mon ménage et de mes enfants ne me suffisait vraiment pas, mes bébés se portant comme des charmes et grandissant tranquillement au milieu de nous tous. La perspective d'avoir, sinon une carrière, du moins un job qui me procurerait satisfaction et amusement me réjouissait.

Lorsque j'ouvris le restaurant « À la Reine de Sabah », mes plats firent littéralement sensation ! Tout le monde adora ma cuisine. Mes avocats avaient meilleur goût qu'ailleurs, sans parler des oranges, des noix de coco, des pommes... Grâce à Dieu, j'ai la main verte, tout ce que je plante pousse et prospère ! Mes arbres fruitiers étaient de pures merveilles, donnant de gros fruits, magnifiques, totalement bios, bien sûr. Comme engrais, je n'utilisais que du fumier naturel.

Après le bar à jus de fruits, je construisis au même endroit un four à pain en briques pour y faire du pain de seigle complet. Mon meilleur client, c'était Bob... Qu'il était bon de veiller ainsi un peu sur sa santé et son bien-être. Après tout, c'était toujours mon mari.

Au moment de la sortie de l'album « Catch a Fire », qui transforma instantanément Bob Marley et les Wailers en superstars, j'ai retrouvé mon ancienne amie, Minnie Phillips, ma sœur rasta des beaux quartiers de Kingston, celle qui venait acheter nos disques dans notre petit magasin-chambre à coucher de Trench Town.

Un soir, Bob et moi assistions à une assemblée du mouvement rasta, « L'Église des 12 Tribus d'Israël », quand je vis Minnie Phillips accompagnée de Judy Mowatt, l'une des chanteuses-vedettes du reggae. Minnie et moi ne nous étions plus vues depuis huit ou neuf ans, et durant cette nuit-là, il n'y eut plus qu'elle, moi et nos souvenirs communs. Nous sommes restées pendant des heures à évoquer le bon vieux temps et nos enfants (tout comme moi, Minnie en avait eu quatre, Mike, Sahi, Saleh et Rutibel).

Avant la fin de la nuit, nous avons mis sur pied le projet d'une organisation de femmes qui s'appellerait « Mada Wa Dada » (Mère de la Nation), tout en étant bien conscientes que cela exigerait des fonds. L'un de nos projets les plus immédiats était la construction d'une école pour enfants rastas, puisqu'à cette époque, aucune école publique de la Jamaïque n'acceptait un enfant portant des dreads. Et même de nos jours, il y a encore des écoles qui refusent les enfants coiffés de cette manière.

Nous nous sentions très concernées et motivées.

Puisqu'il fallait trouver des fonds, pourquoi ne pas organiser un concert ? Nous avions le savoir-faire et... nous avions Bob ! Nous sommes allées le voir : « Frère Bob, fais preuve de compassion pour les enfants rastas ! » Il accepta de chanter gratuitement. Nous étions enthousiastes, sa seule présence remplirait la National Arena.

Minnie était, à cette époque, membre des Douze Tribus, comme Bob d'ailleurs, mais moi, je n'en faisais pas partie. Même s'il s'agissait d'une organisation de rastafaris, je ne m'y sentais pas à l'aise, estimant que c'était une sorte de « melting-pot », et je n'avais pas envie de me fondre dans ces mélanges...

Minnie se fit admonester par les responsables du mouvement parce qu'elle travaillait avec moi, qui n'en étais pas membre. C'était une infraction aux lois de l'organisation (leur attitude vis-à-vis des femmes méritait d'être revue, ils les mettaient systématiquement à l'arrière-plan ! Une organisation de femmes, digne de ce nom, était donc plus que jamais nécessaire).

Ils allaient nous jouer un sale tour : puisque Minnie avait une confiance totale en ses Frères, elle les avait chargés de la vente de billets à l'entrée... Et ils nous ont volé toute la recette, jusqu'au dernier centime !

Après le concert, ils ne nous ont absolument rien remis. La National Arena avait pourtant été bondée et tous les repas vendus. Tout cela pour rien !

Après cette mésaventure, Minnie fut la sœur la plus loyale que l'on puisse rêver. Nous étions inséparables et très important pour moi à cette époque, elle me donna un sérieux coup de main pour faire fonctionner « La Reine de Sabah ». Ensemble, nous allions à la ferme de Clarendon, récolter les légumes, les céréales et cueillir les oranges et les noix de coco. Bob était très fier de nous, tel un agent publicitaire vantant ses produits : « Faites un tour au magasin de Rita ! Allez voir Rita dans son restaurant ! »

J'avais une excuse valable pour m'absenter puisqu'il fallait aller à la ferme. Mais si Bob était dans les parages, je pouvais être sûre de voir, très vite, sa jeep s'arrêter dans les champs, et de l'entendre crier : « Eh, Rita, où es-tu ? »

Et je criais ma réponse qui s'élevait des rangées de cocotiers ou d'orangers : « Ici, je suis ici, chéri ! »

Il semblait parfois me soupçonner de je ne sais quoi. Si je restais introuvable, il passait alors chez Minnie : « Où donc est Rita ?!!! » Alors que j'étais simplement quelque part, en train de lire tranquillement.

Était-ce une sorte de culpabilité inconsciente ? Certes, je lui en voulais, de cette surveillance ou suspicion, mais aujourd'hui je comprends mieux que c'était

simplement parce qu'il pensait à moi. Et qu'il était conscient que tout ce qui se tramait autour de lui, qu'il en fût responsable ou non, n'était pas facile à vivre pour sa Rita.

Toutes voiles dehors !

(Easy sailing)

BIZARREMENT, IL ME manquait toujours quelque chose. J'avais une maison, une ferme, un magasin à Hope Road, mais la plupart de mes réveils s'accompagnaient de questions lancinantes : « Si Bob et moi devions divorcer, que deviendrais-je ? Qu'est-ce que je ferais alors ? Je devais regarder en face ma situation de dépendance par rapport à quelqu'un qui s'apprêtait à conquérir le monde entier... Où était ma place ? Rester l'épouse à l'arrière-plan ? Devenir une ex-épouse ? Être et devenir Rita ? Et qui est-ce donc, cette Rita ? »

Sûre d'avoir l'étoffe pour faire carrière par moi-même et motivée pour me remettre en piste, je m'inscrivis dans un groupe de théâtre. En fait, c'était plutôt une troupe d'hommes et de femmes passionnés par l'opérette et les opéras assez légers qui, chaque année, préparaient un spectacle.

J'ai répondu à leur annonce qui disait rechercher des chanteurs et je fus choisie.

Comme toujours, la réaction de Bob lorsque je lui en parlai, fut positive. Il est vrai qu'il m'avait toujours encouragée dans tous mes projets, sans exception. Chanter me fut extrêmement bénéfique, j'en avais été privée depuis mon départ pour le Delaware, et c'était bon, physiquement, de faire travailler ma voix et de me retrouver sur une scène. J'étais bien et je m'amusais, tout en sachant que tôt ou tard il me faudrait trouver quelque chose de plus sérieux.

Après mon retour, j'avais repris contact avec Marcia Griffiths qui était alors, comme Judy Mowatt, l'une des grandes chanteuses de la Jamaïque. Je la connaissais depuis nos débuts chez Coxson. Elle était jeune et jolie, très menue avec une voix immense. Chacune de nous connaissait bien les potentialités de l'autre. Son « Electric Boogie » était devenu un tube absolu aux États-Unis (et avait, par ailleurs, donné naissance au très populaire Electric Slide) et elle avait sorti un autre hit « Young, Gifted And Black », avec Bob Andy. Nous ne nous

étions jamais perdues de vue, Marcia et moi, chacune écoutant ce que chantait l'autre.

Un jour, elle m'appelle pour me dire qu'elle donne un concert au House of Chen à Kingston, un club très en vue de la Jamaïque, et me propose d'y faire un tour avec Judy... « Je suis sûre que ça serait formidable, dit Marcia, si toutes les trois, on se mettait à chanter ensemble ! » Elle avait déjà contacté Judy qui était d'accord. C'était donc à moi de voir, de mon côté.

Ma première réaction fut : « Oh, mais je ne suis pas prête ! » Mais, tout de suite après, je me suis dit que pour des professionnelles comme nous, cela ne demandait pas grande préparation. Il n'y avait aucune raison de faire des manières. Bref, je dis oui, immédiatement.

Je connaissais également Judy pour avoir entendu parler d'elle dans le début des années soixante en tant que leader des « Gayelettes », groupe choral féminin. En fait, à l'époque, c'était le principal groupe rival des « Soulettes ». Nous nous livrions à de véritables compétitions sur les ondes, avec un avantage pour nous puisque nous chantions parfois avec les Wailers. Alan Cole, un ami de Bob, avait commencé à fréquenter Judy à ce moment-là et l'initiait à la philosophie des rastafaris. Judy était une jolie jeune femme, coquette et toujours bien habillée, avec des bracelets et quantité d'autres bijoux.

Pour l'inciter à davantage de simplicité, Alan avait l'habitude de me citer en exemple. Comment je me coiffais, ce que je portais et ce que j'évitais de mettre : « Regarde Rita ! Elle aussi, c'est une chanteuse connue ; tu n'as vraiment pas besoin de tous ces trucs superflus ! » Judy était plutôt agacée par ces remarques et pas prête du tout à laisser tomber ses boucles d'oreilles et ses kilos de bracelets pour le simple plaisir d'être une rasta ! Au bout du compte, elle le fit pourtant d'elle-même, assez naturellement.

Comme avec la plupart de mes amis, j'avais perdu tout contact avec Judy en partant, mais nous avions renoué grâce à Alan. Je lui passai un coup de fil et, avec enthousiasme, on tomba d'accord : cela allait être formidable de « faire un petit truc avec Marcia ».

J'ai demandé à Tati de venir garder les enfants à Bull Bay à cause pour aller au concert. Jusque-là, j'avais évité de faire appel à elle pour la ménager : même si elle était toujours pleine d'énergie elle avait maintenant plus de soixante ans. Je suis ensuite passée prendre Judy chez elle et nous sommes allées au club pour assister, dans la salle, au spectacle de Marcia. À un moment, elle interrompit la représentation pour annoncer : « Mesdames, Messieurs, deux de mes meilleures amies et sœurs sont parmi nous ce soir : Rita Marley et Judy Mowatt ! »

Immédiatement, la salle fut en ébullition. Nous nous sommes retrouvées sur scène toutes les trois pour chanter « That's How Strong My Love Is » (Voilà la

force de mon amour), sans répétition, sans rien. Et nous avons fait un tabac ! Le public n'arrêtait pas de faire des rappels et encore des rappels. Quelle expérience ! Dès cet instant magique, nous savions que nous trois ensemble ce n'était pas rien, que ça promettait !

Lee « Scratch » Perry était devenu producteur, après sa tentative ratée de faire une carrière de chanteur. Ce fut lui qui, le premier, engagea le groupe sous le nom de « Bob Marley et les Wailers ». Lorsque, par la suite, Chris Blackwell fit son apparition dans le paysage musical, il continua à donner la vedette à Bob, créant des frictions, et même de l'hostilité, entre lui et les deux autres Wailers. Ils craignaient que Bob se laisse dévorer par le monde tout-puissant du business musical international.

Tout de suite après leur première tournée à succès, Bunny déclara catégoriquement qu'il ne prendrait plus jamais l'avion. Peter, lui, était plus coopératif et ne laissait jamais libre cours à sa colère contre Bob.

Lorsque leur contrat de trois albums avec Island prit fin, Peter et Bunny décidèrent qu'ils ne voulaient plus rien avoir à faire avec Blackwell, ni pour des opérations publicitaires, ni pour des tournées. Désormais, ils s'arrangeraient entre eux. C'est à ce moment que Bob se mit d'accord avec Chris sur la propriété de Hope Road. Contrairement aux deux autres, il signa donc à nouveau avec Island Records sous le nom de « Bob Marley et les Wailers ». Mais ce n'étaient plus les mêmes Wailers...

Je suis persuadée que Bob était bien plus douloureusement touché par cette séparation conflictuelle, par cet éclatement du groupe, que les deux autres. Il avait du mal à l'encaisser et se sentait blessé, abandonné. Jamais il ne devait l'oublier et une sorte de tristesse ne l'a plus quitté. Ils étaient si jeunes et pleins d'espoir à leurs débuts, sous le nom des « Wailers » ! C'était comme si on séparait des frères. Particulièrement en ce qui concernait Bunny qui, par Pearl, faisait vraiment partie de la famille.

Je pense que beaucoup de gens n'ont jamais compris à quel point la fin du groupe a affecté Bob pour le reste de sa vie. Même quand il était au plus mal, que sa vie ne tenait plus qu'à un fil, aucun des deux ne l'a jamais appelé pour lui dire : « Bob, je t'aime. » On m'a raconté que Peter avait essayé, sur scène. Bunny aussi. Mais alors, il était bien trop tard...

Ainsi, au terme du contrat avec Island, chacun reprit son propre chemin, bâtissant sa carrière, à son niveau : Peter créa sa société Intel Diplomat, Bunny la Solomonik. Et Bob construisit son œuvre, en travaillant dur, je suis bien placée pour le dire : il était sur les routes pendant les tournées puis, nuit et jour, en

studio. Il s'est toujours distingué par son grand sérieux dans le travail. Son œuvre en témoigne d'ailleurs largement.

Jamais l'argent ne fut son moteur ou sa motivation. Paradoxalement, l'argent ne commença à affluer vraiment qu'après sa mort.

De son vivant, il utilisait les fonds qui rentraient pour construire et consolider sa carrière, son travail, sa musique. Il fallait payer les équipements du studio, le matériel de son groupe (il avait engagé ses propres musiciens), la promotion...

Un matin, peu après la désertion de Peter et Bunny, j'étais en train de suspendre du linge au jardin, à Bull Bay, tout en gardant un œil sur Stephanie qui crapahutait dans l'herbe, quand le chauffeur de Bob courut vers moi : « Bob voudrait que vous veniez au studio ! Tout de suite ! » Comme je me montrais inquiète, il me rassura : « Non, non il n'y a rien de grave. » Mais il ignorait de quoi il s'agissait.

Le temps de trouver une baby-sitter dans le voisinage et de me changer, j'arrivais à Hope Road où l'on m'envoya aux studios de Harry J. au centre-ville. Là, je trouvai Bob en compagnie de quelques-uns de ses musiciens. Sans plus de précisions, il me demanda : « Où sont tes amies ? Peux-tu les contacter rapidement ? »

« Mais quelles amies ? »

« Mais, Marcia et Judy, bien sûr », dit-il, avec une certaine impatience.

Quelqu'un avait dû lui parler de notre concert au House of Chen, puisqu'il n'y avait pas assisté lui-même et que je n'en avais jamais fait mention. Enfin, il m'expliqua de quoi il retournait : à cause du départ de Peter et de Bunny, il avait absolument besoin de voix chorales pour son accompagnement musical. Tout en ne saisissant pas tout à fait « l'urgence » de la chose, je contactai Marcia et Judy qui, toutes deux, donnèrent leur accord.

Réunies au studio l'après-midi même, on nous informa que nous devions chanter une chanson dont le titre était « Natty Dread ». Certes, Bob connaissait les capacités vocales de chacune de nous, mais jamais encore il ne nous avait entendues chanter ensemble.

Encore une chose à propos de Monsieur Marley. Si vous travailliez pour lui, il vous payait. Dans ce domaine, il forçait le respect ; le mien aussi. Lorsque l'on me demanda combien j'exigerais pour ma collaboration sur « Natty Dread », j'ai regardé Bob, qui avait un air de parfait businessman. Il semblait vouloir m'encourager : « Allez, dis-le ! » Nous éclatâmes de rire au même instant.

Bon. D'une voix claire, je dis : « Eh bien, ce que vous payerez à Marcia et à Judy me conviendra parfaitement – et merci ! »

Bob, l'homme d'affaires, conclut : « Pas de problème ! » Il eut ce beau sourire qui ne manquait jamais de séduire son entourage.

Le résultat du travail de cet après-midi fit l'unanimité. C'était bon. Et l'on nous donna aussi le fin mot de l'histoire. En fait, Bob devait fournir un album à Island Records et une question cruciale se posait : « Est-ce que nous étions d'accord, nous, les trois Sœurs, pour travailler avec lui ? Faire la tournée et assurer la promotion ? »

Après toutes ces années avec les Wailers et les Soulettes, après l'expérience avec la JAD, après tant d'heures passées à chanter ensemble dans notre petit studio privé, je savais ce que c'était de travailler avec Bob. Mais ce qui était nouveau et excitant, c'est que je serais payée ! Tout aussi excitant, sinon plus, était bien sûr de reprendre la route avec Bob. Mon attachement et mes sentiments étaient toujours aussi forts, malgré toutes ses infidélités.

De plus, nous étions à nouveau en bons termes, il était évident que nous nous aimions et nous avions, une fois de plus, recommencé à vivre comme un couple marié. Je me surprénais même à me comporter en épouse casse-pieds : « Où vas-tu encore ? Tu dois vraiment partir ? »

En tout état de cause et quoi que je choisisse, il était grand temps de me prendre en mains. D'entreprendre quelque chose. « Trouver Rita », faire exister la vraie Rita en moi. Ce qui signifiait, entre autres, mettre les choses en mouvement, provoquer des événements, répondre rapidement aux sollicitations.

Marcia et Judy étaient ravies de trouver une collaboration régulière, mais chacune menait déjà sa carrière de son côté. Lorsque Bob posa la question, il y eut un bref échange de regards entre nous trois et, d'une même voix, jaillit la réponse : « Ouiii !!! »

C'était une chose de partager l'enthousiasme du groupe au studio, de commencer les répétitions, mais c'en était une tout autre, une fois de retour à la maison. Tout en vaquant à mes occupations, je cogitais fiévreusement sur la nouvelle situation et les moyens possibles d'organiser tout cela : les enfants, la maison, la ferme, le restaurant...

À la tombée de la nuit, Bob est venu me voir. Lorsque les petits eurent terminé de lui grimper dessus et de l'accaparer, il m'emmena dans notre petit studio et, le regard sérieux, demanda : « Tu veux vraiment venir avec moi, Rita ? »

Moi : « Pourquoi pas ? »

Il ajouta : « Au moins, nous serons ensemble. On se verra chaque jour. »

J'exultais. Youpi ! Il voulait être avec moi. J'étais aux anges. Voilà. C'était décidé, le chanteur serait accompagné de ses musiciens et de nous, ses

choristes ! Personne ne pouvait alors se douter de l'accueil délirant que le monde allait nous réserver, de l'extraordinaire écho que la musique de Bob allait rencontrer partout.

Impossible également d'imaginer, à ce moment-là, que nous allions chanter ensemble pendant sept ans !

Et personne n'aurait pu prédire non plus la longue carrière qui attendait les I-Threes, le groupe que nous formions, Marcia, Judy et moi.

Avec Bob, cette nuit-là, nous étions simplement heureux de nous retrouver, d'être à nouveau unis par une même vibration. Rien n'était perdu ; rien n'était gagné. C'était trop beau pour être vrai, nous avions trouvé la solution à tous nos problèmes.

Même sans Peter et Bunny, il y avait moyen de continuer ! Comme dit un proverbe de chez nous : « Ce n'est pas un singe qui empêchera le show. » Et ce nouveau chemin, qui ressemblait à s'y méprendre à l'ancien, promettait d'être le bon, pour tous les participants.

Notre première tournée commença en 1974 alors que Stephanie était encore bébé. Une fois de plus, pour moi, la solution prit les traits de Tati qui accepta de voler à mon secours. Pour nous arranger, elle avait même loué un lopin de terre à Bull Bay afin d'y faire construire une petite maison. Pas besoin de nous préoccuper de son âge, elle était toujours aussi active et dynamique.

Une femme vraiment hors du commun !

À cette époque, Tati avait deux aides, mais pour construire sa maison, elle avait mis la main à la pâte. De là, elle pouvait venir à pied à Windsor Lodge et c'est elle qui démarrait, généralement, la journée.

L'une des aides, M^{lle} Collins, une dame d'un certain âge et une bonne copine de ma tante, restait la nuit auprès des enfants.

Ces derniers adoraient M^{lle} Collins qui allait vivre définitivement avec nous, en tant que nounou de la famille.

Cette première tournée fut une formidable expérience – pas seulement pour moi, mais pour chacun d'entre nous. Tout était grandiose et impressionnant, on avait mis le paquet : nous étions sponsorisés par Island Records.

Nombre de journalistes et de photographes se pressaient dans notre sillage, les affiches nous annonçaient toujours comme « Bob Marley et les Wailers », même si les protagonistes n'étaient plus tous les mêmes.

En fait, même les I-Threes se produisaient sous le nom des Wailers, ce que nous trouvions plutôt excitant. Ne plaisantant qu'à moitié, Bob avait l'habitude de dire que toute personne chantant avec lui devenait un Wailers...

Cette tournée ne fut d'ailleurs pas seulement une grande expérience, mais également un test important.

Moins pour Bob, bien sûr, qui y était rôdé, mais pour tous les autres, nos petits concerts et spectacles donnés ici et là n'avaient rien à voir avec ces soirées attirant d'immenses foules. Les gens faisaient des kilomètres pour entendre Bob Marley et les Wailers !

L'organisation était parfaite, nous avions notre propre bus et, partout, nos chambres d'hôtel étaient réservées. Au début, je redoutais que l'on nous mette systématiquement ensemble Bob et moi, car cela aurait entraîné d'interminables veillées, souvent jusqu'au petit matin. Je réglais l'affaire une fois pour toutes auprès du manager : « Non, non, écoutez ! En tournée, je suis une I-Threes comme les autres et pas M^{me} Marley. »

Même si je devais, bien sûr, me charger de ces mille petites choses qui incombent à une épouse : sécher les costumes de scène, préparer ceux du lendemain, s'assurer que son mari n'a pas oublié de dîner, et que ce même mari ne se couche pas aux aurores. Tant qu'ont duré nos voyages, j'ai toujours assumé ce rôle. Une fois tout cela réglé, je redevais une autre. Rita, choriste parmi les autres choristes, regagnait ses pénates (une chambre pour moi toute seule !) et elle pouvait faire ce dont elle avait envie, c'est-à-dire absolument rien, ou bien du lèche-vitrines. Simplement être heureuse.

C'est vrai, j'étais alors pleinement heureuse, ne boudant pas mon plaisir. Certes, les enfants me manquaient énormément, plus même que je ne l'aurais pensé. Nous avions bâti notre petite vie, étant très proches les uns des autres, avec énormément de conversations et d'échanges, et j'en étais maintenant privée. Heureusement, je les savais en de bonnes mains avec Tati, et nous nous téléphonions chaque jour. Bob et moi étions donc rassurés.

Lors de nos répétitions matinales, Bob commençait systématiquement par poser des questions concernant les enfants : « Rita, as-tu appelé les petits ? Est-ce que tout va bien à la maison et en classe ? » Car, toute sa vie, Bob a fait preuve du même attachement profond aux enfants, il s'est soucié de leur bien-être. D'accord, il m'est arrivé d'en douter, notamment à l'occasion de ses disparitions, mais j'ai vite compris qu'il était malgré tout un bon père pour chacun d'eux. Il était toujours disponible pour eux, sans jamais faillir.

Mais rien ne pouvait remplacer mon jardin, les akees (mes fruits préférés), ou mes chers poissons salés ! Est-ce que le bonheur parfait existe ? Par chance, lors de cette première tournée, nous avions Gilly, un très bon cuisinier expert en composition de jus de fruits qui nous préparait aussi du poisson frit et des bammies (ces petits gâteaux au manioc), pour régaler nos papilles gustatives.

Plus tard, nous ne partirions plus jamais sans emporter le véritable « feu » de nos assaisonnements jamaïcains, les petites échalotes et des piments.

Pendant cette tournée, nous avons surtout donné des concerts à travers l'Europe et, après une absence de trois mois, je fus heureuse de retrouver les enfants et la maison ! Quel plaisir de les surprendre avec des cadeaux venant de l'autre côté du globe... « Maman, qu'est-ce que tu nous as rapporté cette fois ? » J'adorais les sourires, la joie, la surprise. De retour de chaque voyage, mes valises étaient remplies de belles choses pour eux, pour mes amis, pour moi, pour la maison et pour nos employés.

La tournée avait incroyablement bien marché et, pour la première fois de notre vie, nous réalisions que nous avions gagné pas mal d'argent.

À la vue de ces beaux dollars, je dis à Bob : « Pourquoi ne pas envoyer de l'argent à ta mère ? »

Quelque peu surpris, il demanda : « Pour quoi faire ? »

« Juste comme ça, sans raison, comme une surprise », lui ai-je répliqué. C'est ainsi que Tati nous avait élevés : si tu as de l'argent, tu partages, tu achètes du pain ou autre chose. Cette première tournée nous avait rapporté plus d'argent que nous n'en avions jamais vu. Bob en envoya donc à sa mère qui fut surprise et ravie. Elle m'appela pour me dire : « Je sais bien que l'idée vient de toi. »

Je veillais également à ce que les mères des autres enfants de Bob en profitent. Pour qu'elles n'aient pas besoin de venir quémander. Aucune d'elles ne pourra jamais dire qu'elle a manqué de soutien financier pour ses enfants.

Dans certains cas, il s'est avéré plus facile pour tout le monde que l'enfant rejoigne carrément notre famille. Cela causait bien moins de stress et de temps perdu : nous regroupions ainsi les visites de tout ce petit monde chez le médecin, le dentiste, les trajets vers l'école... Car les week-ends étaient, parfois, de vrais casse-têtes !

Dès le moment où nous décidions d'adopter ainsi ces enfants, leurs mères venaient les voir à Hope Road, pour passer un moment à jouer avec eux : « Oh, ils ont grandi » et « Hello, M^{me} Marley ! » ou encore : « Salut, Sœur Rita ! » Vis-à-vis d'elles, je faisais figure de mère poule, assumant mon rôle, tout en sachant bien ce que certaines chuchotaient dans mon dos : « Oh, elle a l'alliance, mais moi j'ai l'homme. » Et d'autres choses sympathiques du même genre... Mais, à partir d'un certain point, il y en eut tant que je m'en souciais de moins en moins. Je me bornais à penser qu'il était toujours mon mari, envers et contre tout...

Je n'ai jamais remis en cause mon attitude dans ce domaine ; je portais ma croix, et je pense que c'était avant tout l'expression de mon amour profond pour Bob. Bien sûr, c'est peu de dire que je n'approuvais pas sa manière de vivre, j'en souffrais, mais je ne pouvais rien faire.

De toutes mes forces, je tâchais d'être une bonne mère et d'assurer l'avenir de mes enfants.

La plupart de ces mères célibataires étaient des filles de chez nous, du voisinage. La plupart du temps, elles avaient juste passé une nuit avec Bob et il n'était question ni de liaison ni de relation. Il arrivait même que Bob dise ne pas savoir « comment c'était arrivé !... » Le comble est qu'il avait l'air sincère ! Quoi qu'il en soit, il respectait chacune d'elles et la traitait bien. « Un homme a besoin de femmes, de nombreuses femmes », telle était sa conviction. Là encore, Tati fut d'un grand secours puisqu'elle m'aida à élever tous ces enfants, bien qu'elle ne cachât pas combien elle jugeait bizarre ma manière d'agir en ce domaine.

Vint alors l'époque où Bob vit Cindy Breakspeare très régulièrement, entre deux tournées. Cindy avait été l'une des protégées de Chris Blackwell et vivait déjà à Hope Road, avec son frère, quand Bob hérita de la propriété. Chris avait entretenu tout un réseau de filles autour de lui et Cindy passa apparemment sans état d'âme directement à Bob. Avec les meubles, en quelque sorte. Pour être honnête, il est vrai qu'au début elle lui payait un loyer...

D'après ce que je savais d'elle, Cindy venait de l'une de ces familles de la Jamaïque qui élèvent (pour ne pas dire dressent) leurs filles spécialement pour des hommes fortunés. Elles avaient une bonne éducation, acceptaient de voyager et étaient disponibles pour un week-end. Elles avaient une certaine classe. Bob entra dans la vie de Cindy comme un sauveur ; tout de suite, il l'aima bien : il voyait en elle une « gentille fille » et l'encourageait à changer de vie. Comme elle rêvait d'être quelqu'un, Bob lui dit qu'elle avait toutes ses chances.

Il était ainsi, Bob, avec les femmes. C'était vraiment une grande qualité, lorsqu'il en aimait une, il lui prouvait qu'il voyait en elle plus que les apparences. Il me le disait à moi aussi.

Parmi les femmes qui sont entrées dans la vie de Bob, Cindy était l'une de celles que je n'ai jamais réussi à comprendre. Déjà, son prénom m'était antipathique : Cindy ! J'attache de l'importance aux noms. Lorsque j'en entendis parler pour la première fois, j'interpellai mon mari : « Bob, qu'est-ce que tu lui trouves, à cette *Sindy* ? » (« Sin » signifiant « le péché »). Je lui parlais alors comme à un vieux copain puisque nous étions redevenus des complices, comme des amis qui peuvent tout se dire. Les notions d'époux, d'épouse et de mariage étaient dépassées depuis belle lurette entre nous...

Malgré tout, nous étions toujours un couple, un peu spécial, mais un couple quand même. Dans le tourbillon de ses relations féminines, notre union demeurait le lien primordial, principal.

Pour en revenir à Cindy, je demandais donc à mon mari-ami : « Qui diable, est donc cette fille ? Je trouve ça bizarre... peut-être devrait-elle changer de nom ? »

Quelque peu excédé, Bob répliqua : « Mais de quoi tu parles ? Tu as de ces façons d'aborder les choses... » Je répondis : « Tout simplement : je n'aime pas ce nom de Cindy, que ce soit avec un S ou avec un C ! Ne m'approche plus, en tout cas ! »

Je n'avais pas l'habitude de prendre des gants pour dire ce que je pensais, surtout lorsque j'étais profondément blessée. De temps en temps, Bob me disait avec un demi-sourire : « Tu sais que tu as du toupet, toi ? » Je ne peux le nier : j'avais du cran et j'étais parfois culottée, en effet. C'était ma façon – la seule – de montrer que je souffrais.

Pendant toutes ces années, j'avais conscience d'être noire et belle ; j'en étais fière, comme l'affirme le slogan « Say it loud, I am black and I am proud ! » (Clame-le haut et fort : je suis noir et fier de l'être). Que me restait-il d'autre d'ailleurs, étant entourée de toutes ces filles à la peau claire, belles comme des couvertures de magazines, que le fait d'être noire et belle ?

Je me souviens d'une journée à Hope Road, Cindy s'y trouvait encore en tant que locataire, mais elle était déjà la maîtresse de Bob. Il était là aussi. Je n'étais pas dupe... Je l'observais, elle, me sentant étonnamment calme, il n'y avait pas de risque que je fasse une scène. Si Bob était heureux ainsi... c'était son cœur, sa vie. Mais la douleur était là, lancinante. Quoi de plus normal ? À un moment, elle me regarda : elle savait que je savais...

Mais elle n'ignorait pas non plus que Bob rentrait à la maison pour les repas et pour voir sa femme et ses enfants. Qu'il restait parfois la nuit. Elle savait aussi qu'il me faisait confiance pour préserver notre famille.

Parfois, lorsque l'on faisait du shopping en voyage, il me demandait conseil : « Rita, Cindy m'a demandé de lui rapporter des affaires pour le magasin. » Je lui donnais alors mon avis. Mais il m'arrivait aussi, je l'avoue, surtout après une querelle ou quelque chose de ce genre, de me fâcher et de le mettre à l'épreuve : « Et à moi, tu ne m'offres rien ? » Juste pour voir sa réaction. Et lui : « Mais, bien sûr. Prends tout si tu veux... » Pour avoir la paix... Rien que pour avoir la paix !

Des femmes telles que Cindy sont un réel danger pour un couple. Elles peuvent vous prendre votre mari. Et, telle est bien leur intention. C'est ce genre de filles qui disaient de moi : « Mon Dieu, elle est si vulgaire ! Pourquoi fait-elle ceci ou cela... qu'est-ce qu'elle est vulgaire ! » J'avais rapidement compris que

ces femmes-là n'étaient pas simplement en train de flirter et d'inciter mon mari à donner un petit coup de canif à son contrat de mariage. Elles voulaient tout. Ce n'était pas comme les filles de la Jamaïque qui, souvent, deviennent même réellement amies avec l'épouse officielle... Ces filles-là, c'était différent.

Ma scène avec Esther Anderson à Hope Road devait rester la seule et unique. Je n'ai plus jamais affronté directement l'une de ces femmes (même si, parfois, je me laissais aller à des sarcasmes...).

Aussi bizarre que cela puisse paraître, au bout d'un certain temps je me pris même d'affection pour Cindy. Elle nous rejoignait lors de nos concerts un peu partout dans le monde et lorsqu'elle fut enceinte, j'en fus heureuse pour Bob.

Je tiens à souligner ici que jamais Bob ne permettait à une de ses maîtresses de me manquer de respect, jamais. Il se peut que la scène avec Esther lui ait, à lui aussi, appris quelque chose. Par exemple que Rita, si on la provoque trop, peut devenir violente ! En même temps, il arrivait à Bob d'affirmer que j'étais son idéal féminin, de vanter mes jambes, belles et musclées : « Parce qu'elle s'entraîne... Elle a des jambes... on dirait une panthère ! »

Donc, tout ce harem, d'une certaine manière, me respectait. Bob me traitait généralement (sauf exception !) avec la courtoisie et le respect qui vont de soi dans un couple marié. Je n'ai jamais envisagé de briser ou même de perturber ses relations féminines, malgré ma souffrance et mon incompréhension la plus totale.

C'est vrai, et je le mesure mieux aujourd'hui, mon niveau de tolérance était très élevé. Mais, tant que l'on me respectait, tant que je ne manquais de rien pour les enfants et pour moi, s'il voulait coucher avec le monde entier, grand bien lui fasse.

Voilà, telle était mon attitude vis-à-vis de Bob, mon mari si infidèle. Je l'aimais autant, sinon plus, que toutes ces femmes et il savait pouvoir compter sur moi, sur ma loyauté. Sur moi, sa sœur. Il savait également que je ne restais pas à ses côtés pour la gloire et la célébrité.

En quelque sorte, c'est moi qui le rattachais à la réalité, car je l'accompagnais depuis ses tout premiers pas, depuis le commencement, quand je lavais à la main son unique caleçon...

Babylon by Bus

DANS UN DOCUMENTAIRE sur Bob, on m'aperçoit brièvement, juste après une séquence le montrant, lui, à l'arrière du bus, très entouré, riant et discutant. Je suis là, petite femme noire avec un foulard autour des cheveux, seule, appuyée contre la vitre. Je donne l'impression d'être « cool », indifférente à ce qui se passe autour de moi. Peut-être suis-je en train de réfléchir à quelque événement ou, simplement, plongée dans cet état méditatif que je connaissais bien.

Je savais rester très calme, très concentrée ; un peu comme dans un autre monde. En tournée, sur les routes (« Babylon By Bus », c'est le nom d'un album), il s'avérerait vital de se ressourcer dans la méditation pour y puiser aide et protection. Car le travail que nous accomplissions avec Bob ne plaisait certainement pas au Diable ! Nous menions une véritable croisade musicale : c'était le combat du Bien contre le Mal.

Pendant sept ans, nous avons voyagé ainsi. Lui, la vedette. Moi, une voix dans le fond. Je chantais pour lui parce que je l'aimais, parce que je croyais en sa mission.

Il n'y a pas d'autre mot que celui-là pour dire ce que je pensais : grandiose ! Pour moi, cette grandeur, c'était la vérité, l'essence. C'était bien plus que le physique, bien plus que le destin.

Sur scène, comme Marcia et Judy, j'étais en quelque sorte invisible. En effet, à cette époque, les choristes et autres accompagnateurs vocaux n'apparaissaient nulle part. Ni sur les affiches ni lors des opérations de promotion. « Bob Marley et les Wailers » annonçaient les affiches et nous étions là, quelque part au fond, floues, dans le décor. Pourtant, les critiques notaient parfois que « les voix des I-Threes étaient vraiment très belles... » ou d'autres choses de ce style.

Même si nous avons constamment accompagné Bob dans ses concerts et, plus tard, figuré en première partie de soirée, jamais nous ne sommes devenus « Bob Marley et les I-Threes »...

Malgré son immense talent, Bob ne pouvait complètement se passer de nous, nous faisions partie intégrante de la scène, des lumières : nous étions la cerise

sur le gâteau. Chaque soir, il fallait que tout fonctionne ; peu importe si lui et moi nous étions disputés juste avant.

Les I-Threes étaient indispensables à Bob pour le mettre en valeur, souligner certaines paroles, créer, par la voix et le mouvement, des ambiances.

Notre manière de danser stimulait son inspiration et notre énergie lui permettait d'amplifier encore sa propre présence. Nous faisons tout cela naturellement, spontanément, sans répéter tel ou tel pas de danse, sans prévoir un effet quelconque. Entre nous trois régnait une belle entente et nous nous comprenions souvent tacitement : « Il faudrait davantage de mouvements vers la gauche, accentuer le centre pour amplifier l'émotion sur tel titre... »

Nos efforts étaient, bien entendu, beaucoup plus concentrés sur l'harmonie du chant que sur les chorégraphies, d'ailleurs nous avions tout intérêt à travailler l'harmonie ! En tant que leader du groupe vocal, c'est moi qui en étais responsable, et s'il y avait des erreurs, je l'entendais, mon Bob ! Dans ces moments, je n'étais plus qu'une I-Threes, et rien d'autre. Dans la mesure où il me faisait confiance dans ce domaine, il revendiquait aussi le droit de m'eng... Rita était la responsable. Ai-je dit : le bouc émissaire ?

Ainsi, Bob étant archirigoureux sur scène, pour le moindre dysfonctionnement, les reproches fusaient : « Tu n'as pas remarqué ? Il y a eu plusieurs fausses notes ! Qu'est-ce qui s'est passé ? »

« Je ne sais pas. Moi, j'ai chanté juste. Tu ne m'as pas entendue ? »

« Oh, ooh... tu viendras me voir après le spectacle, on répétera. »

Ensuite, la dispute, le stress. Ne serait-ce que pour éviter tout cela, nous donnions, constamment, le meilleur de nous-mêmes. La plupart du temps, nous corrigions nous-mêmes nos erreurs. Encore et encore. Comme ça, Bob était satisfait : « Voilà, cette fois, c'est bien ! Voilà le son que je voulais. Houa, les filles, vous êtes formidables ! » Eh non, on ne plaisantait pas avec la qualité du son. Tous, chanteurs et musiciens, se laissaient guider, les yeux fermés, par l'instinct musical de M. Marley.

Dans la vie quotidienne, lorsque nous n'étions pas sur scène, j'avais parfois l'impression que Bob m'en voulait. Craignait-il que je lui fasse des remarques ou que j'agisse par rancune ? Il ne me reprochait rien, en tout cas pas directement, mais je sentais bien qu'il y avait quelque chose dans l'air lorsque ses conquêtes féminines s'incrustaient.

Pendant un temps, Pascalene, une princesse du Gabon, voyagea avec nous. Elle suivit notre bus dans sa limousine et, parfois, Bob y montait aussi. Moi, j'étais devant, dans le bus...

En fin de compte, les choses qu'il faisait dans la sphère strictement privée et à l'insu de notre entourage me blessaient moins que ces affronts en public. Devant tout le monde, la douleur était cuisante. De temps à autre, Pascalene arrivait, avec sa cour, dans son jet privé et restait quelques jours en Jamaïque. Moi, dans mon coin, je me demandais ce que Bob était en train de faire de sa vie.

Et moi, que devais-je faire ? Que pouvais-je faire ? Ma marge d'action était étroite.

Grâce à Dieu, il y avait Marcia et Judy, mes Sœurs, oui, de véritables sœurs. Nous nous épaulions mutuellement, je n'étais pas la seule à avoir des problèmes ! Témoins quotidiens de ma situation, elles me soutenaient avec beaucoup de sympathie. Elles étaient si gentilles : « Non, tu ne mérites vraiment pas toute cette m... ! » Et aussi : « Mais comment peux-tu supporter ça !!? »

Pendant ce temps, mes enfants, à la maison, ne comprenaient pas toujours bien pourquoi papa et maman devaient partir travailler, alors qu'eux, ils restaient avec Tati qui, doucement, prenait de l'âge. Les plaintes me parvenaient au travers de leurs lettres : « Maman, je ne peux pas regarder la télévision ! Tati l'éteint dès huit heures ! »

Nous les avons changés d'école et ils allaient maintenant à Vaz Prep dont la directrice se montrait à la fois coopérative et compréhensive. Que Bob et sa famille soient rastafaris ne lui posait aucun problème. Dans beaucoup d'autres écoles, ce n'était vraiment pas la même chose...

Petit à petit, les I-Threes, avec moi toujours au milieu, étaient devenues de véritables modèles pour les jeunes. Nous étions connues, on nous imitait. Mais j'ai tant de fois chanté, les larmes coulant sur mes joues, toujours pour la même raison.

Parfois, il s'en fallait de peu que je jette l'éponge. Après tout, pourquoi tenir à tout prix ? Pourquoi ne pas plus tôt rentrer chez moi et rester avec mes enfants ? Mais, tout de suite après, je savais que je tiendrai bon : nous réussissions une si belle chose, une chose si positive pour tant de gens partout dans le monde. Je me disais : « Expose tes problèmes au Seigneur et pas aux gens ». Et je le faisais.

En priant. Faisant abstraction de mes peines de cœur, je me donnais sur scène entièrement et sincèrement. Comme mes deux sœurs, j'offrais au public le meilleur de moi-même, du plus profond de mon être.

Mon salaire, payé chaque semaine, me procurait une indépendance à la fois matérielle et, en quelque sorte, psychologique. Une liberté intérieure. Même si ce n'était pas le grand bonheur, dans les bons jours, je me sentais satisfaite,

goûtant pleinement le plaisir de disposer de moi-même, de pouvoir faire ce que je voulais, acheter ce que je voulais. Mais surtout, surtout, d'être Rita. Être moi !

C'est pendant l'une de nos tournées que j'ai rencontrées, pour la première fois, mes véritables sœurs, Diana et Jeannette, toutes deux nées à Stockholm. Après une période sans la moindre nouvelle de Papa, j'avais appris l'existence de ces deux sœurs par une lettre venue de Suède.

Je me rappelle avoir demandé à Tati où se trouvait ce pays et elle m'avait expliqué que c'était quelque part, du côté de l'Allemagne. Lorsque Bob et mon père avaient fait connaissance à Stockholm, Papa avait déjà ces deux jolies filles. Désormais, toute la famille suédoise suivait de près la carrière éblouissante de Bob.

Leur mère m'appelait régulièrement pour connaître nos dates en Suède, car nous donnions toujours des concerts à Stockholm. Diana et Jeannette devenaient alors l'attraction de la ville, tout le monde sachant qu'elles étaient de notre famille et qu'elles allaient nous rencontrer à notre hôtel. Elles venaient avec de nombreux amis et j'adorais ces rencontres.

Mes sœurs ! On distinguait nettement, chez elles, des traits jamaïcains. Un mélange si réussi. Aujourd'hui, elles sont également chanteuses et forment l'un des groupes Pop les plus célèbres de Stockholm. Nous avons gardé le contact et les occasions de nous rencontrer ne manquent pas. Elles ont adopté le patronyme de leur mère – Soderholm – comme nom de scène et lorsqu'elles chantent, elles se font face, comme des jumelles.

Ces sept années de tournées à travers l'Europe, l'Afrique et l'Amérique alternaient avec d'intenses périodes d'enregistrement des albums studio, et des moments plus paisibles à Bull Bay. Il y eut aussi des temps plus difficiles.

Bob et moi avons décidé de rester amis ; de mon côté, je m'efforçais de faire bonne figure face à ses coucherries. Pourtant j'avais du mal à supporter son comportement possessif, tout à fait irrationnel. Une attitude qui me mettait vraiment la pression.

Quel paradoxe ! Alors qu'il me trompait ouvertement, littéralement sous mon nez (la plupart du temps, des rencontres d'une seule nuit), il était surprenant de le voir si possessif à mon égard. Il allait jusqu'à me soupçonner d'avoir une liaison... moi ! : « Ne me raconte pas d'histoires : je t'ai vue... » Lors de nos disputes, mes arguments étaient toujours les mêmes : « Je suis ta femme, pas ton esclave ! Je ne suis pas ta call-girl qui se pointe dans ta chambre quand tu as envie de sexe. Tu appuies sur un bouton et me voilà ? Non et non ! Et de toute manière, pas question d'avoir des rapports avec toi tant que tu couches avec

toutes ces femmes ! Dans chaque ville, il faut que tu en sautes une... Qui est la prochaine ? Miss Bruxelles ? Miss Miami Beach ? Qui ? »

Depuis le début de nos tournées, Tacky avait pris l'habitude donnée un coup de main à Tati pour les enfants. Régulièrement, il me téléphonait pour me dire ce qui se passait là-bas, chez moi, ou bien c'est moi qui l'appelais pour prendre les nouvelles des uns et des autres.

Vraiment, c'était un ami sincère et fidèle.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, Bob se mit alors à contrôler mes notes ! Au moment de quitter l'hôtel, il demandait au réceptionniste : « Donnez-moi la facture téléphonique de M^{me} Marley ! »

Eh, oui, il se comportait ainsi. Il était jaloux. Jaloux de moi à un point que même ses musiciens n'en croyaient pas leurs yeux. Totalement irrationnel.

Une scène me revient en mémoire. Nous étions en tournée à travers les USA et Bob avait imposé l'une de ses petites amies, l'Américaine Yvette Anderson. À notre arrivée à l'hôtel, elle m'avait fait un sourire et je lui avais souri, en retour. Ensuite, chacun prit possession de sa chambre.

Un peu plus tard, j'ai ressenti l'envie de fumer un petit peu et j'ai appelé Neville Garrick, le responsable de l'éclairage de Tuff Gong, pour me dépanner avec un peu d'herbe. Aussi, lorsque Bob entra chez moi, comme à son habitude, Neville se trouvait encore dans ma chambre. En le voyant, Bob piqua littéralement une crise, se mettant à crier : « Mais qu'est-ce que tu fais ici, toi ? »

Neville expliqua : « Rita m'a juste demandé un petit joint... »

Sans dire un mot de plus, Bob, poussant des cris de rage, me tira hors du lit, me souleva et, brutalement, me jeta à terre ! Aïe ! Et Neville était si effrayé que lorsque Bob a quitté la pièce, il n'avait plus qu'une pensée à l'esprit : « C'est sûr, il va me virer maintenant !! »

Je tentais, en vain, de le rassurer : « Non, non, il ne fera pas cela... » Pauvre Neville ! Toujours gentil, un peu effacé... et qui m'avait juste passé un peu d'herbe pour m'être agréable, par pure sympathie. Tous les gars savaient bien comment je vivais les escapades sexuelles de Bob.

Là, avec Yvette dans la chambre de mon mari, juste à côté... Neville, comme d'ailleurs tous les membres du groupe, ne m'avait jamais témoigné autre chose qu'un amour fraternel et du respect. Cela n'empêchait pas Bob de se comporter en mari jaloux, de faire des scènes, de me surveiller et même parfois de faire preuve d'une certaine perfidie.

Je n'ai jamais compris ce comportement qui ne cadrait absolument pas avec le reste.

De retour à Kingston, Bob était pleinement absorbé par son travail à Hope Road et je coulais des jours paisibles à Bull Bay, avec ma famille. Les tournées intenses, tous ces déplacements et ces concerts, ont de quoi épuiser la personne la plus résistante. C'est fatigant même si vous adorez ce que vous faites et que vous êtes la plus enthousiaste des artistes. Et puis, à la maison aussi, il y avait des choses passionnantes à vivre.

Notre ferme de Clarendon fonctionnait toujours, gérée très efficacement par Minnie lorsque nous étions sur les routes.

Bob s'intéressait toujours de près à ces travaux et, plus d'une fois, il nous conduisit là-bas, rien que pour chercher quelques fruits ou légumes. Parfois il restait dormir. En fait, il adorait cultiver la terre et il m'a appris beaucoup de choses concernant les plantations.

C'était si reposant d'être là-bas, en pleine nature, loin de tout et de tous. Nous y avions une petite maison avec trois chambres et une grande cuisine où Bob nous préparait à dîner. Ces heures où nous étions pleinement présents l'un pour l'autre avaient toujours un goût spécial pour moi. Un goût de miel.

Mais c'est décidément le leitmotiv de ma vie : rien n'aurait été possible sans le concours indéfectible de Tati, assistée de M^{lle} Collins. Impossible d'imaginer même ce que serait devenue notre famille sans ma tante, j'étais à cent pour cent d'accord avec son éducation stricte, ne serait-ce que pour éviter la répétition de certaines choses... ! Sur moi en tout cas, ses méthodes ont porté leurs fruits.

Par ailleurs, lentement, mais sûrement, la vie des femmes en Jamaïque était en train de changer. Tout en se plaignant de mes absences, mes enfants appréciaient beaucoup que je travaille lorsque j'étais à Kingston.

Mes activités à l'extérieur enrichissaient en quelque sorte leur vie à eux : « C'est ça que Maman ferait dans ce cas-là... Ma Maman sait le faire aussi... » Ils avaient bien grandi et, à l'exception de Stephanie qui était encore un bébé, ils allaient tous à l'école. Je suis persuadée qu'il était important pour eux de savoir ce que leur mère faisait à l'extérieur et que cela ne leur posait pas de problèmes.

Parfois d'ailleurs, c'étaient eux qui me disaient : « Maman, on est vendredi, tu ne vas pas travailler à la ferme aujourd'hui ? Est-ce que papa y va aussi ? On aimerait venir, nous. » Des week-ends comme ça, tous ensemble à la ferme, c'était la fête, le bonheur. Bob, qui aimait tant ses enfants, appréciait lui aussi ces jours de détente. Il disait souvent que ses enfants étaient ses vrais amis.

Pendant mes absences, il y avait toujours quelqu'un pour faire marcher mon restaurant « La Reine de Sabah », surtout Minnie. Et lorsque nous étions occupés au studio, elle avait pris l'habitude de venir assister aux répétitions, offrant à tous de merveilleux jus de fruits. Elle se livrait alors à des pronostics sur les

chances de nos chansons : « Celle-ci ne sera pas numéro 1 au hit-parade, mais celle-là, c'est sûr ! »

Puisque Minnie et moi étions devenues tellement inséparables, travaillant ensemble et militant ensemble, il y eut toutes sortes de rumeurs sur nous.

Nous étions toutes les deux matinales et nous aimions faire un footing pour commencer la journée. Si l'une de nous tombait du lit à 4 heures, eh bien, elle appelait l'autre, et en avant !

Au grand déplaisir de nos enfants qui savaient qu'à une telle heure, le téléphone ne pouvait sonner que pour cela.

Quant à Bob, il ne prêtait pas la moindre attention à ces racontars malveillants et stupides (dont la plupart avaient trait à notre sexualité...)

Il avait cependant du mal à croire que j'allais courir avec Minnie à 5 h du matin, autour du lac artificiel de notre région (dont la circonférence était de 6 km et dont nous faisions deux, voire trois fois, le tour !)

Aussi, un beau matin, Bob nous rendit une visite surprise et nous trouva, naturellement, en train de courir ! Au moins fit-il alors preuve de sa bonne volonté, et de sa forme, en courant avec nous, bien qu'il n'ait fait qu'un seul tour. Il ne voulait pas croire que nous étions capables, nous, d'en faire trois. Et, sans être essouffées.

Très souvent, les gens croyaient que Bob et Minnie étaient frère et sœur puisqu'ils avaient la même peau et, selon Bob, leurs fronts et pommettes avaient exactement la même forme. Lorsque nous sortions ensemble tous les trois, systématiquement, la question était posée : « C'est ta sœur, Bob ? » Et lui spontanément et avec le plus grand sérieux répondait : « Oui, *man*. » Il me confia que certains de ses Frères lui rapportaient un tas de choses à propos de Minnie et de moi, mais il dit à Minnie : « Je te connais suffisamment. Et puis, tu es ma sœur et tu es une rasta ! »

Les éclats de colère de Bob inquiétaient la plupart de ceux qui y assistaient, car il pouvait alors se montrer très dur et agressif.

Je me souviens qu'un jour, quelqu'un posa la question rituelle à Minnie : « Est-ce que Bob Marley est ton Frère ? » Elle hésita à répondre « Oui, c'est mon Frère », estimant que Bob était une grande vedette et qu'elle faisait juste partie de son entourage, cela lui semblait quelque peu déplacé. Aussi, elle répondit : « Oui, c'est mon Frère... Rasta ! » Bob, qui avait tout entendu, se retourna et cria, mécontent : « Bon sang, que signifie ce « Frère rasta » ? Cet homme te demande si tu es ma sœur ; alors réponds-lui, c'est tout ! »

Minnie était précieuse pour moi, elle me défendait, me réconfortait et me rassurait toujours : « Ne t'en fais pas... » Je pouvais tout lui confier. Grâce à elle,

j'ai rencontré une autre partenaire de jogging, Angela Melhado. Désormais, nous étions trois le matin. Et cela fait maintenant plus de trente ans que nous parcourons la Jamaïque dans tous les sens !

Angie et Minnie avaient grandi dans le même quartier, la même rue, de Kingston, mais pas dans les mêmes conditions. Pour la petite Minnie, les riches parents d'Angie ressemblaient au père Noël ! Des années plus tard, elles se sont rencontrées par hasard, près du fameux lac.

Nous courions ensemble et allions également nager. Aujourd'hui encore, nous adorons piquer une tête dans les rivières, les plans d'eau et dans tous les lieux aquatiques de notre île, dans la brousse ou à la montagne.

Depuis toujours, nous avons appris à apprécier ce pays, si beau, si particulier. Si attachant. Nous partageons les mêmes passions, avons les mêmes goûts. Toutes les trois, nous aimons prier et aider notre prochain, Angie et Minnie sont actives dans des centres de désintoxication pour les drogués.

À cette époque, Angie vivait en dehors de la ville, dans une propriété à la montagne. Comme moi, elle adorait faire pousser toutes sortes de choses. Le jour où Minnie l'emmena pour la première fois à Hope Road pour lui présenter Bob, elle portait un magnifique panier en osier débordant des merveilles de son potager. Elle l'avait posé à terre lorsque Bob sortit de la maison. Les présentations faites, il demanda : « Qu'y a-t-il là-dedans ? » Et Angie : « Ce sont des légumes de mon jardin et ils sont pour vous ! »

Bob fut visiblement très touché par cette réponse ; il inclina un peu la tête sur l'épaule et regarda pensivement Angie. Il n'était guère habitué à recevoir des cadeaux, généralement, c'est lui qui donnait ; on venait constamment vers lui pour réclamer. Aussi resta-t-il un court instant immobile sous le coup de la surprise, pour dire finalement : « C'est gentil. Merci, merci, man. »

Chaque fois que Minnie nous accompagnait dans une tournée, elle m'aidait pour mes vêtements et plein d'autres choses. Elle fut surtout précieuse pour la cuisine et c'est grâce à cette expérience qu'elle a pu ouvrir, au milieu des années soixante-dix, son « Minnie's Health Food Restaurant » (Chez Minnie, Cuisine Saine) à Hope Road. Ses théories diététiques étaient semblables à celles que nous avions défendues à « La Reine de Sabah » et, très vite, tout le monde se pressa autour de ces plats extraordinaires où fraîcheur et nutrition se donnaient un rendez-vous savoureux.

Tous les matins, Minnie se levait aux aurores afin d'être la première au marché. Aucune de nous ne s'impliquait dans ce genre de cuisine juste pour l'argent : nous voulions surtout familiariser les gens pauvres avec cette nourriture simple et saine, et pas forcément plus chère pour autant.

Un proverbe jamaïcain dit que « vous devez transformer en sucre ce qui est aigre... » Nous avons pris l'aigre pour en faire une douce limonade.

C'est en 1975 que Minnie et moi avons organisé une fête d'anniversaire pour Bob, la toute première de sa vie ! En trente ans, il n'avait jamais soufflé une seule bougie. Ce fut une fiesta du tonnerre à « La Reine de Sabah ».

Bob se mit à pleurer, doucement. Les pleurs ne manquèrent d'ailleurs pas à cette fête, car il y avait plein de bébés, les petits de Minnie, les miens et tous les autres enfants de Bob ; Judy Mowatt était venue avec les siens et plusieurs musiciens avaient fait de même. Notre descendance était amplement assurée ! Bob répéta à qui voulait l'entendre que c'était là son premier vrai anniversaire. Ce fut une journée formidable. Méorable. Depuis 1981, en Jamaïque, le 6 février, on célèbre le « Bob Marley Day ».

Je l'ai déjà dit : la plupart des textes de Bob reflètent fidèlement notre vie, de « Nice Time » à « Chances Are » en passant par « Stir It Up » (lorsque je rentrai du Delaware) et, bien sûr, « No Woman, No Cry ». Parfois, en tournée, lorsque nous nous étions disputés juste avant le concert et qu'il voulait se faire pardonner, il me rejoignait, sur scène, pendant que nous chantions cette chanson : il mettait ses bras autour de mes épaules et, parfois, m'embrassait ou me murmurait « je t'aime » à l'oreille.

Je pourrais passer en revue ainsi la longue liste de ses chansons, mais très souvent, Bob n'écrivait pas ses textes tout seul. Parfois c'était avec Bunny, Peter ou Vision, ou bien avec le concours d'autres copains, rêvassant sur un rythme, chantonnant une mélodie. Souvent, il me demandait mon avis, à la fin de la journée : « Tu as vu ce que j'ai écrit cette nuit, qu'en penses-tu ? » ou « Comment ça sonne, ça ? On comprend bien ce que je veux dire ? »

Donc, la plupart des paroles de ses chansons se réfèrent à notre vie commune, surtout aux premières années. Ce n'est pas que j'aie des prétentions quelconques, mais il est de fait que nous avons écrit nombre de textes ensemble, en nous inspirant d'ailleurs très souvent des psaumes de la Bible. Dans notre petit studio situé dans la cave à Bull Bay, Bob allait loin dans l'introspection, cherchant au plus profond de lui-même les messages d'amour, de paix et d'unité qu'il voulait délivrer.

Pendant ces années de tournées incessantes, malgré tous les conflits et surtout ceux dus à ses infidélités répétées, nous avons fini par retrouver une entente, et nous avons recommencé à vivre comme mari et femme.

C'est pendant cette période que nous avons pris Karen avec nous, au sein de la famille.

La petite fille était née à Londres et sa mère l'avait emmenée en Jamaïque pour la confier à sa grand-mère. L'ayant déposée, elle était repartie, après avoir téléphoné à Bob : « Le bébé est en Jamaïque... » Sans doute une manière d'accroître les chances que le père accepte de prendre soin de l'enfant. C'était typiquement le comportement d'une fille jamaïcaine (et je m'inclus dans le lot...) ! Là où se trouve le bébé, la mère finit par s'installer.

Quand Bob m'apprit : « J'ai une fille à Harbor View », je fus plus surprise par le lieu géographique que par le fait lui-même. Il ajouta : « Il faut que tu ailles la voir. » Comme il avait l'air d'être inquiet, j'acceptai. Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre, dès mon arrivée, la grand-mère dire à la petite fille : « Voilà ta maman qui arrive ! » Karen, alors âgée de quatre ou cinq ans, était très timide et, visiblement, pas très épanouie. Elle ne prononça qu'un seul mot : « Maman » et se mit à pleurer lorsque je partis, après avoir discuté avec la grand-mère.

Une fois rentrée, je dis à Bob que nous devrions prendre la petite avec nous, parce que sa grand-mère ne semblait pas la bonne personne qu'il fallait pour l'élever. Elle grandirait avec Stephanie qui avait juste un an de moins.

Bob avait appris à ne plus s'étonner de ma façon de gérer ce genre de problèmes. Néanmoins, il me jeta un long regard avant de demander : « Tu es vraiment sérieuse, dis ? » « Bien sûr ».

Nous avons donc adopté Karen dans la famille. Elle grandit avec Stephanie et, finalement, Stephen, comme de véritables triplés. Ils formaient une véritable petite bande dont Karen devint la chef, Stephanie la suivant partout.

En tournée, je pouvais parfois faire une pause de trois ou quatre jours, je prenais alors le premier avion pour passer un peu de temps avec les miens.

Un soir, je rentrai ainsi, sans avoir prévenu, pour constater – ô angoisse – que Karen et Stephanie n'étaient pas à la maison ! Dans tous mes états, j'appelai la police, fis le tour de tous nos amis... nous avons même organisé une sorte de battue ! Nous étions tous très inquiets et je faillis vraiment perdre la raison.

Finalement, c'est n'est que le lendemain après-midi que nous les avons découvertes chez des amis : elles avaient tout simplement eu peur de rentrer parce qu'il était trop tard.

Et personne n'avait pu imaginer que je ferais un tel foin !

J'avais beau me produire sur les scènes du monde entier, séjourner dans toutes les grandes capitales, je n'avais pas le sentiment d'avoir évolué.

Je me sentais dans le même état d'esprit que lorsque le chauffeur de Bob était venu à Bull Bay me chercher pour « une urgence ». Régulièrement, entre deux tournées, je disais à Marcia et Judy : « Désolée, les filles, il faudra continuer sans moi. Je songe sérieusement à le laisser poursuivre tout seul ! » Car, Marcia avait

sa carrière en dehors de nos tournées et Judy menait la sienne, alors que ma vie dépendait entièrement de celle de Bob.

Il m'arrivait donc de me sentir insatisfaite, voire pas vraiment à ma place. Bob se montra, comme toujours, très compréhensif lorsque je lui dis à quel point j'avais besoin de me réaliser par moi-même. Je savais bien qu'il avait de la peine pour moi et qu'il connaissait mes sentiments, il était toujours très honnête avec moi. Il composa même une chanson à mon intention, « Play Play Play » (Tu ne fais que jouer)... C'est vrai, il connaissait mieux que quiconque mes rêves et mes ambitions, d'ailleurs lui-même en avait fait, des rêves, à propos de mon avenir.

Quand il m'arrivait de me plaindre à cause de ses enfants illégitimes, il essayait de me consoler à sa manière : « Mais, chérie, tu n'aurais jamais pu porter tous les bébés que j'ai besoin d'avoir... Je ne veux pas que tu sois enceinte tous les ans ! Donc, c'est, en quelque sorte, un moyen de vous décharger d'un fardeau, ton corps et toi. » C'était un autre de ses refrains : « Te décharger de ton fardeau. Puisque je sais que tu aspires à travailler, disait-il encore, je sais à quel point tu aimes chanter, c'est un besoin vital. »

Mais, lorsque très concrètement, une opportunité de travail en solo se présenta à moi, la réaction de Bob fut plutôt celle de quelqu'un qui veut tout contrôler que de quelqu'un de compréhensif.

Cette occasion ne survint qu'à la fin des années 70 : Hansa Music, une société française, me fit une proposition intéressante.

Quand les I-Threes assuraient la première partie des concerts de Bob, chacune de nous trois chantait en solo et un soir, lors d'un gala en France, les gens de Hansa Music vinrent me trouver après le concert : « Rita, c'était formidable. Votre voix est si belle... faites un album ; on se chargera de la promotion ! »

Je voyais bien qu'ils étaient convaincus de mon potentiel. Le PDG de la compagnie, Fred Lipsik, vint me voir en Jamaïque, accompagné de Catherine Petrowski, son attachée de presse. Fred se montrait de plus en plus intéressé et passionné par le projet. Il m'appelait tous les jours, répétant : « Nous sommes venus spécialement pour vous... Accompagnez-nous à Paris, on fera de grandes choses ensemble ! » J'en étais convaincue et très motivée. Faire de grandes choses et à Paris ! Il était plus que temps de me lancer pour réaliser quelque chose.

La réaction de Bob me déçut : « Oh, non, tu ne devrais pas faire ça... »

« Mais, c'est important pour moi, pour m'épanouir en tant qu'artiste ! »

« Si tu veux réaliser quelque chose, fais-le au sein de la famille, insista-t-il. Tu veux que l'homme blanc nous vole, nous dépossèdes de notre business ? Pourquoi fais-tu ça ? Ta famille est ici. Pourquoi ne veux-tu pas continuer à me soutenir, maintenant que nous sommes en train de réussir ? Attends encore un peu, donne-moi ma chance et après je te soutiendrai pour que tu aies la tienne ! »

Mais, cette fois, je n'entendais pas abandonner à si bon compte : « La chance dont tu parles c'est TA chance ! Moi, j'ai l'impression d'étouffer, je sais que je suis capable de bien mieux. »

C'est donc malgré sa désapprobation que je me suis engagée avec Hansa Music à faire cet album, en envoyant régulièrement des enregistrements à Paris. Je savais bien que Bob serait furieux, mais une pensée dominait toutes les autres : « Je sais chanter ! »

Lorsque, finalement, Bob découvrit la chose, il ne put s'empêcher d'être heureux pour moi, tout en affirmant toujours qu'il était contre : « Je n'aime pas ça du tout. » Moi, je jubilais – oh, la, la – ils m'avaient donné une avance de cinq mille dollars, ce qui était une belle somme, pour l'époque. J'en parlais à Bob : « Regarde, voilà mon chèque. Pour mon album, à moi ! Tu vois bien que, maintenant, je suis engagée vis-à-vis d'eux ! »

Les choses suivirent leur cours et je partis pour Paris donner des interviews et Hansa envoya des photographes faire des reportages à Clarendon. Tout cela, rien que pour moi (en plus, les photos étaient très belles... !)

Puisque mon album allait également être distribué dans les pays nordiques, on m'envoya en Suède pour la campagne de lancement à la radio et à la télévision. À l'aéroport, il y avait mon père qui m'attendait.

Tant d'années s'étaient écoulées et nous ne nous étions jamais revus. Je n'en croyais pas mes yeux, mais il était bien là. On s'embrassa et il me fit découvrir la ville.

Le lendemain, c'était dans tous les journaux : « Elle retrouve son père en Suède. » C'était effectivement la première fois que je le revoyais depuis mes échappées du Delaware vers Brooklyn où il vivait alors avec M^{lle} Alma. Nous avons passé cinq magnifiques journées ensemble à Stockholm, très heureux de nous redécouvrir, de nous retrouver. J'aimais profondément mon père, et ce fut difficile de le quitter à nouveau, après ces courtes retrouvailles. Je ne le reverrais qu'à l'enterrement de Bob...

Mon album devait avoir pour titre « Who feels It knows It » (Écoute ton cœur, et tu sauras) et les gens de Hansa Music étaient venus assister aux dernières séances d'enregistrement et faire quelques photos supplémentaires, à la campagne. C'est là que Bob les a purement et simplement chassés ! Je pense ne

pas trop me tromper en avançant qu'à ce moment-là, il était fou de jalousie. Il hurla : « Sortez d'ici ! C'est moi qui vais la lancer, c'est moi qui ferai sa publicité ! Laissez-la tranquille... Vous voulez seulement l'utiliser et l'emmener loin d'ici. »

Catherine Petrowski qui était une gentille et jolie jeune femme se mit à pleurer comme un enfant. Elle tenta de s'expliquer : « Non, non, Bob. Ce n'est pas ça. Rita est tout à fait capable de décider par elle-même, elle est indépendante, elle du talent, et elle fera ce qu'elle a envie de faire ! »

J'étais désolée pour cette fille blanche, mais Bob l'a effectivement chassée en continuant dans la même veine : « Laissez ma femme tranquille ! Laissez ma femme tranquille ! »

C'était affreux. J'étais à la fois furieuse et morte de honte, mais nous étions sur le point de partir en tournée ensemble et je ne pouvais rien faire.

Bob devait bien se douter que je n'en resterais pas là et, heureusement, Catherine Petrowski pensait la même chose. Elle suivit chacun de nos concerts en Europe, discrète, polie, mais déterminée. À chacune de ces rencontres, elle faisait des interviews pour mon album.

Évitant une guerre ouverte avec Bob, nous avons continué, chacune à sa manière, à le travailler au corps. Plus d'une fois, nous avons discuté tous les trois : l'album était sur les rails et vraiment prometteur. Finalement, un soir à Bruxelles, Bob s'avoua vaincu : « D'accord... d'accord... Hansa est... un bon tremplin pour... Rita... »

Ouf !

Enfin, je signai officiellement le contrat avec Hansa Music.

Malheureusement, la période prévue pour le lancement de l'album et les opérations de promotion allaient coïncider avec la maladie de Bob... Je devais alors jongler entre les médias et l'hôpital.

Sa mère ne cacha pas sa désapprobation : « Pourquoi faut-il absolument démarrer ta carrière maintenant ? Juste quand, lui, n'a vraiment pas besoin de cela... »

J'essayais d'expliquer que cela ne dépendait pas de moi, que la mise en chantier datait de bien avant la maladie de Bob. Mais, au final, même si je n'avais pas envie de laisser tomber, je me suis bien rendu compte que je ne pouvais pas faire autrement.

Ma priorité absolue était la santé de Bob.

L'ironie du sort voudrait qu'il me quitte au moment même où je prenais mon envol en tant qu'artiste à part entière. Mais, avant cela, la vie nous réservait encore bien des épreuves !

Guerre

(War)

AU PRINTEMPS 1976, avec la perspective des élections, le taux de criminalité atteignit des sommets en Jamaïque. La guerre des gangs faisait rage un peu partout sur l'île, la tension générale montait alors que le gouvernement montrait son incapacité totale à pacifier les quartiers défavorisés de Kingston.

L'indépendance datait de 1962, mais de nombreuses familles pauvres de la Jamaïque vivaient toujours dans la souffrance et la misère. Pas seulement dans des bidonvilles comme Trench Town, mais également dans des secteurs ruraux tels que St. Ann.

Les deux principaux partis politiques, le Parti travailliste jamaïcain (Jamaica Labour Party, JLP) et le Parti national du peuple (People's National Party, PNP) continuaient à faire des promesses qu'ils ne pouvaient tenir et ils utilisaient les « rude boys », les voyous, pour les basses besognes. Quand le climat politique commençait à s'échauffer, les leaders distribuaient des fusils aux gangs, et donnaient l'ordre de « tuer l'opposition ». Une fois les élections passées, les bandes ont refusé de restituer les armes, les « mauvais garçons » se sont transformés en tontons flingueurs à la gâchette facile.

Vous retrouviez ces « durs de la rue », un peu partout, l'arme à la main. La guerre continuait...

Nos tournées à travers le monde avaient valu à Bob une renommée internationale et sa célébrité en Jamaïque atteignait des sommets. Dans son pays, il était considéré comme la « Voix du peuple », la jeunesse des ghettos lui vouant une admiration sans bornes. Qu'il se soit installé dans les beaux quartiers de la ville ne diminuait en rien cette adoration. Les meurtriers, les « gunmen », les grands malfaiteurs, tous demandaient son soutien.

Hope Road se transformait parfois en véritable centre d'accueil et d'assistance sociale. Jour et nuit, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ils venaient en demandant à voir Bob. Il était devenu plus important que le Premier

Ministre ! Ces personnages se comportaient comme si Bob leur appartenait, comme s'il vivait pour eux. À cela s'ajoutaient des pressions diverses, venant de tous les camps politiques, au point que cela devenait malsain de s'y trouver mêlé.

Son existence était menacée par toutes sortes de dangers, uniquement parce qu'il avait tant attiré l'attention, par sa seule musique, sur l'île de la Jamaïque.

C'est, bien sûr, agréable d'être au sommet, mais ça l'est beaucoup moins lorsqu'on vous fait porter un tel poids sur les épaules ! Vous êtes tout en haut de l'échelle, mais vous êtes aussi très exposé, trop en vue. Bob n'avait plus de temps pour lui, plus de vie privée.

Des gens commençaient à prier pour lui ; on venait lui proposer d'assurer sa protection. D'une part, parce que « quelqu'un risque bien de t'assassiner » et, d'autre part, parce que « tu peux peut-être nous dépanner d'un peu d'argent ». Ce qu'il ne manquait d'ailleurs jamais de faire. Tous les prétextes étaient bons pour prendre racine, rester dans les parages, en gardant un œil sur leur « proie ». Dans l'une de ses chansons, Bob chante : « Il y a trop de confusion, trop de mélanges ; je dois garder mes roues libres. Une fois pour toutes : je dois garder libres mes roues ! Peu importe qui tombe. Il y a trop de confusion... »

Il devenait paranoïaque et s'attendait, chaque matin au réveil, à être envahi par tous ces gens. À propos de ce genre de folies, je dis aujourd'hui : « Gardez ces excès loin de votre famille, loin de vos enfants... Préservez-les ! » Parfois, nous dormions par terre parce qu'il fallait laisser nos lits à des individus douteux poursuivis par des bandes rivales...

À la fin, et cela semblait quasi inévitable, Bob fut choisi pour participer à l'apaisement du pays, et calmer les jeunes des ghettos. « Vous seul pouvez réussir, disait le gouvernement. Vous pouvez leur parler à travers votre musique. Organisons un concert ! » Ils voulaient un spectacle pour la paix, intitulé « Smile Jamaica » (Souris, Jamaïque !), destiné à calmer les esprits avant les élections prévues pour décembre. Bob demanda à Peter et Bunny, les « Wailers d'origine », de participer au concert, mais ils refusèrent. Peter affirmait que ce n'est pas la paix qu'il voulait, mais l'égalité et la justice. Bunny, lui refusait d'être associé à un événement purement politique dont il se serait senti complice.

Sponsorisé par le Ministère de la Culture, le concert serait gratuit. Initialement, il devait se dérouler à la Maison de la Jamaïque, mais j'ai eu, en rêve, un mauvais présage. Bob demanda alors un changement de lieu : ce serait le National Heroes Circle, à Kingston.

Mon Dieu, nous étions encore si jeunes, Bob avait trente et un ans et moi trente ! Se retrouver propulsés, à cet âge, dans une position si importante, si élevée, si exposée ; au centre d'un univers grouillant de producteurs, de managers, de commerçants... que sais-je encore ! Tout cela ne vous laissait guère la possibilité de dire : « Non, non, je n'en veux pas. Merci. » Vous aviez tant de conseillers pour vous aiguiller, tant de professionnels pour décider « ce qui est le mieux pour vous ». Même avec une antichambre remplie de conseillers, Bob se trouva maintes fois dans des situations ne concernant en rien sa carrière, mais sa position politique et sociale.

Tout en étant conscient du danger, il accepta de faire le concert dont la date fut fixée au 5 décembre 1976. Mais, au lieu d'être un événement pour le peuple, comme Bob le voulait, cela s'est finalement transformé en une manifestation au service des politiciens en place. L'artiste a été manipulé, utilisé. Sacrifié ?

Il y eut des rumeurs selon lesquelles Bob agirait pour les intérêts du parti au pouvoir, le PNP, alors qu'il n'en était rien. La réaction de l'opposition ne se fit pas attendre, assortie d'une mise en garde : s'il faisait le concert, ils le tueraient... Toute la semaine précédant l'événement, les habitués de Hope Road remarquèrent la présence de nombreux étrangers sur les lieux. C'était terrible de voir que Bob était mêlé à tout cela, qu'il était au beau milieu de ces divisions, affrontements et contradictions. Il se montrait, néanmoins, fermement décidé à faire ce cadeau au peuple qui allait si mal.

Le vendredi précédent, alors que nous étions en pleine répétition, il y eut, tout à coup, un bruit de pétards. Je me rappelle avoir pensé : « Tiens, ce n'est pas Noël, peut-être que ce sont les Chinois qui célèbrent leur Nouvel An ? » Un peu plus tard, en début de soirée, j'ai embrassé Bob avant de me rendre à une autre répétition avec mon groupe, qui préparait une comédie musicale. « À tout à l'heure ! » Bob me répond : « D'accord, fais bien attention... »

Shanty et Senior, deux jeunes gens qui habitaient près de chez nous à Bull Bay et qui étaient venus avec moi en ville le matin, m'attendent dans la voiture pour rentrer.

À l'instant même où, m'étant installée derrière le volant, je me tourne vers eux pour les saluer, je vois deux inconnus au second étage que je venais de quitter. Des armes à la main ! Oh, non ! Je n'ai eu qu'une seule pensée : partir, vite ! Lorsque j'ai démarré à toute vitesse (oh, ce formidable vroom, vroom de notre belle Volkswagen ronflante), l'un des tueurs s'est détourné un instant de sa cible : Bob, en train de discuter avec Don Taylor, son manager !

Alors que, comme une folle, j'appuyai à fond sur l'accélérateur, il a pointé son arme dans ma direction, puis, lui et ses complices se sont mis à courir

derrière la voiture lancée à toute allure. Ils ignoraient qui se trouvait à l'intérieur. Les balles sifflaient à mes oreilles, ricochaient... c'était horrible. À l'arrière, les deux jeunes s'étaient aplatis sur le plancher de la voiture en hurlant : « Baisse-toi, Maman ! Baisse-toi ! »

Je me suis couchée du mieux possible sur le volant, conduisant tant bien que mal. Soudain, j'ai senti un liquide chaud me couler le long de la nuque. Oh p..., je suis morte ! C'est tout ce que j'ai réussi à penser. Je suis morte parce qu'une balle m'a touchée à la tête...

À quelques mètres du portail, j'ai réussi à arrêter la voiture. J'ai tiré le frein à main et, sans doute pendant un long moment, je suis restée là, n'osant plus bouger. Alors, voilà, c'est comme ça lorsqu'on est mort... Je pensais à Tati, aux enfants, et à Bob : l'ont-ils assassiné ?

C'est à ce moment-là que l'un des tueurs s'est approché de la voiture, il a regardé à l'intérieur et a posé le canon de son arme sur ma tempe. Au bout d'une éternité, il a fini par dire, laconiquement : « Ils sont tous morts ; ils sont tous morts ! » Et il n'a pas tiré.

Les voisins les plus proches commençaient à ouvrir leurs fenêtres. Le tueur est resté encore quelques instants debout à côté de notre voiture, pour s'assurer, je suppose, que j'étais bien morte. Puis, tout à coup, une sirène s'est mise à hurler.

Quelqu'un avait dû appeler la police. « Notre » tueur, et les six autres, comme je l'appris par la suite, comprirent qu'il valait mieux déguerpir au plus vite. Pendant ce temps, je continuais à faire la morte, n'osant même plus respirer. Lorsque j'entendis des pas s'éloigner à toute vitesse, j'osai relever la tête : les hommes armés couraient vers leur voiture, qui bloquait la sortie. Ce n'est pas par-là que nous aurions pu nous échapper.

Le sang continuait à ruisseler à travers mes tresses, en m'inondant le visage, et je finis quand même par comprendre que ce n'était pas encore la mort. Que j'étais bien vivante ; mais, ô Seigneur, où était Bob ? Sortant de la voiture, en tremblant de tous mes membres, je m'inquiétais de mes jeunes passagers. Tous deux étaient toujours couchés sous les sièges et je les rassurai : « Vous pouvez sortir ; ils sont partis ! » Mais ils demeuraient tétanisés, tout l'arrière de la voiture était troué comme une passoire et personne n'aurait dû avoir survécu. C'était un véritable miracle que mes passagers soient en vie !

Bob aussi aurait pu être assassiné cette nuit-là. Facilement. Tout de suite après mon départ, il était allé à la cuisine éplucher un pamplemousse. Le tueur qui le prit pour cible a visé le cœur, mais, par bonheur, la balle a simplement

éraflé sa poitrine avant d'être arrêtée par l'os du coude (où elle allait rester pendant des années, jusqu'à sa mort).

Tati et les enfants apprirent les événements à Bull Bay, par la radio. Quand on annonça que « Bob Marley et Rita Marley avaient été tués... », ils sont devenus fous ! Oh, pauvre Tati, seule avec les enfants, là-bas à Bull Bay, à devoir faire face. Cependant, la police arriva rapidement pour les mettre en lieu sûr, puisque l'on ne pouvait pas savoir ce qui risquait encore d'arriver.

Ce n'était pas passé très, très loin... à un cheveu près ! Grâce à la clémence de Jah, personne n'est mort cette nuit-là.

Don Taylor, cependant, avait reçu cinq balles. On l'a évacué par hélicoptère vers Miami, l'une d'elles s'étant logée dans la colonne vertébrale. Tout le monde l'avait cru mort et personne ne voulait le toucher. Seul Bob l'avait soulevé pour l'installer dans une voiture.

Quant à moi, les médecins n'ont pas opéré tout de suite, estimant que la balle se trouvait trop près du cerveau pour le moment.

Le temps que l'inflammation diminue, ce qui devait prendre plusieurs jours, je fus hospitalisée avec des policiers en faction devant ma porte. En me voyant, Tati et les enfants n'arrêtèrent pas de pleurer...

Le dimanche, pourtant, j'étais sur scène pour chanter. Bob avait en effet décidé que le concert devait avoir lieu, quoi qu'il advienne... Qu'on vienne le tuer, il chanterait pour le peuple ! Certains des musiciens de son groupe refusèrent de participer et il fallut en engager d'autres dans l'urgence. Il n'y eut que deux I-Threes, Judy et moi. Marcia, avait apparemment reçu plus tôt des menaces et elle avait pris un avion pour New York.

Bob, lui, était debout ; face au danger, le bras en écharpe et donc incapable de s'accompagner à la guitare. Moi, j'avais la tête entourée de bandages... Et nous avons chanté !

Ces coups de feu m'ont changée. Ils ont transformé Bob aussi. Cet attentat fit entrer la peur dans sa vie, même si pendant le concert il avait montré sa blessure au public et entamé quelques pas de danse pour mimer, ou exorciser, les coups de feu. Désormais, Bob eut peur comme jamais auparavant.

En fait, il n'avait pas vraiment cru que les tueurs mettraient leurs menaces à exécution. Nous étions désormais conscients qu'il suffirait de peu de choses pour qu'ils recommencent. Et qu'ils réussissent.

Dès ce moment-là, ce fut la dégringolade ; tout se délita, personne, non absolument personne, n'aurait pu prévoir la situation dans laquelle nous nous

trouvions désormais. J'étais retournée rapidement à Bull Bay prendre quelques affaires avant de quitter la Jamaïque.

Tout devient si irréel lorsque quelqu'un a essayé de vous assassiner et que, peut-être, il essaiera encore. Cela change la façon de concevoir la vie.

Tous nos projets devaient être revus.

Dans un premier temps, Bob, les enfants et moi, ainsi que Neville Garrick, sommes allés nous installer à Nassau, dans l'une des maisons de Chris Blackwell. À ma demande, la mère de Bob nous y a rejoints pour quelques jours.

Peu de temps après l'attentat, Cindy Breakspeare a été élue « MissMonde 1976 ». J'ignorais alors que Chris Blackwell l'avait pistonnée pour ce concours, mais Bob était au courant et s'attendait à l'éventualité de sa victoire. Après avoir obtenu le titre, elle a annoncé son intention de tourner un film qui devait s'appeler *La Belle et la bête*, et c'est dans cette optique qu'elle débarqua à Nassau. Sans doute, abandonnèrent-ils rapidement ce projet, car je ne devais plus jamais en entendre parler...

Elle n'osa tout de même pas s'installer dans la maison que nous habitons, mais prit une chambre dans un hôtel des environs où Bob allait régulièrement la retrouver. Je découvris plus tard que Cindy, et surtout sa mère avaient sérieusement misé sur Bob.

Je suppose qu'elle voulait se marier, comme toute jeune fille, et faisait tout pour parvenir à ses fins. Sa mère alla même jusqu'à demander à Cedella Booker : « Mais enfin pourquoi Bob ne demande-t-il pas le divorce ? Il a promis à Cindy de l'épouser et il vit toujours avec Rita ! »

La réplique un peu sèche de ma mère fut : « Oh, la... il vaut mieux en rester là. N'allez pas trop loin ! » Car, même si elle s'intéressait de près aux conquêtes féminines de Bob (souvent, il les lui présentait), elle m'a toujours témoigné amour et respect.

Marié ou pas, Bob partit s'exiler à Londres où vivait Cindy. Moi, j'avais redouté que cela n'arrive un jour... Je ne pouvais indéfiniment rester à Nassau : les enfants devaient retourner à l'école. La vie continuait.

Nous sommes donc retournés en Jamaïque, dans notre maison de Bull Bay. Mais je ne m'y sentais plus en sécurité.

Aujourd'hui encore, j'ai du mal à décrire ce que je ressentais alors. Je devais quitter ma maison et mon jardin et me remettre de ma blessure (d'après les médecins, mes boucles épaisses, mes dreads, m'avaient sauvé la vie).

J'avais encore une autre cicatrice – invisible celle-là, mais pas moins douloureuse – provoquée par ce qui se passait, là-bas, en Grande-Bretagne.

Bob y vivait pour de bon... je veux dire qu'il y enregistrerait ses chansons, tout. D'accord, c'était un exil, mais il y vivait sa vie, en compagnie de Cindy...

Je sentais que tout m'échappait, comme si les choses perdaient de leur consistance. Le matin, ma première pensée au réveil était : « Combien de temps tout cela va-t-il encore durer et quel en sera le dénouement ? » Comme toujours, lorsque les temps étaient difficiles, je rassemblais toutes mes forces en me rappelant que je ne pouvais compter que sur moi. Je devais rester capable de m'occuper de mes enfants et de moi-même. Sois forte, redresse-toi et combats !

J'informai Bob que nous devions déménager ; je me sentais mal et c'était encore pire pour les enfants. Il fallait nous installer dans un secteur plus sûr et mieux protégé. Bob était d'accord et ce fut Gilly, notre cuisinier pendant les tournées, qui nous dénicha une maison à Kingston, sur Washington Drive, à proximité de la propriété du Premier Ministre, Michael Manley. Tout d'abord, nous avons été locataires, puis Bob nous a acheté la maison.

Nous avons donc aménagé à Washington Drive dans une maison composée de trois logements, ce que les Américains appellent une « maison à trois familles ». Deux Éthiopiens devinrent nos locataires, Abba Mendefro, un prêtre de l'Église orthodoxe et Zacgi, un enseignant. Mais, comme l'Église avait du mal à payer le loyer, Abba accepta en échange d'aider Tati à s'occuper des enfants.

Rapidement, il est devenu comme un grand-père pour eux et je me sentais rassurée par sa présence. Tant qu'Abba était là, Satan ne pourrait pas s'aventurer dans ce jardin ! Les enfants étaient en sécurité, Ziggy devint même enfant de chœur, et je sentis ma foi consolidée.

J'avais à nouveau un terrain plus stable sous les pieds, une force dans laquelle me ressourcer. Jah ? Dieu ? Allah ? Peu importe le nom. Seul comptait que je puisse m'y appuyer. Un soutien indéfectible !

Malgré la situation, Bob et moi avons gardé un contact régulier et nous nous parlions quotidiennement. Il demandait : « Que fais-tu ? Comment vont les enfants ? » Il passait beaucoup de temps dans les studios à Londres et un jour, il me dit : « Écoute, j'ai absolument besoin des I-Threes pour m'accompagner. J'aimerais que veniez à Londres. » Je n'eus pas besoin de réfléchir longtemps ; je dis : « D'accord. On va venir. » Grâce à Tati et Abba qui s'occupaient des enfants, il n'y avait pas de problèmes.

Quelques coups de fil plus tard, nous étions dans l'avion, Marcia, Judy et moi.

C'est au retour de ce voyage en Angleterre que je reçus le message de la Hansa Music à propos de l'album qu'ils voulaient faire avec moi. J'ai trouvé que

cela tombait parfaitement bien.

Quand Eric Clapton enregistra la mélodie de Bob « I Shot The Sheriff » et en fit un énorme tube international, le public vit en Bob un révolutionnaire. Il ne cacha pas le grand plaisir que cela lui procurait. Il était heureux d'être appelé « le révolutionnaire musical » qui menait sa guerre grâce à sa musique. Ses chansons dépassaient les frontières, touchant tous les hommes, quelle que soit leur nationalité ou la couleur de leur peau. Son message était entendu. La plupart des vedettes américaines de la chanson écoutaient Bob Marley. Avec enthousiasme.

Stevie Wonder, par exemple, aimait la musique de Bob et allait apprécier également l'homme. Souvent, il lui a répété : « Bob, j'aimerais qu'on parte en tournée ensemble. Assure ma première partie ! » On avait commencé à fixer les dates de ces concerts lorsque Bob tomba malade. C'est notamment en pensant à Bob que Stevie composa « Master Blaster ».

Stevie est venu en Jamaïque et le concert qu'il donna avec Bob fut si profond et émouvant ! On avait l'impression que les deux chanteurs se connaissaient depuis de longues années. Stevie voyait Bob avec les yeux du cœur, tel qu'il était, au-delà des apparences. Roberta Flack vint également en Jamaïque, attirée par le talent de Bob. L'ayant côtoyée un certain temps, je me rappelle fort bien quelle femme solide et équilibrée elle était. Stevie, Roberta, Barbara Streisand... tous ces artistes baignaient dans la musique de Bob.

Mais les paroles qui accompagnaient cette musique ne plaisaient pas à tout le monde. En Amérique, toute personne qui, en ce temps-là, prêchait la révolution ou la paix, même par le chant et la musique, faisait l'objet d'une étroite surveillance. Comme la renommée de Bob dépassait largement les frontières de la Jamaïque, son influence politique à l'étranger était redoutée et surveillée.

Une position qui n'avait rien de confortable.

J'ai encore en ma possession un dossier qui prouve que Bob a bel et bien été suivi par des agents des services secrets américains. Se retrouvant ainsi sous surveillance, Bob devait se montrer de plus en plus discret et faire preuve de prudence en toute circonstance. S'il est vrai qu'à l'époque il était très difficile de prouver cette surveillance rapprochée, quelqu'un a mis, des années plus tard et grâce au « Freedom of Information Act » (le droit à la liberté d'information), la main sur des dossiers secrets concernant Bob Marley.

Six mois après les terribles coups de feu, Bob revint en Jamaïque. Je suppose que Londres commençait à l'ennuyer ou, peut-être, redoutait-il l'approche de

l'hiver, il composa alors « Misty Morning, No See No Sun » (Matin de brume, pas le moindre rayon de soleil à l'horizon).

Sans compter l'influence, voire certaines pressions, de la part d'amis restés en Jamaïque : le pays était toujours en plein chaos et la guerre des gangs faisait rage. Ils étaient nombreux, surtout dans les ghettos, à attendre le retour de Bob Marley, ils juraient que la Jamaïque ne retrouverait pas la paix tant que Bob ne serait rentré au pays.

Des personnalités politiques se faisaient également pressantes : « Revenez ! Le peuple vous réclame... » Entre temps, une partie des tueurs avaient été mis en prison.

C'est en héros national que Bob fut accueilli, son retour suscitant beaucoup d'émotion sur l'île. Il s'installa avec nous dans la maison de Washington Drive.

Mais il y avait des changements qui m'inquiétaient beaucoup. Il était, la plupart du temps, accompagné de plusieurs hommes à la mine patibulaire (d'après Bob, ils étaient là pour le « protéger »...). Ils couchaient même dans notre lit ! « Rita, il faudrait héberger ce gars cette nuit... » Alors moi, je ramassais les draps et les couvertures pour aller dormir au salon !

Je soupçonnais fort que c'étaient ces individus qui prenaient réellement les décisions, pas Bob. Comme s'il avait, en quelque sorte, abdiqué, abandonné la partie en leur laissant les rênes.

Un jour, à bout de nerfs, je lui fis remarquer : « Tu es comme Jésus-Christ ; il a donné sa vie pour son peuple. » Aujourd'hui encore, je pense qu'il s'était donné à eux, sacrifié pour eux. Impossible de ne pas remarquer que Bob n'était plus vraiment à l'aise en Jamaïque, il devenait de plus en plus paranoïaque et vivait littéralement sous pression.

Nous aurions pu aller vivre en Éthiopie, mais Bob préféra écouter l'organisation des « Twelve Tribes » (les Douze Tribus) qui estimait que ce n'était pas encore son tour (ils y envoyaient leurs membres uniquement selon un certain ordre).

Je ne m'explique toujours pas cette attitude...

Il était de coutume que tous les participants de nos tournées puissent, avant le départ sur les routes, demander une avance sur salaire afin de laisser, par exemple, de l'argent à leur famille.

Avant de partir pour ce qui allait être notre dernière tournée, j'ai fait une telle demande, parce que je sentais que Washington Drive n'était pas suffisamment sûre pour la famille. Une fois de plus, des élections étaient programmées et beaucoup de gens fortunés fuyaient le régime qui, décidément, n'avait pas

changé. Les bandes armées menaçaient de plonger à nouveau notre île dans le chaos et la violence.

Comme toujours dans de telles situations, les prix de l'immobilier étaient en baisse. On pouvait trouver une belle maison pour vingt ou trente mille dollars à peine ! Mais en 1980 cela représentait une grosse somme pour moi.

Sachant que Washington Drive n'offrait pas une sécurité suffisante pour les enfants, ne serait-ce que par sa proximité avec le domicile de l'un des grands leaders politiques, je cherchai une autre demeure.

J'eus le coup de foudre pour une maison sur les collines surplombant Kingston. C'était une belle bâtisse de style espagnol ; et elle ressemblait à la maison où nous avions commencé à travailler avec Johnny Nash.

Les enfants l'adorèrent immédiatement. Je ne pouvais pas la payer comptant, mais j'espérais malgré tout pouvoir faire face. Je parlai à Bob de ma résolution d'installer les enfants dans un lieu sûr avant notre départ. J'ignorais à ce moment que le père de Diane Jobson avait déjà monté un projet immobilier prévoyant la construction d'une grande maison pour Bob, à Nine Miles.

Je n'ai pas mis longtemps à me rendre compte qu'il n'était en aucun cas question de moi dans ce projet : Bob parlait de la construction d'un grand studio d'enregistrement souterrain et du fait qu'il comptait s'installer à Nine Miles avec tous ses enfants.

« D'accord. Toi, tu fais ce que tu as envie de faire », lui dis-je. Il me répondit qu'il avait simplement besoin d'une maison plus spacieuse. Je savais que je devais rester ferme. Avec détermination, j'ajoutai : « ... Pas de problème. Mais celle que j'ai trouvée a un beau terrain et le notaire m'a dit qu'il faut signer la promesse de vente avant notre départ. Il y a d'autres clients qui sont intéressés et il faut que je laisse un acompte... »

D'abord je n'ai pas voulu trop insister, pour ne pas avoir l'air de le harceler, de trop demander, mais dès que je repensais aux enfants, à notre avenir, ma détermination se renforça et je lui proposai de visiter la maison avec moi. Il vint, en compagnie de Diane Jobson, jeta un coup d'œil et dit finalement : « C'est joli, mais trop petit pour tous mes enfants. » J'ai répliqué : « Tu sais, c'est un endroit qui offre de nombreuses possibilités. On peut rajouter des pièces, agrandir, créer... l'espace ne manque pas. »

Bob répondit simplement : « Non, ça ne m'intéresse pas. »

Un peu plus tard, alors que nous étions seuls, il m'expliqua en détail ce qu'il comptait faire à Nine Miles, là où se trouve aujourd'hui son mausolée. Il se préparait à arrêter définitivement les tournées (puisque le contrat avec Island Records expirait), il serait indépendant, redevenant le maître de sa propre musique. Il ressentait le besoin de s'enraciner dans un lieu lorsque le dernier

album serait enregistré pour Chris Blackwell. Il allait être un meilleur père, passer davantage de temps avec les enfants, être un meilleur mari, un meilleur ami... blablabla !! Nous avons éclaté de rire et avons bavardé toute la nuit. Paroles, paroles...

Mais je revenais toujours à la charge : « Très bien, Bob. Mais en attendant, je vais acheter cette maison sur la colline. »

Jusque-là, j'avais toujours pu garder un œil sur lui. Et il en était heureux. J'étais son regard, j'étais sa peine. Lorsque les choses n'étaient pas faciles, j'étais son épaule. Où qu'il soit, je lui ménageais un foyer et il aimait cela. C'était important pour lui de savoir où se réfugier, surtout à partir du moment où il est quasiment devenu un homme public, sans cesse harcelé... Il me suffisait de le regarder pour savoir lorsqu'il devenait nerveux, mal à l'aise ou qu'il avait des soucis.

Vint même un moment où toutes ces histoires de femmes lui pesèrent. Certes, les relations sexuelles, c'est agréable, mais, visiblement, ça ne lui apportait pas le bonheur. Qu'est-ce qu'il y avait après le sexe ? Quel échange et quelle relation ? Plus éprouvantes sans doute étaient ces nombreuses relations d'une seule nuit qui devenaient, physiquement et psychiquement, non seulement épuisantes, mais ennuyeuses.

Le lendemain de ma décision d'acheter la maison sur la colline, j'ai pris la BMW (que Bob m'avait achetée, sans doute en guise de cadeau de consolation quand il s'était « rapproché » de Cindy...) pour y retourner. En regardant tout autour, je me répétais qu'il fallait tenter ma chance, je devais le faire ! Acquérir un foyer sécurisant pour ma famille.

Une maison à aimer. Personne d'autre ne le ferait à ma place : « Ma fille, regarde les choses en face, Bob semble être sur dans autre trip ! » Je sentais des choses étranges ; comme une vibration différente, inédite. Mais, bon, ce n'était pas nouveau, j'avais déjà connu cela, et pas qu'une fois ! Les ennemis ne manquaient pas, c'était si facile d'avoir des ennemis, mais j'avais aussi des amis. Peu, mais ils n'en étaient que plus vrais.

Je touchai donc une avance sur mon salaire afin de verser un acompte pour la maison. Je dis à notre manager : « Ne me payez rien pendant cette tournée ; envoyez tout l'argent à mon notaire, en Jamaïque. »

Je n'avais aucune envie d'être obligée de vivre dans l'ombre, j'avais besoin de lumière. Et je vivrais dans la maison sur la colline.

Souffrances

(Woman feel the pain man suffer, Lord)

EN SEPTEMBRE 1975, un footballeur marcha sur le pied droit de Bob lui causant, avec ses crampons, une blessure au gros orteil. Ce fut douloureux, mais Bob refusa d'y prêter attention. Il était comme ça, il n'était pas douillet et estimait qu'il y avait bien plus grave qu'un orteil blessé. Il décida donc de l'ignorer et de continuer à jouer au foot malgré l'injonction des médecins de laisser son pied au repos et de ne pas courir pendant quelque temps.

Le soir, je voyais combien il avait mal lorsqu'il enlevait ses baskets et ses chaussettes. La plaie ne guérissait pas. Malgré son stoïcisme, toucher son orteil lui arrachait des cris de douleur et j'insistais : « Bob, il faut arrêter le football pendant un moment... cette plaie n'est pas belle à voir ! » Il disait « D'accord », se reposait un jour ou deux et le lendemain, il était de retour sur le terrain...

Finalement, en 1977, après un second traumatisme au même orteil, l'ongle tomba. Les médecins diagnostiquèrent un mélanome, une tumeur cancéreuse. L'ironie veut que ce genre de maladie ne touche que rarement les personnes de couleur. Bob, lui, était convaincu que les médecins lui racontaient des histoires, même le D^r Bacon, un médecin noir de Miami qui adorait Bob et qui m'avait dit alors : « Si seulement il voulait m'autoriser à couper cet orteil ; ça pourrait stopper le processus. »

Je répétais à Bob ce que le D^r Bacon préconisait, mais Bob pensa que j'étais devenue folle : accepter l'amputation ! Il était convaincu qu'il ne pourrait plus rester debout pendant ses concerts : « Comment me produire sur scène comme ça ? Les gens ne veulent pas voir un invalide ! » Il déchargea toute sa colère sur moi, comme si je faisais exprès de lui suggérer des solutions négatives.

Je décidai d'attendre un moment plus propice pour revenir à la charge, je voyais bien qu'il avait besoin que je le soutienne et non que je l'accable alors qu'il avait besoin de toutes ses forces.

De toute manière, il faut bien en convenir, la décision en la matière ne m'appartenait pas. Mon influence n'avait cessé de diminuer dans cette maison de fous, dans cette pépinière de superstars où des rumeurs les plus diverses circulaient à propos de sa maladie, et où les gens passaient leur temps à lui raconter n'importe quoi. Il était devenu très influençable. Naturellement, j'avais mon opinion à propos de certains racontars, mais j'évitais de faire des histoires ou d'étaler mes états d'âme.

En désespoir de cause, Bob envoya chercher Pee Wee, un médecin en qui il avait toute confiance et qui faisait partie des « Douze Tribus », ainsi que Gad Man, la tête pensante de l'organisation.

Ils lui dirent que le docteur Bacon était effectivement un menteur et que l'orteil était simplement très enflammé. Tout irait mieux, très bientôt.

Ils dirent que Bob devait quitter au plus vite l'hôpital où le diagnostic avait été fait. Et Bob obéit.

Ainsi, notre ultime tournée continua. D'un pays à l'autre, d'une ville l'autre, répétant exactement que nous faisions depuis presque sept ans. Soir après soir et capitale après capitale, des foules de fans : ils étaient des milliers et des milliers à se déplacer pour voir Bob. Il était bien plus qu'un simple chanteur pour eux ; ils venaient pour entendre *le* message. Ils venaient écouter ce qu'il avait à leur dire.

Sa musique leur parlait. Inévitablement, en devenant une idole, il était constamment épié... tout était commenté, chaque détail de sa vie, ce qu'il faisait, ce qu'il pensait et ce que les autres pensaient de lui.

Il s'ouvrit davantage au monde, devenant plus accessible. Plus fragile aussi. Alors que les sollicitations de son immense public étaient de plus en plus fréquentes, de plus en plus envahissantes, je commençais à le perdre, à la fois physiquement et moralement. Cette altération de nos relations s'accompagnait, pour mille et une raisons, de la disparition progressive de nos sentiments. Moi, je sentais bien que j'avais perdu son respect et son attention, alors que, parallèlement, les exigences de ses fans prenaient de plus en plus de place à ses yeux. Je demeurais à ses côtés, plus en qualité d'épouse, mais comme responsable des I-Threes.

Bob, lui, n'était pas heureux. Son orteil ne guérissait pas. Il n'en avait tout simplement pas le temps...

Comme d'habitude pendant nos tournées, nous avions des chambres séparées ce qui m'avait réjouie, au début. Dorénavant, les responsabilités supplémentaires (donner des interviews et recevoir sans arrêt du monde), expliquaient la totale prise de contrôle de sa vie privée par la maison de disques. C'était elle qui

décidait de ses heures de coucher, de réveil, de repas, de sorties. Bob se conformait à un programme de plus en plus strict et chargé, dont le rythme s'accélérait de jour en jour. Alors que tout un chacun, en tournée, restait le plus longtemps possible au lit pour se reposer après un concert, lui devait se lever tôt parce que telle ou telle interview avait été programmée. Et si quelqu'un appelait de l'autre bout du monde, il fallait que Bob soit disponible. Même s'il venait de se mettre au lit.

Son style de vie changeait et les femmes autour de lui étaient à l'avenant ; telle reine de beauté, telle Miss quelque chose... Dans chaque ville, il devait se plier à l'inévitable photo avec la Belle du coin, cela faisait partie de la promotion. « Bonjour, Bob, la Miss Quelque chose va venir te prendre à l'hôtel pour une séance de photos... » Ensuite, j'étais bien obligée de constater que la Miss en question venait pour les photos le jour et que la nuit, elle était dans son lit... Et, si possible, la nuit suivante également.

Mes sentiments personnels mis à part, je ne pouvais m'empêcher de me faire du souci pour lui. Pour sa santé. Un tel régime aurait affaibli n'importe qui, j'étais très inquiète. Pendant ce temps, la maladie s'était propagée à tout son corps, comme les médecins devaient l'expliquer plus tard. L'état de son gros orteil empirait, aggravé encore par les bottes que Bob portait chaque soir pour ses concerts. Parfois, nous en donnions deux dans la même soirée, ensuite venait la « troisième mi-temps »... Et c'était pareil le lendemain.

Je me souviens d'une nuit (à Paris, je crois) où il est rentré à l'hôtel avec une telle douleur à son orteil, qu'il a fallu appeler d'urgence un médecin. Celui-ci avait dans sa poche le journal du matin avec, à la une, la photo de Bob dansant avec la reine de beauté locale. Je ne pus m'empêcher de faire remarquer à Bob : « Tu n'aurais pas dû aller danser après le concert ! Si tu mettais au moins des mocassins pour soulager ton pied... »

C'est à ce moment que je réalisai qu'il ne pensait plus à lui-même, il n'avait plus le moindre instinct de survie. Concernant ses multiples coucheries d'une nuit, je revenais à la charge : « Si tu continues comme ça, tu vas t'affaiblir et perdre toute ta résistance ! Plus tu te reposes, meilleur c'est pour toi. » Mais lui ne me répondait rien d'autre que : « Oh, tu deviens jalouse maintenant ? Maintenant, tu te comportes en épouse jalouse ? »

Mon Dieu ! Combien de fois avons-nous eu de telles disputes... Il y a même eu des gens pour essayer de le monter contre moi.

En mon for intérieur, je pensais : « C'est donc ainsi ? Je suis traitée de cette manière ? Alors, je laisse tomber ! Tu ne te soucies plus de toi, Bob, donc, tu ne t'aimes plus. Et si tu ne t'aimes pas, tu ne peux pas m'aimer. Ta grande erreur

est de laisser d'autres gens t'aimer bien plus que tu ne le fais de ton côté. S'il est vrai que certains fans t'adorent pour le message que tu leur délivres, ils sont nombreux ceux qui, à l'instar des vampires, te sucent ton sang et ton énergie ! Et ils disent qu'ils t'aiment parce que, demain, tu seras en première page du *Daily News* ! »

Vint la période où je fus bien obligée de constater que j'avais perdu tout contrôle et toute influence. Exactement, comme on me l'avait prédit, il y a longtemps : c'était venu avec le succès, la célébrité et son cortège de « Je n'ai pas de temps à te consacrer » et de fausses excuses, « Il y a des choses que je dois faire, si je veux devenir quelqu'un, si je veux gagner de l'argent pour les enfants... Je dois agir de cette façon... »

Tout en étant profondément convaincue que Bob était porteur d'une mission, je pense qu'il en a été détourné de multiples façons par toutes les « bénis oui-oui » qui l'approuvaient sans discernement, qu'il ait tort ou raison. Et moi je lui disais : « Nos rêves sont en train de se vider de leur substance... »

Vint ensuite l'époque où tout se retrouva sens dessus dessous. Cela a commencé quand Don Taylor a été démis de sa fonction de manager. C'est Danny Sims, avec Alan Cole, qui prit la tournée en main, le même Danny Sims qui avait gardé nos enregistrements de démonstration pendant toutes ces années, pour les vendre au bon moment, celui qui réclamera ensuite la plupart des copyrights des premières chansons de Bob ! Et moi, dans tout cela, je savais à peine de quoi il retournait. Après la signature du contrat avec Island Records, je n'avais plus participé aux décisions financières ou stratégiques.

Tout se mettait littéralement à s'effondrer.

Fin septembre 1980, nous sommes arrivés à New York pour faire un concert avec les Commodores au Madison Square Garden. Bob avait été séparé du reste de la troupe : nous étions au Gramercy Park Hotel, alors qu'il fut installé à Essex House, à Central Park West. Jamais auparavant, nous n'avions été ainsi hébergés dans des lieux aussi éloignés.

Je n'ai jamais su le fin mot de l'histoire, mais il semblerait que des individus douteux de Brooklyn, qui s'étaient eux-mêmes greffés sur notre tournée, lui avaient procuré quelque chose... Jamais, je ne saurai s'il l'avait pris ou non.

Bob me raconta plus tard que cette nuit-là, il ne s'était pas couché du tout. Je l'avais appelé le dimanche matin pour savoir s'il venait avec nous à l'église, comme nous en avions l'habitude dans les villes où il y avait une église orthodoxe d'Éthiopie.

C'est Pascalene, la princesse gabonaise, qui répondit. Que faisait-elle là-bas si tôt le matin ? Ensuite, il y eut la voix de Bob disant qu'il ne voulait pas aller à l'église, ce qui était déjà inhabituel. De plus, sa voix avait quelque chose d'anormal. Je demandais : « Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'as pas dormi la nuit dernière ? »

Il répondit : « Non, pas vraiment. » Il continua d'affirmer que tout allait bien, mais qu'il n'avait tout simplement pas envie d'aller à l'église. Il allait m'envoyer la limousine. Sa voix était toujours aussi étrange et monocorde.

Je me trouvai alors en compagnie de Minnie et, de plus en plus certaine qu'il y avait un problème, je lui demandai : « S'il te plaît, va là-bas voir ce qui se passe, j'ai un mauvais pressentiment. »

Minnie partit immédiatement et, quand elle ouvrit la porte de la chambre de Bob, elle le regarda et vit... – comme elle devait me raconter des années plus tard –, elle vit la Mort. Il lui apparut alors comme un fantôme.

Finalement, j'appris ce qui s'était passé.

Bob s'était évanoui en faisant son jogging à Central Park. Alan Cole et lui étaient allés courir pour « dynamiser » Bob. Tout à coup, à mi-chemin, Bob a voulu se retourner pour dire à Alan qu'il ne se sentait pas bien, mais pas un mot n'est sorti de sa bouche. Il ne pouvait plus bouger, son corps était comme engourdi, glacé. Il est tombé. Ensuite, ils ont attendu la venue du médecin de Danny Sims, mais Bob a insisté pour que la troupe continue jusqu'à Pittsburgh, l'étape suivante de notre tournée. Il nous y rejoindrait un peu plus tard...

Personne ne s'était donné la peine de m'informer de la chute de Bob. Une attitude suspecte qui confirmait à quel point on me manquait de respect. J'essayais toutefois de nuancer les choses : la vie de Bob était maintenant si mouvementée et tellement remplie d'une foule d'individus que plus personne ne contrôlait ou gérait vraiment les choses.

Je suis sûre que Bob savait à peine qui décidait quoi et comment. Il laissait sa vie entre les mains de certaines personnes et je ne savais pas (et lui non plus sans doute) ce qu'il mangeait ou fumait.

Aujourd'hui encore, bien qu'on m'ait raconté un tas d'histoires, j'ignore ce qui s'était vraiment passé...

Je continuais donc jusqu'à Pittsburgh avec le reste de la troupe, perturbée et convaincue que tout allait mal. Cette nuit-là je rêvai de Bob ; il était enfermé dans ce qui pouvait être un hôpital, mais il y avait des barreaux aux fenêtres et il n'avait plus de cheveux sur la tête. Il s'approcha de la clôture, essayant de dire quelque chose, mais rien ne passait à travers le grillage qui nous séparait.

Je me suis réveillée en sursaut, convaincue que Bob allait mal et qu'on me maintenait dans l'ignorance. Tout de suite, je racontai mon rêve à Marcia et

Judy, puis je pris la décision d'appeler New York pour, enfin, en avoir le cœur net.

C'est Fitz, un journaliste jamaïcain chargé des relations publiques de la tournée qui décrocha le téléphone de la chambre de Bob.

À ma question : « Mais qu'est-ce qui se passe ? », il répondit : « *Man*, ça n'a pas l'air terrible... »

Je sentis la panique me gagner : « Mais, parle ! Qu'est-ce que ça veut dire : pas l'air terrible ? Qu'arrive-t-il à Bob ? Qu'est-ce qu'on a fait à mon mari ? »

À nouveau, Fitz ne sut que dire : « Ce n'est pas terrible et ils devraient vous parler... »

Exaspérée, je me fis menaçante : « Écoute-moi bien ! Si tous, tant que vous êtes, vous laissez quelque chose de grave arriver à Bob, vous devrez en répondre ! Je sais bien que c'est grave et que personne ne me dit la vérité ! »

Totalement paniquée, à bout de nerfs et de patience, je mis un terme à la conversation.

Quelques heures plus tard, Bob arriva, et tout le monde se réunit pour le rituel du contrôle de la sonorisation. Bob était terriblement pâle. M'efforçant de parler calmement, je lui demandai : « Qu'est-ce qui passe ? Tu n'as pas l'air bien. Tu n'as pas dormi ? Dis-moi ce qui se passe. »

Il m'entraîna un peu à l'écart et me souffla à l'oreille : « Danny Sims m'a emmené chez son médecin. Il m'a dit que j'avais un cancer. »

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine et tout ce que je réussis à articuler fut : « Mais qu'est-ce que tu racontes ? Quelqu'un essaye de te faire souffrir... Viens, on devrait rentrer à la maison... » Je n'avais plus que cette idée en tête : partir ! Nous en aller d'ici, l'éloigner de tous ces gens dont je ne savais plus reconnaître les amis des ennemis.

Lorsque je confiai l'histoire à Marcia et Judy, nous fûmes toutes trois saisies de la même colère : « Comment est-ce possible ? Quelque chose d'aussi grave et personne ne nous a averties... ? » Bien que tout le monde fût troublé et inquiet, Bob annonça que le concert aurait lieu normalement ce soir-là. « Non ! hurlai-je, vous ne ferez pas cela ! » Je courus chez Danny Sims : « Comment osez-vous ! Qu'est-ce que c'est que cette magouille ? Comment pouvez-vous faire ça ? »

J'interpellai aussi Alan Cole : « Vous allez arrêter de vous moquer de moi ! Qu'est-ce qui se passe ? »

Et j'appris la terrible vérité : le médecin leur avait dit qu'une tumeur maligne s'était développée dans l'orteil de Bob et que des métastases avaient déjà atteint le cerveau. Cela voulait dire qu'il allait bientôt mourir, alors autant continuer la tournée jusque-là... !

Scandalisée, je me suis écriée : « Non ! Non ! » Je sentais qu'il me fallait un soutien plus efficace et je me suis ruée sur le téléphone pour demander à la mère de Bob de venir, d'intervenir. J'ai aussi appelé Diane Jobson, Chris Blackwell et l'avocat d'affaires de Bob, David Steinberg. J'ai même téléphoné au D^r Bacon, à Miami, qui m'a confirmé qu'il s'y attendait et que ce drame aurait pu être évité. J'étais atterrée.

Je courus chez Danny et Alan, criant toujours : « Nous ne pouvons continuer comme si de rien n'était, arrêtez tout ! Tout de suite ! Plus de spectacle, finit la tournée... Arrêtez !! »

Bob fut hospitalisé au Memorial Sloan-Kettering Cancer Center pour y subir une radiothérapie. Il perdit alors des cheveux sur le front et les tempes. Cindy Breakspeare vint à New York et avec Tati et les enfants, nous nous sommes relayés auprès de Bob pour le soutenir. Mais l'information concernant son état avait filtré et Bob partit pour Miami, à la recherche d'un traitement. En quête d'un miracle.

Partout, on lui confirma qu'il ne lui restait plus que quelques mois à vivre. Le cancer avait gagné le foie, les poumons et le cerveau, et il continuait à métastaser dans tout l'organisme. Plus rien ne pouvait l'arrêter.

Bob retourna au centre anticancéreux de Sloan-Kettering où les médecins tentèrent la chimiothérapie : ses dreadlocks tombaient par mèches entières. Il demandait : « C'est mauvais signe ça, non ? Est-ce qu'elles vont repousser ? » Je le rassurai, comme un enfant : « Mais, oui, mais oui... » Il maigrissait à vue d'œil et on avait l'impression que, petit à petit, il devenait un autre.

Le matin du 4 novembre 1980, il réclama le baptême. Depuis que l'Empereur Haïlé Sélassié avait envoyé Abba en Jamaïque, j'avais demandé à Bob de se faire baptiser. Tous nos enfants, et pas seulement les miens avaient été baptisés à l'Église orthodoxe d'Éthiopie. Bob pleurait lorsqu'il me pria, ce matin-là, de faire chercher Abba.

Nous pleurons tous. Bob fut baptisé du nom de Berhane Sélassié ce qui signifie « Lumière de la Trinité ».

Peu de temps après, le D^r Carlton Fraser, un médecin jamaïcain, également membre des « Douze Tribus d'Israël », suggéra à Bob d'essayer le traitement du D^r Josef Issels, un médecin allemand spécialisé dans le traitement des cancers généralisés. J'étais alors retournée en Jamaïque afin d'informer les enfants et Tati de la gravité de la situation. Pendant mon absence, Pee Wee et Alan Cole avaient fait transporter Bob en Allemagne, à la clinique du D^r Issels.

Lorsque j'appelai là-bas, quelqu'un m'apprit que l'on avait opéré Bob des amygdales. Qui en avait donné l'autorisation ? (J'étais la plus proche parente...) « M. Alan Cole. » Ma première réaction fut : mais, pourquoi a-t-il autorisé cela ? Car je pensais alors, s'ils touchent aux amygdales, il va perdre sa voix et ne pourra plus jamais chanter. Est-ce là ce qu'ils voulaient ?

Je partis pour l'Allemagne le lendemain du jour où l'on avait procédé à cette ablation, et j'appris que cette opération faisait partie du traitement du D^r Issels. Des amygdales infectées de manière chronique et des dents douteuses affaiblissent le système immunitaire de l'organisme.

Néanmoins, je restais persuadée que c'était l'ultime dessein de Satan : agir sur la gorge de Bob pour empêcher sa voix d'exprimer ce qu'il voulait. Toute ma méfiance était à nouveau en éveil...

J'allai lui rendre visite en compagnie de sa mère, arrivée le même jour. En nous voyant entrer, toutes les deux, Bob parvint à montrer qu'il en était heureux. Sa voix murmura qu'il avait rêvé de nous deux, la nuit précédente. Il se mit à rire en disant : « Et maintenant, vous êtes ici, toutes les deux. » Il avait rêvé que nous étions en train de nous noyer et qu'il ne savait pas qui sauver en premier. « Dis-moi, Rita, si vous vous noyez, toutes les deux, qui dois-je sauver la première : ma mère ou toi ? »

En guise de réponse, j'éclatai de rire. Elle aussi. Et je dis : « Il faut nous sauver toutes les deux ! » Une idée qui nous fit rire tous les trois. Jamais je n'oublierai cette matinée, car c'est à ce moment que je compris pour de bon que c'était le commencement de la fin. Que rien n'arrêterait la fatalité.

Le soir, je suis retournée à la clinique. Il paraissait soucieux. Il prit ma main et me demanda : « Pourquoi es-tu restée si longtemps en Jamaïque ? » Car, malgré tous ces événements et ces mouvements autour de lui, c'est vers moi qu'il continuait à se tourner, à la recherche d'un peu de forces. Je demeurais la clef de voûte de sa vie.

Lorsque je n'étais pas là, il avait l'impression que l'on pouvait faire de lui ce que l'on voulait. Si Rita était présente, elle ne laisserait pas faire n'importe quoi, elle protesterait, elle se battrait...

Malgré tout, malgré toutes ses histoires de femmes, j'étais restée la même, je ferais toujours tout pour le défendre ! Bob m'informa qu'il avait dit à Cindy de ne plus venir le voir.

Elle était tombée sur Pascalene (de toute façon, les journaux en avaient parlé) et, par ailleurs, elle allait en épouser un autre.

Trois mois plus tard, en effet, Cindy était mariée et ne faisait donc plus partie du scénario. On renvoya également Pascalene. Je suppose que tout le monde

estimait que la présence de ces femmes avait quelque chose d'indécent. J'en étais mal à l'aise et elles aussi, sans doute...

Je faisais la navette entre l'Allemagne et la Jamaïque, ramenant ce qu'il aimait, comme du yam et certains navets. Le traitement du Dr Issels préconisait d'ailleurs les mêmes aliments frais et naturels que la diététique rasta. D'autres aspects de son traitement, en revanche, me déplaisaient foncièrement : chaque matin, il fallait emmener Bob à la clinique pour lui prélever d'importantes quantités de sang, ensuite on les lui retransfusait, mais je n'étais pas tout à fait sûre que c'était bien son propre sang...

Il est vrai, cependant, que le Dr Issels parvint à maintenir Bob en vie six mois de plus que ce qu'avaient été pronostiqué tous les autres médecins. Il n'avait d'ailleurs jamais rien promis d'autre que de faire de son mieux.

C'est au printemps 1981 que le docteur nous informa que tout ce qui était possible avait été tenté. Bob demanda à rentrer à la maison.

Entre temps, j'avais fait un saut en Jamaïque et Bob m'avait appelée là-bas pour me dire qu'il voulait être plus près des enfants, de sa mère et de moi. Il ne souhaitait pas que je reparte pour l'Allemagne, mais que j'aille directement le rejoindre à Miami avec les enfants.

Faisant preuve de sa volonté coutumière, il rassembla ses dernières forces afin de pouvoir retourner à Miami, d'avoir le temps de parler aux enfants, leur donner quelques ultimes recommandations et les rassurer : il serait à jamais avec eux.

Un jour, il a appelé Ziggy et Steve. À ce dernier, il dit : « La vie ne s'achète pas ». Et à son frère : « Emmène-moi dans ton ascension. Et ne m'entraîne pas dans ta chute. » Tous deux répondirent : « Oui, Papa. »

Le 11 mai, tôt dans la matinée, Bob appela Diane Jobson au téléphone, pour lui demander : « Dis-moi, Diane, qu'est-ce qui va m'arriver quand tout sera fini ? Lorsque je passerai de l'autre côté, comme disent les médecins. Que va-t-il se passer ? » Quand elle répondit simplement « Mais, rien ! », il insista. « Si, *man*, parle-moi un peu de la loi ! » Il l'interrogeait sur l'aspect juridique de la situation. Je peux le jurer, c'est cela qui le préoccupait, même s'il n'avait plus qu'un filet de voix.

Récemment, j'ai demandé à Diane si elle se souvenait des dernières questions de Bob. Car ce « parle-moi un peu de la loi » signifiait qu'il avait besoin d'être rassuré puisqu'un peu plus tôt il avait déclaré : « Je ne veux pas écrire ce truc qu'ils appellent un testament. » Diane l'avait tranquilisé : « Ne

t'en fais pas, *man*, ta femme et tes enfants seront les principaux bénéficiaires ; et je suis sûre que Rita prendra soin de ta mère. »

Dire qu'il aurait suffi qu'elle lui dise, en qualité de conseiller juridique : « Je te rédige quelque chose et tu n'auras plus qu'à signer », pour sauver des millions de dollars !

Au lieu d'obliger toute la famille à donner ce qu'elle ne possédait pas... car contrairement à ce que les gens pensent, Bob n'était pas millionnaire lorsqu'il est mort !

Ce qui est sûr c'est qu'il a accompli son œuvre. Délivrer son message.

À nous de nous occuper de ce qui restait.

Dans la matinée de ce qui allait être son dernier jour, j'étais sortie de la chambre pour lui chercher du jus de carottes. Quand je suis revenue près de son lit, il avait les yeux fermés. Le médecin a dit : « C'est fini. »

J'ai crié : « Ne donne pas une seule chance au Diable, Bob ! Abandonne ton âme à Jah ! Ne laisse pas Satan prendre ton esprit ! Ne faiblis pas, Bob, continue droit devant ! Va directement chez le Père, tout en haut ! »

J'enlevai le ruban rouge, noir et vert de ma taille pour lui en entourer la tête, tout en hurlant des paroles bibliques.

J'entendis vaguement le médecin dire : « Mieux vaut la calmer. » Une piqûre me fit dormir.

Au réveil, Bob n'était plus dans la chambre et je pris alors pleinement conscience de ce qui venait de se passer.

En fin d'après-midi, je n'arrivais toujours pas à me calmer, il a fallu que Stevie me rappelle à l'ordre : « Maman, tu te rappelles ce que Papa disait toujours : No Woman, No Cry ! Papa te demande de ne pas pleurer. Non femme, ne pleure pas... Viens, on rentre en Jamaïque ! »

C'est ainsi que Stevie et moi avons pris l'avion, le dernier vol de la journée. De l'aéroport, j'allai directement à la maison sur la colline. Cette maison que j'avais choisie avant le départ pour notre dernière tournée.

Qui pourrait être contre nous ?

(Who can be against us)

LA MORT DE BOB fut pour moi un effondrement. Il avait été ma force, mon homme, mon cœur.

Depuis que j'étais devenue adulte, je n'avais jamais vécu la mort. C'était comme si une partie de moi s'en était allée, émotionnellement et spirituellement. Même physiquement. C'était tellement étrange, le matin au réveil, de ne plus le voir. Pour moi, la mort ne signifie pas la fin de la vie, je crois que l'âme se réincarne. Mais, malgré cette conception positive et rassurante, je pris douloureusement conscience de ce que veut dire le poète qui s'écrie : « Tu emportes avec Toi une partie de Moi. » Je ressentais le manque au plus profond de mon être.

Bob est mort un mois après avoir reçu l'Ordre du Mérite de la Jamaïque, l'une des plus hautes distinctions du pays. Nous avons rapatrié son corps de Miami à Kingston, nous aurions pu le conduire ailleurs, mais nous avons opté pour la Jamaïque, c'était ce qu'il y avait de mieux à ce moment-là. Mais l'idéal cependant eût été l'Afrique, dont il avait tant rêvé et qu'il avait visitée. Un jour, je pense, ce sera sa dernière demeure. Puisque tel était son rêve : « Laissez mes os reposer en terre africaine ! »

Les deux premiers jours, sa dépouille reposa à la National Area, à Kingston. Un bras était posé sur sa guitare et, dans l'autre main, il tenait une Bible. Des dizaines de milliers de personnes défilèrent pour lui rendre un dernier hommage. De chaque rue de Kingston s'élevait de la musique et, pour les funérailles, on ne venait pas seulement de toute la Jamaïque, mais du monde entier !

De nombreuses personnalités étaient présentes pour cet ultime et solennel adieu. Les Wailers, accompagnés des I-Threes, jouaient. La mère de Bob chanta, ainsi qu'un nouveau groupe Marley (Sharon, Cedella, Ziggy et Stephen) qui s'appelait désormais The Melody Makers. Ensuite, le cercueil fut transporté à

St. Ann, à une centaine de kilomètres de Kingston, pour y reposer dans un mausolée entièrement réalisé avec des pierres de la région.

Nous, c'est-à-dire le clan Marley, avons pris en charge toute l'organisation, avec le précieux concours de quelques amies intimes, comme Eleanor Wint, professeur d'université, et Lorna Wainwright, qui travaille encore avec nous aujourd'hui. Et, bien sûr, fidèles au poste, Minnie, Marcia et Judy. Nous avons également eu la chance de bénéficier du soutien de Babsy Grange qui, plus tard, est devenue sénatrice du parti Travailleiste. Elle s'est beaucoup investie pour que Bob ait des obsèques nationales.

Grâce à Jah, j'avais donc la grande chance d'être aidée et soutenue efficacement par des amies (des sœurs) à un moment où je n'étais guère capable de me concentrer sur ce qu'il fallait faire. « Écoute, *man*, disaient-elles, il faut faire ceci ou cela... dis-nous juste ce que tu veux, on s'en occupe... » Ou alors : « Il faut en passer par là ; certaines choses doivent être faites, nous sommes là pour t'aider. »

Ce soutien fut très précieux, essentiel, même. Grâce à cela, il m'a été possible de faire face, debout, à toutes ces démarches, aux cérémonies, aux formalités.

Et Tati ! Indispensable et efficace, elle était présente et le resterait, par bonheur, encore un bon moment après la mort de Bob.

Quant à moi, j'étais dans un état d'esprit étrange. Tout en étant au centre des événements, je flottais en quelque sorte au-dessus, comme dans un rêve. Tout cela ne pouvait pas être vrai, j'allais me réveiller... Bob viendrait et on se disputerait avant d'éclater d'un même rire !

Tant que je persistais à nier sa mort, tout restait possible. Tout cela n'était qu'un cauchemar, une illusion.

Il m'arrive encore aujourd'hui lorsque quelqu'un dit « Quand Bob est mort » de lancer : « Il n'est pas mort. » « Comment ? » Bien sûr, j'ai droit alors à des regards dubitatifs, mais au plus profond de moi, j'ai la conviction qu'il n'est jamais parti. Bob est toujours là et je le reverrai. Je le sais.

Bob était à peine enterré que les forces de l'enfer se déchaînèrent. Si vite que je n'ai même pas eu le temps de commencer mon deuil. Immédiatement, j'ai dû faire face au mal, à la laideur. Bob étant mort sans avoir laissé de testament ni même une lettre, les choses étaient compliquées.

En constatant l'absence de Peter et de Bunny aux obsèques, je fus juste un peu étonnée.

Lorsqu'ils ne vinrent à aucune des cérémonies et qu'ils ne me proposèrent jamais le moindre coup de main, je commençai à avoir des soupçons. Mais je ne voulais pas y croire. Je n'avais d'ailleurs pas vraiment le loisir de m'interroger sur leur attitude.

Mais lorsque, des mois plus tard, une montagne de problèmes s'est amoncelée et que je me suis sentie impuissante à en venir à bout, j'aurais aimé que Bunny et Peter m'aident à porter ce lourd héritage. Il ne s'agissait pas d'argent, mais d'un patrimoine, dont l'essentiel concernait la musique, leur musique !

Il exigeait d'être correctement administré. Cela demandait une gestion avisée et, en l'absence de tout testament, plein de choses risquaient de se produire.

C'est donc tout naturellement que je contactai Bunny et Peter pour les inviter à une réunion dans les bureaux de Tuff Gong au 56, Hope Road. Je leur dis : « Écoutez, les gars, il me semble logique que vous vous occupiez de l'héritage musical de Bob avec moi. » J'avais pris sur moi pour leur faire cette proposition, je ne connaissais que trop bien les conflits et divergences qui, jadis, avaient déchiré le groupe. Mais j'étais résolue à laisser tout cela de côté et à rechercher un terrain d'entente. Un renouveau. Il y avait de la place pour tout le monde. J'étais prête à rouvrir la porte.

D'emblée, Bunny et Peter affichèrent une attitude hostile, agressive. Déjà, avec le gardien à l'entrée de l'immeuble : « Eh, ouvre ce foutu bordel... » Rapidement, je les ai fait monter à l'étage pour éviter d'autres incidents.

À Hope Road, tout rappelle et évoque Bob : pas seulement la boutique de disques, mais aussi les photos, les posters, les affiches...

Brusquement, Peter commença à arracher du mur les photos de Bob, en disant qu'il ne voulait pas voir les photos d'un mort ! Impensable, Intolérable ! Je n'en croyais pas mes yeux, aller jusqu'à faire ça !! Cela ne faisait même pas un an que Bob était parti et nous en portons toujours le deuil.

J'avais du mal à croire que cette scène ait vraiment pu avoir lieu. Je n'avais absolument pas mesuré la profondeur de l'hostilité de Peter, l'étendue des luttes pour le pouvoir, les rancœurs tenaces qui perduraient au-delà de la mort. C'était pareil pour Bunny qui restait de marbre, intraitable. À ses yeux, la mort de Bob avait été « le fruit de ses péchés et de sa corruption ». En entendant cela, je me fis la promesse qu'un jour j'en parlerais, le public a le droit de savoir... En tout cas, ce fut douloureux et révoltant à entendre. Voilà donc quelle était leur réponse à ma proposition de travailler ensemble !

En fait, ils m'informèrent qu'ils comptaient prendre les choses en main, qu'ils allaient changer ceci, modifier cela. Et qu'ils ne voulaient pas de photos

de Bob aux murs parce qu'il était mort. Je devrais fermer cet endroit et en trouver un autre, ailleurs.

Je ne sais comment j'ai réussi à garder mon sang-froid face à de telles énormités. Je leur exprimais ma surprise devant leur attitude, tout en pensant, en mon for intérieur, que rien n'était possible dans une telle ambiance, dans de telles conditions. Puis, Bunny me proposa (et j'ai attendu vingt ans avant de lire ces paroles imprimées noir sur blanc), de travailler pour eux... ! De laisser ce que j'avais entrepris et de travailler pour eux...

Pendant quelques instants, je restai là, pétrifiée. Comme seule réponse, je ne pus que les regarder, en pensant : « Ils sont devenus fous ou quoi ? »

Instantanément, cela m'avait ramenée des années en arrière, lorsque j'avais été si choquée de mon premier contact avec leur monde d'hommes. Je n'avais jusqu'alors côtoyé que des femmes comme Tati et Grosse Tati, je n'étais pas préparée à cette conception de la femme qu'ont certains Jamaïcains mâles : elles sont là pour faire l'amour, la cuisine, la lessive, des enfants et se taire !...

Quand ils eurent enfin quitté les lieux, je me dis qu'il était grand temps que je mette ma plus belle armure. Qu'il était temps de combattre ! Bob mourut en 1981 et en 1982, la guerre éclata. La succession devait se faire dans les règles et les avocats veillaient à ce que n'importe qui ne puisse pas intervenir à sa guise.

Tout devait se dérouler dans le respect de la loi ; un spécialiste de la succession devait veiller au partage équitable entre les héritiers, fixant les règles pour la gestion du patrimoine. Si Peter et Bunny avaient l'intention de tout prendre, où étions-nous dans ce plan, les enfants et moi ?

Oh, la guerre a fait rage ! Eh oui, je me suis battue ! Avec ces gens dont je pensais qu'ils seraient heureux d'entretenir avec moi l'héritage musical de Bob.

Jamais je n'aurais pu imaginer que leurs griefs étaient aussi profonds et leurs rancunes si tenaces. En prenant conscience de la triste réalité de la situation, je décidai de ne pas laisser faire, de livrer bataille.

J'en ai longuement discuté avec la famille et tous sont tombés d'accord : on ne pouvait pas, et on ne voulait pas, simplement laisser-faire. On ferait face. De cette détermination et de cette obligation devait naître Rita Marley Music.

Je créai donc ma propre société – RMM – ce qui pour moi signifierait à jamais Robert Marley Music. Son « R » étant le mien et vice versa. Robbie et Rita, pour toujours...

Parfois, il est très douloureux d'assumer des tâches ou des fonctions auxquelles rien ne vous a jamais préparé. Je serais responsable de l'héritage de l'héritage de Bob Marley, mon mari. Ce n'était pas un choix : il n'y avait

personne d'autre et je devais donc apprendre le job. Et vite. L'apprentissage fut rude, révélant une foule de lacunes, mais, petit à petit, j'ai acquis des connaissances et des connexions sont apparues.

Tout à coup, de nombreuses personnes semblaient avoir des idées bien arrêtées concernant la gestion du patrimoine de Bob. Elles s'étaient encore multipliées depuis ma désignation comme l'un des curateurs de la succession.

En fin de compte, la situation n'aurait sans doute pas été plus facile si Bob avait laissé un testament en disant « ceci ira à ma femme et à mes enfants », car on m'aurait alors eue dans le collimateur à cause de mes biens. Au lieu de cela, je fus mise au pilori parce qu'on découvrit que je ne possédais rien. Que Rita devait se *battre* pour ses droits, parce qu'il ne lui avait rien laissé...

Malgré mon statut inattaquable d'épouse et de veuve, j'ai dû, effectivement, lutter. Pas seulement pour moi, mais pour toute la famille. La loi veut que si une personne décède sans faire de testament, ses biens tombent dans le domaine public : c'est à vous de défendre vos intérêts.

La loi prévoit que toute personne faisant valoir des droits ou des prétentions (par exemple, être un enfant de Bob Marley) doit le faire dans un certain délai. Quelques-unes de ces exigences étaient époustouflantes ! Des individus, bien plus âgés que Bob, affirmaient qu'il était leur père, d'autres prétendaient que je les avais adoptés...

Un homme raconta même qu'il était mon bébé avorté, que je le croyais mort alors qu'il était vivant !... Il y en avait d'autres encore à qui Bob aurait, selon eux, promis de les prendre en charge durant toute leur vie, et qui ne cachèrent pas leur déception lorsque je refusai d'entrer dans la combine. Chaque jour, les choses devenaient de plus en plus folles.

Ensuite, il y a eu une foule de problèmes avec les impôts, de faux-amis, de prétendus managers. Peu de temps avant sa mort, Bob avait chargé son avocat d'affaires de la récupération de tous les enregistrements du début de la collaboration avec la JAD pour les donner à la famille.

Ce seul volet du dossier posa un énorme problème.

Et puis, il y avait ces gens qui, soi-disant, s'étaient occupés de tout, avaient tout réalisé : c'était à se demander ce que Bob avait fait dans tout cela ! Mon Dieu, qu'ils étaient nombreux et avides, tous ceux qui voulaient profiter de la situation et gruger une femme qui ne connaissait rien à ces magouilles... Tous étaient certains que j'étais absolument incapable de gérer la situation, alors qu'eux, bien entendu, l'étaient !

Je me sentais prise au piège et tout autour de moi semblait aller à vau-l'eau. Les trois seules personnes réellement au courant des affaires de Bob étaient son

manager Don Taylor (qui avait été remercié juste avant sa mort), son avocat David Steinberg et son chef comptable Marvin Zolt.

C'est à leur contact que je me suis initiée, que j'ai fait mon apprentissage.

Comme je l'ai dit, après la période avec la JAD, je n'avais plus participé à la gestion commerciale de la carrière de Bob. En fin de compte, celle-ci a essentiellement été gérée loin de la Jamaïque, à l'étranger.

Quant à moi, j'ai passé ce temps en studio, sur scène et à la maison, avec les enfants. Rien ne m'avait préparée à être la femme d'affaires que je suis aujourd'hui...

On m'a même intenté un procès aux États-Unis, procès qui a duré six mois, pour des dépenses qui, selon l'administrateur, ne concernaient pas M. Marley. Les exécuteurs testamentaires avaient porté plainte pour utilisation illégale de fonds en se fondant sur des « renseignements » fournis par Don Taylor.

Celui-ci leur avait raconté que, vivant comme une reine, je dépensais des millions de dollars... Et que je méritais la prison ! Il faisait de moi un portrait noir : une jeune femme stupide, à qui son mari a laissé une fortune...

Il m'a trahie et il m'a trompée ; je devais cependant écouter ses conseils, car c'est lui qui avait géré une grande partie des affaires de Bob et était, de ce fait, au courant de tout. J'étais bien obligée d'en passer par là, surtout lors de mes premiers pas encore bien hésitants. Après la disparition de Bob, j'avais bien été obligée d'accepter pendant un certain temps d'être guidée par Don Taylor, même si ma confiance en lui était, pour le moins, limitée.

Plus d'une fois, par le passé, je lui avais sauvé la mise lorsque Bob le menaçait de coups de pied au derrière. Et ce n'était pas une image ! Non seulement il n'était pas fiable, mais, en plus, il s'était rendu coupable de détournements.

Fréquemment Bob l'avait surpris, incapable de travailler correctement parce qu'il était sous une forte emprise de cocaïne... Combien de fois suis-je alors intervenue, en sœur compatissante : « Oh, le pauvre Don ! Non, Bob ne le chasse pas... » Maintenant, c'était ce même Don Taylor qui demandait à l'administrateur de m'envoyer en prison parce que je dépensais des millions... pour nos enfants, pour prendre soin de sa mère, tout ce qu'aurait fait Bob.

Il est difficile de croire que quelqu'un, délibérément, prend pour proie une femme en deuil, afin de la convaincre de faire certaines choses, tout en s'arrangeant ensuite pour la faire accuser pour ce motif même !

Une fois, Don Taylor m'a conseillé d'acheter l'appartement qu'il louait à Nassau, me disant que c'était un bon placement et que lui-même était un peu

« serré » à ce moment-là. Il m'avait conduite en personne, d'abord auprès des vendeurs puis à la banque.

Une fois l'opération faite, il révéla à l'administrateur que j'avais acheté un logement à Nassau... Lui qui connaissait si bien les affaires de Bob, savait, depuis le début, que ces millions dont tout le monde parlait, n'existaient pas...

D'ailleurs, si Bob avait eu tant d'argent, il n'aurait pas eu besoin de travailler aussi durement et intensément jusqu'à sa mort !

Il y a eu un procès parce que des poursuites avaient été engagées contre le comptable de Bob et son avocat, procès auquel l'administrateur a joint une plainte contre moi. Nous avons, de notre côté, porté plainte contre cet administrateur. C'était tout de même un comble !

Nous faisions l'objet de poursuites pour des dépenses qui étaient à la fois logiques et justes : j'avais acheté la propriété où nous demeurons encore aujourd'hui, l'atelier de Marcus Garvey Drive et le studio en Jamaïque que nous utilisons toujours. Je devais préparer les Melody Makers, les Wailers et les I-Threes afin de continuer les tournées pour garder vivants la musique et l'esprit de Bob.

Il l'avait demandé à Ziggy : « Emmène-moi dans ton ascension ! »

Par ailleurs, il était juste d'offrir cette chance aux enfants, et je sais que Bob l'aurait voulu également. Le résultat a d'ailleurs été à la hauteur des espérances.

Il fallait donner de l'argent aux Wailers et aux I-Threes pour qu'ils continuent à collaborer avec Tuff Gong (c'est ainsi que s'appelle la société d'enregistrement de Bob). J'ai dû régler un tas de dettes que Bob, disaient-ils, avait laissées. Sa mère avait aussi besoin de fonds et il fallait payer les traites pour la maison de Miami où elle vit aujourd'hui avec ses enfants, car Bob avait pris une hypothèque dessus.

Et en faisant face à tout cela, je risquais la prison !

Heureusement, la vérité devait l'emporter. Je n'avais agi que dans la plus stricte légalité, en suivant les recommandations et conseils de David Steinberg et de Marvin Zolt, en qui Bob avait toujours eu une confiance totale.

Aussi, j'ai veillé à me conformer à leurs directives, comme Bob l'aurait fait, et à m'en tenir aux projets déjà sur les rails. En parfaite néophyte, je me gardais bien d'agir de mon propre chef.

Je n'eus donc aucun mal à démontrer aux juges le pourquoi et le comment de mes initiatives, à prouver de quelle manière j'avais utilisé les fonds, comment les dépenses en question avaient servi à la promotion de la musique de Bob. Il suffisait d'examiner les chiffres de vente des disques. Le jury m'a fait confiance : j'avais agi pour la bonne cause. Par ailleurs, comment pourrait-on se voler soi-même ?

J'ai encore les pièces du procès, et je mesure à quel point cela aurait pu être grave. Mais, bon, l'essentiel est que nous ayons gagné et, curieusement, aujourd'hui, tous nos adversaires sont morts.

J'ai dû encore endurer un autre procès après la disparition de Bob. Danny Sims, (l'un des patrons de JAD Record) avait engagé des poursuites contre nous, faisant valoir ses droits sur le catalogue des chansons de Bob. Quel cauchemar ! Son avocat alla jusqu'à faire auditionner des témoins prétendant que toutes ces chansons étaient la propriété de Sims ! Cette épreuve illustre à la perfection l'un des textes de Bob où il dit : « Ton meilleur ami peut devenir ton pire ennemi, et ton pire ennemi peut s'avérer être ton meilleur ami... »

J'étais en tournée lors du déroulement de ce procès, qui avait lieu à Manhattan. Le hasard voulut que l'une de nos étapes soit justement Manhattan, et je me dis qu'il serait peut-être utile d'envoyer quelqu'un au tribunal (il était préférable que je n'y apparaisse pas en personne), pour voir de quoi il retournait.

C'est donc mon cuisinier Obediah qui s'y rendit à ma place ; juste à temps pour entendre Don Taylor dire au juge comment Bob Marley était devenu l'homme le plus dangereux de la Jamaïque ! Apercevant Obediah, il prétendit que je l'avais envoyé afin de l'assassiner et demanda à ce qu'on l'expulse du tribunal !

Ce qui m'a fait tenir pendant cette longue période de procès et dans d'autres épreuves, fut ma conscience tranquille : je n'avais rien fait de mal. Mon seul objectif avait été (et il l'est toujours) de préserver et de faire survivre l'œuvre d'un homme parti beaucoup trop tôt. Un homme qui a fait entrer la lumière dans ma vie et qui m'a aidée de mille façons lorsque j'étais jeune.

Je tiens à souligner quelque chose d'important à mes yeux : aucun autre homme ne m'aurait révélée à moi-même, comme Bob l'a fait. C'est grâce à lui, grâce à son influence, que j'ai pu me trouver.

Oui, parfaitement. Bien sûr, personne ne peut savoir ce que je serais devenue au contact d'un autre homme.

Mais je lui suis si reconnaissante pour les choses qu'il m'a dites, comme « Sois toi-même ! Tu es noire et tu es belle ! » Et je sais que beaucoup, beaucoup d'autres personnes ont profité de cette leçon de vie, de cette prise de conscience.

Maintenant, les choses sont un peu plus faciles puisque les enfants ont repris le flambeau.

Ils continuent le combat et partagent les responsabilités : « C'est comme ça que Papa aurait fait... Non, non, Papa n'aurait pas voulu ceci ou cela... Sa volonté était de... » C'est à la lumière des motivations et des aspirations de leur père qu'ils fixent leurs objectifs.

Il fallait régler une foule de choses. Nous avons perdu énormément d'argent... Bob était comme ça ; ce n'étaient pas les dollars, mais la transmission de son message et de sa musique qui lui tenait à cœur. Se rendre en Italie et attirer plus de personnes que le pape lui-même c'est cela qui valait, pour lui, plus que tout l'or du monde !

Mon principal souci au cours de ces vingt dernières années a été la musique de Bob, l'œuvre de Bob, le message de Bob. Je ne dis pas cela pour me vanter, mais juste pour expliquer que si personne n'avait veillé sur ce patrimoine, il pourrait bien être aujourd'hui enterré et oublié. J'avais suggéré à Chris Blackwell, en 1984 : « Continuons le travail de Bob ! On fait travailler les Wailers et les I-Threes et on reprend les tournées pour promouvoir la musique de Bob Marley ! » Voici la réponse de Chris : « Non, non. Bob est mort et d'ici deux ans sa musique ne se vendra plus. Donc, cela ne vaut vraiment pas la peine d'investir encore de l'argent dans une tournée ! »

Son avis m'importait peu : « Tu es fou, Chris ! Nous sommes tous là ; rien n'est fini. Bob a travaillé avec nous et nous étions ses appuis. Cette force existe toujours et je sens qu'il aimerait que l'on continue.

Nous devons continuer ! » Nous avons alors créé la tournée « La légende de Bob Marley ».

Au début, tous mes efforts se concentraient sur la préservation du patrimoine... garder vivante sa mémoire, sa présence, nourrir son œuvre musicale, maintenir l'authenticité des traces laissées pour ses enfants.

En veillant, en même temps, à ne pas être trop présente, à rester en retrait et faire abstraction, le plus possible, de mes sentiments et désirs personnels. Car jamais, à aucun moment, il n'a été question de moi ; je pense avoir réussi à mettre ma personne et ma carrière entre parenthèses pendant toute cette période.

Bien que Bob ait travaillé énormément, il restait encore des choses à accomplir, des récompenses qu'il n'avait pu avoir de son vivant, à recevoir. C'était notre devoir et celui de ses fans de veiller à ce que ses mérites soient reconnus. Comme par exemple son entrée au Rock'n Roll Hall of Fame, le panthéon du rock. Un hommage rendu seulement après sa mort. Une récompense qu'il doit à l'amour de ses fans : pas seulement à la fidélité des anciens, mais également à la ferveur de ses nouveaux admirateurs, de ceux qui ne l'ont jamais vu, mais qui adorent sa musique avec la même passion que leurs aînés.

Notre tâche était exigeante, une grande et bouleversante responsabilité. Une tâche dont les aspects publics effrayaient Tati (chère Tati, restée fidèlement à mes côtés pendant tout ce temps) qui disait : « Ils vont te tuer... » Ou encore : « S'il te plaît, ne prends pas un petit ami maintenant... »

Comme si, fatalement, ma vie devait dorénavant être gouvernée par quelqu'un d'autre. Non, il n'en était pas question ! Personne ne prendrait les rênes de ma vie, de mes actes.

J'avais retenu la leçon en voyant Bob laisser d'autres personnes décider pour lui. Personne n'aurait ce privilège avec moi ! Je n'oublierais pas Rita – car, à un moment donné, j'étais bien sur le point de la perdre en cours de route... Il ne s'agissait plus de Bob, mais de gens qui tentaient de m'utiliser à travers son héritage. Je me disais : « Si je me laisse entraîner à faire ceci ou cela, je ne m'appartiendrais plus ». Je devais me préserver pour être en mesure d'élever les enfants (*les miens*, dorénavant), qui étaient encore bien jeunes.

En 1985, Sharon avait dix-neuf ans et les autres suivaient, Cedella, Ziggy, Stephen, se succédant comme les marches d'un escalier, jusqu'à Stephanie qui en avait onze.

Psychologiquement, ils avaient traversé bien plus d'épreuves que n'importe quel enfant de cet âge (il n'est pas facile d'être les enfants d'une célébrité !). Il était donc vital que je sois forte et solide et que je ne laisse personne profiter de nous.

J'ai dû puiser dans toutes mes ressources et, plus d'une fois, j'ai rendu grâce à l'éducation reçue dans ma jeunesse. Bob, lui, avait des excuses puisqu'il n'avait pu bénéficier d'une assez longue scolarité. Mais moi, je savais comment défendre mes droits.

Par bonheur, je n'étais pas seule dans l'arène. D'excellents avocats et comptables étaient à mes côtés, une bonne équipe qui me témoignait la même loyauté qu'à Bob. J'étais entourée d'amis qui me soutenaient et m'aidaient à prendre des décisions. Et j'avais la foi.

En 2000, *Time Magazine* a élu « One Song » de Bob, « Chanson du Siècle » et choisi notre album *Exodus* comme « Album du Siècle ». Des honneurs pour lesquels Bob avait travaillé avec acharnement et qui lui furent décernés par des gens du métier capables de reconnaître la valeur de sa musique. Ce sont eux qui lui assurent la place qui lui revient dans l'histoire de la musique.

Afin de garder vivantes la mémoire et la musique de Bob, j'avais tout de suite pensé à utiliser la propriété de Hope Road à des fins pédagogiques. Cette idée devait provoquer quelques divergences, puisque la mère de Bob avait l'intention de laisser la maison à la disposition des amis et de la famille. Mais après une réunion de famille, nous sommes finalement tombés d'accord pour transformer la maison en « Musée Bob Marley ». Pour moi, il n'y avait pas le moindre doute, il aurait aimé cela. Des millions de personnes qui admirent

tellement son inspiration musicale seraient ravies de visiter cet endroit où sont nées tant de chansons.

J'ai déjà fait allusion au fait que le fonctionnement du studio Tuff Gong de Hope Road, à l'époque, avait nécessité une certaine adaptation. Il fallait se couler dans un moule, éviter d'attirer l'attention. Le n° 56 de Hope Road n'était pas seulement tout près des bureaux du Premier Ministre, mais également de King's House, le lieu de résidence de la Reine d'Angleterre lorsqu'elle séjourne en Jamaïque. Les plaintes de l'époque : « Oh, mais vous ne pouvez pas créer une telle chose dans un quartier comme celui-ci ! » et « Pourquoi vous faites cela ? » s'abattaient désormais directement sur moi : « Rita Marley est inconsciente ! Elle veut installer un véritable bidonville dans notre beau quartier ! »

Pourtant, aujourd'hui nous hissons le drapeau rasta qui peut flotter, allègrement, en compagnie de celui de la Jamaïque et ceux d'autres pays. Jamais, Bob n'aurait osé le faire ; il m'aurait dit, scandalisé : « Mais, Rita, comment peux-tu faire cela ? Ce n'est pas permis ! Tu es dingue ? On va avoir des ennuis ! »

Mais, depuis les années 70, il y a eu de profonds changements en Jamaïque, comme dans le reste du monde. À l'époque, on n'aurait jamais vu Bob Marley avec ses dreadlocks sur les affiches, ou des individus au look rasta dans une publicité pour Coca-Cola.

C'est Bob qui a donné ses lettres de noblesse à cette coiffure, à cette véritable couronne des rastafaris. Ces tresses ont accéléré le changement. Je sais bien que de nos jours, adopter le style rasta ne signifie plus forcément que vous vivez dans cette foi, que vous lisez chaque jour la Bible. Aujourd'hui, vous entrez chez un coiffeur, il s'occupe de vos cheveux et vous quittez le salon comme si vous apparteniez depuis toujours à la grande famille rasta. À croire que vous êtes né comme ça... Je n'en reviens pas. Que de chemin parcouru depuis l'époque où on m'insultait, où l'on me manquait de respect à cause de mes dreads. On m'a même craché dessus ! « Regarde l'air qu'elle a ! Malgré la bonne éducation de Tati, regarde sa tête ! »

Le numéro 56 de Hope Road n'a quasiment pas changé depuis le moment où Chris Blackwell l'a donné à Bob. C'est toujours la même grande et vieille maison en bois qui, grâce à nos efforts incessants, a gardé son aspect d'antan.

Certaines parties sont encore d'origine, d'autres ont été restaurées avec soin. Pour préserver l'atmosphère.

Le musée est géré par la Fondation Bob Marley, une organisation de bienfaisance, et des centaines de milliers de personnes du monde entier l'ont

déjà visité. Grâce au concours de Neville Garrick qui nous a offert son temps et ses idées, nous avons tout au long de ces années, enrichi notre projet.

En plus des témoignages et vestiges historiques, des écrits et des photographies, il existe maintenant une salle d'exposition et un théâtre de quatre-vingts places.

Des visites guidées sont organisées et le public peut regarder des vidéos des concerts live de Bob. Des clips et des reportages sur sa vie complètent le pèlerinage.

D'une manière ou d'une autre tous les membres de la famille Marley font partie de l'endroit. C'est toujours touchant de voir les visiteurs qui, reconnaissant l'un des proches de Bob, se précipitent pour demander un autographe (que nous ne refusons jamais, bien sûr). Nous avons ouvert une boutique d'artisanat et d'objets d'art africains dont la responsable est Stephanie.

Et, tout récemment, nous avons ajouté un petit magasin appelé « Bob's Cream » où l'on peut déguster des glaces et autres barres diététiques. Le restaurant « À la Reine de Sabah » est resté partie intégrante du musée et marche toujours très bien ; la carte est entièrement bio.

Nous recevons, directement importés d'Éthiopie, des légumes et fruits de saison et nous servons du *doro wat*, des légumes, des ragoûts, du vin fait avec du miel (appelé *teg*) et d'autres spécialités que l'on trouve habituellement dans les restaurants éthiopiens.

Nous poussons le raffinement jusqu'à y brûler de l'encens d'Éthiopie pour ajouter au dépaysement. Tout est authentique : jusqu'à la paille des tables et des chaises et nous nous efforçons de parler amharique : *tenalistilin* veut dire bonjour !

Disney World, à Orlando, en Floride possède aujourd'hui un espace, « L'œuvre de Bob Marley pour la Liberté », où des copies et beaucoup de souvenirs (que nous avons fournis), relatent des épisodes de notre vie. Cela fait partie de nos efforts de préservation.

Pour réaliser ce projet, comme pour d'autres, il nous fallait l'accord de Chris Blackwell (Chris continue à nous aider pour certaines décisions concernant Bob). « Bob n'a vraiment pas besoin de ça ; Bob est déjà là-haut dans le ciel... », avait-il pris l'habitude de dire.

Mais je persistais dans ma conviction : tout ce qui le porte encore plus haut est bon. Oh, j'ai eu des résistances à vaincre, mais je constate avec satisfaction que l'aura de Bob n'a cessé de grandir.

Nous donnons un concert à chacun de ses anniversaires, le 6 février, avec, sur scène, des enfants de Bob (Ziggy et les Melody Makers, Kymani, Damian,

Julien Marley, ainsi que les I-Threes et moi-même). À chaque fois, c'est magique ; il y a énormément de force et d'émotion.

Ainsi, on peut dire qu'il n'y a jamais eu de rupture totale, de vide. Bob est toujours présent et je suis fière de ce que nous avons accompli, heureuse d'en faire partie. Bob chantait : « Dem a go tired to see my face, can't get me out the race... » (Ils en ont assez de voir ma figure, mais ils ne pourront m'écarter de la course).

Ce n'est pas l'épouse, la veuve, qui agit, mais une personne qui continue à préserver, ardemment, cet héritage qui aujourd'hui encore draine tant au monde. Car l'intérêt pour le message et la musique de Bob Marley dépasse de loin ma génération.

Les jeunes d'aujourd'hui, à leur tour, aiment cette musique, portent les T-shirts à l'effigie de Bob et reprennent en chœur ses chansons lors des concerts.

Les voies du Seigneur

(The beauty of God's plan)

EN FEUILLETANT LE LIVRE de ma vie, je m'aperçois que toutes les choses importantes, tous les événements déterminants, se sont produits malgré moi. Sans que je fasse des projets, sans que je m'y attende. Toujours très étonnée, à chaque fois, j'ai l'impression que je n'ai pas arrêté de me poser des questions : « Comment est-ce arrivé ? Pourquoi moi ? » Une analyse approfondie montre que les choses ne se sont pas simplement produites, mais sont devenues le point de départ, la matrice, d'autres événements qui dépassent les projets initiaux. Ma contribution s'est souvent bornée à une certaine manière d'appréhender la vie.

Aujourd'hui, j'ai la satisfaction de voir les fruits du passé nourrir le présent et, à mes yeux, c'est très important. Je dis souvent aux jeunes qui viennent me voir : « J'aurais aimé connaître une Rita Marley lorsque j'avais votre âge. » J'existe peut-être dans le but d'incarner, à mon niveau, certaines aspirations et mener certains combats...

Je vois bien qu'à l'heure actuelle, ce désir d'une plus grande indépendance se propage et n'est plus une exception.

Dans pratiquement chaque famille, chez les Noirs, les Blancs ou autres, un enfant grandit qui aspire à plus de conscience, ou même au changement : « Mes parents sont comme ça, très bien, mais *moi*, je serai autrement... J'ai décidé de mener ma vie différemment, d'essayer des choses nouvelles. »

Très jeune déjà, j'étais absolument convaincue qu'être Rita avait un sens. Rita était venue sur terre avec un but, une mission à accomplir, une vie à vivre.

De plus, cette *Rita* a maintenant des enfants et vit pour cette famille qui ne cesse de s'agrandir. Trente-huit petits-enfants à ce jour ! Certes, je ne les ai pas tous portés, il y a d'autres mères. Mais je les ai élevés...

Ces enfants ont toujours été traités comme tous les enfants, de la même manière que leurs amis et leurs camarades de classe. À l'école cependant, et en public, ils ont été confrontés à leur réalité, à leur différence. Tout à la fois

admirés en tant qu'enfants d'une super-vedette et critiqués en tant que rastafaris. Dans un cas comme dans l'autre, ils ont toujours su faire face, en luttant, si nécessaire, pour faire reconnaître leurs propres mérites. Le pire pour eux, je le sais, a été de continuer à vivre sans leur Papa qui les a tant aimés et tant gâtés aussi. Il adorait s'occuper d'eux, être un père sur qui les enfants pouvaient compter.

Le nom des Melody Makers a été inspiré par le Magazine de rock britannique du même nom, *Melody Maker*. Les enfants avaient découvert une affiche lors de la sortie d'un album retraçant l'œuvre de Bob Marley et des Wailers.

Le premier disque des Melody Makers, sorti en 1979, s'appelait « Children Playing In The Street » (Les enfants qui jouent dans la rue), le seul titre que Bob avait eu le temps d'écrire pour eux. Tout ce petit monde allait encore à l'école et les petites sœurs Stephanie et Karen faisaient consciencieusement fonction de « managers ». Elles ne chantaient pas et étaient les plus jeunes de la fratrie, mais elles ne manquaient aucune répétition, se mêlaient de tout et dispensaient leurs conseils à tout le monde.

Lorsque les Melody Makers eurent fini l'école et commencé une carrière musicale professionnelle, je sentis que ma place était auprès d'eux ; notamment lors des tournées. Ils avaient besoin de mon soutien et de mon expérience. Bien sûr, ils avaient l'âge de se produire sur scène, mais je pouvais leur être utile comme ange gardien et, surtout, comme manager.

C'était rassurant pour eux de pouvoir dire : « Maman est là. » D'abord, ils ont signé avec EMI, ensuite avec Virgin et, finalement, avec Electra. Travailler pour leur réussite ne m'a jamais paru fatigant, on peut dire que la choriste de l'arrière-scène était devenue la mère des coulisses...

En tout cas, je n'ai aucun regret.

Pas une seule fois je n'ai pensé à ce que j'ai pu rater. Tout s'est passé naturellement. C'était bien qu'ils puissent profiter de mon expérience ; inutile de répéter les mêmes erreurs ! Je faisais une sorte de tri entre les bonnes choses et les mauvaises ; pendant nos sept années de tournées avec Bob j'avais fait mes classes. « Vous voyez, c'est comme ça que nous faisons, papa et moi. Et là, il avait modifié ceci... » Ma présence leur facilitait les choses et, rapidement, ils se sont retrouvés dans le camp des gagnants !

Quatre fois, les Melody Makers ont remporté des Grammy's et plusieurs fois, leurs disques sont entrés au Top Ten, dans les dix meilleures ventes du reggae.

Les efforts et le temps que j'ai investi dans leur réussite étaient justifiés. Cela valait la peine. Oui ! Je le pensais à l'époque et je le pense toujours.

Quand j'ai commencé à me diriger doucement vers la porte de sortie pour m'occuper de ma propre carrière, j'ai entendu des remarques comme : « Mais, Maman, tu ne viens pas en tournée cette fois ? Non, tu ne peux pas nous laisser tomber ! » Pour ma défense, il faut dire que j'avais engagé des personnes qualifiées pour les accompagner : Adis Gessesse et ses frères d'Éthiopie, qui travaillent toujours avec nous à l'heure actuelle. C'est donc la conscience tranquille que j'ai pu leur dire : « Voilà, c'est le moment, je vous laisse... L'année prochaine, vous volerez de vos propres ailes ! »

Naturellement, leur réponse fut : « On n'y arrivera jamais tout seuls. Ils ne vont pas nous écouter ! » Mais, bien entendu, ils y sont arrivés tous seuls, et très bien, même ! Le meilleur côté de ces enfants, c'est qu'ils sont si – comment dire ? – si... naturels. Simples.

Ils sont ouverts, normaux, quoi. Et aimables, spontanés, tout en ayant les pieds bien sur terre. Ce n'est pas parce que leur père est célèbre qu'ils se donnent de grands airs ! Non, ils ont appris à être eux-mêmes.

Nous leur avons enseigné très tôt, quand ils étaient encore tout petits, que la modestie est la première des politesses. Et qu'il est bien d'avoir de bonnes manières. Rien que dire « bonjour » et « merci » contribue à faire bonne impression. Bref, il semble que l'on ait fait du bon boulot.

Aujourd'hui ils ont à leur tour des enfants et n'ont pas oublié les leçons de leur enfance.

Pendant la rude période des larmes et des épreuves consécutives à la mort de Bob, je rentrais du travail totalement épuisée, affaiblie. Mais à force d'être si souvent trompée, attaquée, soupçonnée, accusée et punie, un peu comme si on me lançait des poignards dans le dos, je suis devenue dure comme un roc.

En même temps, à force de m'endurcir, j'ai perdu de ma spontanéité et mon sourire. Je me souviens d'avoir chanté « mon sourire m'a quitté... » J'ai mis du temps à prendre conscience que j'étais toujours bien vivante.

Même si les enfants et moi parvenions à faire face au quotidien, nous ressentions le besoin d'une présence masculine dans notre foyer. Pour que la famille soit complète. Au moins pour me donner un coup de main... Parfois j'avais le sentiment que personne ne pensait à moi, il était toujours question de Bob. J'avais tout simplement besoin que quelqu'un s'occupe aussi de moi. Que quelqu'un m'aime !

Ce n'était pas la peine de chercher bien loin : il y avait mon vieil ami Owen Stewart, mon fidèle copain Tacky, qui me témoignait depuis toujours de l'affection. Notre relation allait bien au-delà du sexe. Elle était fondée sur

l'amour et l'affection. Mon cœur pouvait donc s'ouvrir en toute confiance et notre relation prendre de la profondeur.

Les enfants le connaissaient bien en tant qu'« ami de Maman » et ils ne ressentaient pas sa présence comme une intrusion dans notre famille. Comme c'était déjà le cas autrefois, Tacky était un compagnon solide qui me soutenait et m'encourageait, qui me donnait la force d'ignorer les rumeurs. « Ne t'inquiète pas tant, travaille moins, avait-il l'habitude de dire, repose-toi. »

Serita, ma dernière fille, c'est avec Tacky que je l'ai eue. Elle est arrivée alors que je pensais ne plus jamais connaître les joies de la maternité. Elle fut « l'ultime fruit de mon ventre » comme on dit en Jamaïque, l'enfant qui clôtura la longue série. Serita et moi avons été, dès le début, très proches, sans doute parce qu'elle est venue bien après les autres, comme un dernier cadeau.

Il est vrai qu'après cinq enfants, il était légitime de penser que ça suffisait... (bien qu'avec Bob, je suis à peu près certaine qu'on n'en serait pas restés là.) Bref, Serita vint juste à point. Sans le savoir, j'avais un grand désir, un grand besoin, de cette maternité.

Ce fut une grossesse idéale. Dans cette période de tracasseries et d'ennuis incessants, ce furent neuf mois de tranquillité, de détente, de calme méditatif, de retour sur moi, avec ce bébé dans mon ventre. Je continuais à travailler, mais tout était différent.

Plus de stress, l'essentiel était ailleurs. Il en fut de même pour mes enfants, ils étaient ravis de me voir enceinte et tout excités à la perspective de ce bébé. La famille, la maison, tout le monde en avait besoin.

Il y eut cependant d'autres voix pour s'exclamer : « Comment ? Encore ? » L'une d'elles était, bien entendu, celle de Tati. Lorsque je lui appris la grande nouvelle, elle commenta : « Oh, non ! Qu'est-ce que les gens vont dire ! »

Bob était mort depuis déjà cinq ans, mais elle ajouta, sur le ton du reproche : « Oh, vraiment, tu ne devrais pas avoir un autre bébé ! On va dire un tas de choses... » J'étais exaspérée : « Arrête, Tati ! Stop ! Au diable les racontars, c'est *ma* vie, non ? Par ailleurs, je ne l'ai pas fait toute seule, ce bébé, et si Dieu le veut, j'en suis heureuse ! »

Aujourd'hui encore, Serita est mon petit sac à main. Je l'appelais ainsi parce que je l'emmenais partout en tournée. Partout. Elle était sur les routes dès l'âge de trois mois. J'avais engagé la mère de Minnie, Rita Mazza, pour m'aider. Tout le monde l'appelait « M^{lle} Rita », Serita était Serita Mazza, moi-même étant Rita ; cela faisait un drôle de « trio de Rita »... La petite Serita occupait la pauvre M^{lle} Rita à plein temps. Elle ne se plaignait jamais, mais en voyage mon bébé n'était pas un cadeau.

Mon père est venu en Jamaïque pour les obsèques de Bob et finalement, il a décidé de rester. Il avait vieilli et estimait qu'il était important de demeurer près de sa famille.

À ce moment-là, mon frère Wesley s'était établi au Canada avec sa famille et mon autre frère, Donovan, qui avait été élevé par notre mère, avait fait de même. Les autres enfants de Papa, y compris Margaret et George, qu'il avait eus avec M^{lle} Alma, ainsi que nos sœurs suédoises, avaient déjà fondé leur propre famille.

Donc, Papa rentra en Jamaïque où il fut, rapidement, surnommé « Papy ». Mesurant les responsabilités qu'il pourrait prendre au sein de l'entreprise familiale, Papy se rendit disponible pour des collaborations musicales ici et là et il prit également en main la maintenance technique du studio Tuff Gong. Ses talents de menuisier devinrent rapidement indispensables. Tables et chaises, fenêtres et portes, volets... il s'occupait de tout. En peu de temps, tout le monde l'adora ; il était le préféré de tous et il rendit service à tout le monde.

Il avait coutume de dire : « Rita, je veille sur tes intérêts, tu sais ! » Et parfois, le soir, il m'appelait pour me tenir au courant des problèmes d'entretien et de maintenance. Rien ne lui échappait et il me disait : « Tu sais, ce gars-là, il n'en f... pas une rame, il n'est pas sérieux... » Ça, c'était Papy. Qui surveillait mes arrières, qui prenait soin de tout. Pendant ses dernières années, il s'occupa, tout bonnement, de tout.

De son côté, Tati veillait sur lui, son « petit frère ». En reprenant, tout naturellement, le rôle dominant de grande sœur (aussi petite qu'elle fût) et toute l'autorité du passé. Au début, il y eut même une sorte de rivalité entre eux. Papy se montrait perplexe : « Comment fait-elle pour commander tout le monde ? »

Il avait été bien surpris, à son retour, de trouver sa sœur assumant toujours une foule de responsabilités. Après toutes ces années, après tant de travail et avec tant de petits-enfants ! Il craignait qu'elle ne me permette pas de prendre mes propres décisions.

Mais moi, je lui étais si reconnaissante, à ma Tati. D'ailleurs, j'avais appris à fixer clairement les limites. Grâce à elle, je pouvais m'occuper aussi un peu de moi.

La concurrence entre Papy et Tati prit fin lorsqu'ils s'installèrent dans notre maison de Washington Drive, dans des appartements voisins. Habiter là n'empêchait nullement Tati de monter chaque jour, voir si tout était en ordre dans la maison sur la colline. Elle disposait maintenant d'une voiture avec chauffeur. Ce même chauffeur conduisait les enfants à l'école, mais, à chaque fois, Tati était dans la voiture, surveillant les opérations. À l'heure de la sortie, le chauffeur passait d'abord prendre Tati pour qu'elle puisse... aller chercher les enfants !

Cette chère Tati. Je veillais à ce qu'elle ne manque de rien, mais... bien que disposant librement de la voiture et du chauffeur, elle tenait absolument à conduire elle-même !

Plus d'une fois, j'essayai de l'en dissuader : « Mais, Tati, tu as quelqu'un pour te conduire ! Alors, pourquoi ? » Elle n'en démordait pas : elle n'avait pas besoin de cet homme, de ce M. Andy ! Pour qui se prenait-il ? Elle conduisait aussi bien que lui !

Et un jour, j'eus la surprise de la voir (quoiqu'à peine visible derrière le volant) gravir la colline. Je n'en croyais pas mes yeux ! Dans mon affolement, j'ai failli mettre le chauffeur à la porte : « Comment osez-vous la laisser conduire ? » Le pauvre homme répondit : « M^{me} Marley, il n'y a pas eu moyen de l'en empêcher ! » Car, si Tati a décidé de faire quelque chose, elle le fait. »

Bien entendu, elle conduisait très bien, même sur nos routes sinueuses de montagne, et par la suite, elle m'annonça : « Eh bien, maintenant, c'est moi qui conduirai les enfants à l'école ! » Une vraie tête de mule ! Oui, c'est le mot. Tête de mule. Infatigable et, toujours, de bonne humeur. Bien sûr, le poids des ans commençait quand même à se faire sentir et elle ne cousait plus.

Alors, elle mettait toute son énergie à scruter, impitoyablement, mes tenues à la loupe, à me dire ce qui m'allait ou non. Et, bien sûr, elle avait toujours le dernier mot.

C'est Tati qui fut la suivante à nous quitter, emportant avec elle une grande part de moi-même.

Elle est partie avec grâce, paisiblement. Le médecin nous appela un matin pour nous informer qu'elle s'était endormie, la veille au soir, pour ne plus se réveiller. Elle avait eu de petits malaises les derniers temps, mais jamais rien de grave. J'en étais à mon cinquième mois de grossesse et, à force de pleurer et de crier ma douleur, je croyais que le bébé allait naître là, sur-le-champ. Arrivés en toute hâte à l'hôpital, nous avons trouvé notre Tati, le visage serein, comme profondément endormie sur le lit. Cedella tenta même de lui faire du bouche-à-bouche...

Nous sommes restés tranquillement assis autour d'elle, lui brossant affectueusement les cheveux et lui disant adieu. La perdre fut très, très douloureux pour moi.

Elle était ma vie, ma chérie, ma tante, ma mère... Mais je savais qu'elle était en paix ; elle avait fait tant de bien et tant de gens l'aimaient !

Peu de temps avant sa mort, elle avait confié à Steve (son chouchou) qu'elle attendait la mort avec impatience : « Je ne supporte plus toutes ces pressions, ces politiciens, tous ces gens qui viennent vous voir. Ils veulent tous quelque chose et Papa qui n'est plus là... » Elle était convaincue, disait Steve, qu'elle nous

protégerait mieux de là-haut que dans la mêlée ; elle se sentait trop vieille pour faire face...

Pauvre Tati, ai-je pensé dans mon cœur. Le nom de Marley n'était pas facile à porter, bien qu'il y ait, comme pour tout, des bons et des mauvais côtés. Plus tard, la situation s'est, heureusement, améliorée. Lorsqu'à la fin des années 90, on m'attribua l'Ordre du Mérite Jamaïcain, je pensais très fort à Tati. Ah, qu'elle aurait apprécié cela, une distinction venant du *gouvernement*, elle en aurait été émerveillée, elle qui avait été une citoyenne modèle ! De toute manière, je sens qu'elle n'est pas bien loin, à déployer ses ailes...

Elle nous avait donc quittés quand Serita est née. Chose curieuse, c'est justement Serita qui lui ressemble le plus. Pour tous ses frères et sœurs, Tati avait été le pôle de stabilité dans leur enfance, tous se rappellent de ces soirées où elles étaient, avec M^{lle} Collins, tranquillement assises à bavarder et à... plier des chaussettes !

Car avec cinq enfants, et parfois jusqu'à dix, à la maison, cela en faisait des paires et des paires !

Ainsi fut Viola Anderson Britton. Elle était exceptionnelle, à tous points de vue. Une sorte de prototype, un exemplaire unique. Je mesure ma chance de l'avoir eue auprès de moi.

Imprégnée de l'atmosphère sécurisante et familiale créée par Tati, j'avais ressenti très tôt le besoin de veiller sur Bob. Dès le début j'avais compris que Bob manquait de cette chaleur et de cette affection, qu'il avait été privé trop tôt de sa mère, à un âge où il est si important de se sentir aimé. Et cela d'autant plus qu'il n'avait jamais eu de père dans sa vie et que sa mère représentait son seul lien affectif.

Il arrive qu'une jeune femme, coincée dans un bidonville comme Trench Town avec ses enfants, ne voie que la fuite comme solution.

La mère de Bob ne voulait pas rester toute sa vie une « moins que rien » et, comme elle espérait bien plus de la vie, elle devait partir. Je me mets à sa place, j'imagine ce qu'elle pensait alors : que puis-je faire ? Alors qu'elle avait là son adolescent de fils et un petit bébé... La victime de sa décision, ce fut Bob, qui perdit sa mère et qui dut se débrouiller tout seul dans la vie en gardant des chèvres et en faisant des petits boulots pour les uns ou les autres. Mais Maman aussi était une victime.

Elle a affronté la vie ailleurs pour se frayer un chemin, pour se construire une vie plus digne. Si je compare la mienne et la sienne, je dirais que moi, j'ai réussi l'étape suivante.

Peu de temps après le décès de Tati, mon père mourut à son tour, je fus désespérée. Il n'y avait plus personne vers qui me tourner. Jamais je n'arriverais à vivre sans eux ! Comment continuer sans leur amour et leur soutien ? Mais j'ai surmonté toutes ces pertes en apprenant à faire confiance à mes amis et à suivre leurs conseils. Dahima, une Américaine, s'avéra être l'une des plus précieuses Sœurs que j'aie eu la chance de connaître. Bob l'avait rencontrée en Californie au cours d'une de nos tournées. Elle travaillait pour Margaret Nash à Los Angeles.

Je suppose que, dans un premier temps, ils n'ont été qu'« amis ». Après la proposition de Bob de venir en Jamaïque et de travailler pour lui, elle s'était installée sur l'île avec ses enfants.

Lorsqu'on nous présenta, elle me dit très clairement qu'elle avait compris que sa relation avec Bob n'allait pas être ce qu'elle avait espéré initialement (elle ignorait que Bob était marié avant de me rencontrer).

Néanmoins, elle demeura en Jamaïque, y éleva ses enfants et nous sommes devenues amies. C'est par exemple Dahima qui m'incita à mettre du rouge à lèvres : « Ma fille, tu as des lèvres si sexy... montre-les ! »

« Tu es folle ? Bob me tuerait ! » « Mais non, Rita. Il suffit que tu te mettes un peu d'huile à la vitamine E. Je t'en rapporterai d'Amérique ! Tu verras, ça te fera un beau sourire ! »

Depuis, j'ai délaissé l'huile vitaminée pour le vrai rouge à lèvres, en passant par le brillant légèrement teinté...

Après la mort de Bob, Dahima a pensé qu'on me manipulait et elle est restée à mes côtés pour m'encourager et m'aider.

Elle était très douée pour la communication avec le monde musical et j'ai largement profité de ses leçons dans ce domaine. Grâce à elle, j'ai commencé à prendre confiance en mes capacités « commerciales ».

« Tu y arriveras, m'avait-elle affirmé. Allez, on va monter une société ensemble ! » Elle aussi avait appris à transformer l'aigre en sucré. Pour une femme, la force intérieure et la confiance en soi sont absolument vitales. Si vous êtes au volant, vous devez être la meilleure ; surtout si c'est vous qui décidez de la direction et de la vitesse. Et gare aux collisions frontales !

En Jamaïque, où la violence peut éclater à tout moment, j'ai appris à surveiller mes arrières. J'ai eu droit à des choses loufoques, farfelues, dingues. Récemment, un gars est venu me voir au bureau pour affirmer qu'il était la réincarnation de Bob et qu'il devait absolument me parler... Pendant des jours, il m'a suivie partout.

J'ai été harcelée par des gens qui avaient eu des visions selon lesquelles je leur appartenais. Plus d'une fois, ils se sont introduits dans le jardin, et même

dans la maison. Il a fallu installer des clôtures sécurisées.

Quelle folie ! Mais la Jamaïque est un endroit où l'on brûle ce que l'on a adoré la veille. C'est une chose d'être Rita Marley, c'en est une autre d'être une rasta. Des gens m'aiment en tant que Rita et me tournent le dos et me détestent parce que je suis une rasta.

De nos jours, on copie pourtant allégrement le style rasta : le végétarisme, l'agriculture bio, l'exercice physique. Et la consommation d'herbe. Pour nous, c'est une plante de la nature, de Dieu ; une parmi d'autres, simplement. Les médias ont d'ailleurs largement vanté ses propriétés thérapeutiques, par exemple pour soigner le glaucome ou comme antidouleur.

Moi, j'ai toujours utilisé la marijuana comme une nourriture sacrée. Lorsque j'essaie de trouver le comportement ou le mot juste, j'en prends quelques bouffées, ou une tasse de thé. Cela s'est toujours avéré bénéfique pour ma méditation. Mais nul n'ignore à quel point une consommation exagérée peut être dangereuse.

Moi, je m'en tiens à l'usage thérapeutique et bienfaisant.

En regardant ma vie de près pour faire la différence entre besoins véritables et désirs, je me suis rendu compte que j'avais tout ce qu'il me fallait et qu'il était urgent de passer à autre chose. Donner. Partager. Depuis toujours, c'est essentiel dans notre philosophie.

Le temps était venu pour moi. Cette prise de conscience devait me conduire en Afrique où je passe à présent une partie de mon temps, dans un village de montagne, à aider les habitants autant que faire se peut.

L'Afrique représente une nouvelle existence pour moi. Une existence nouvelle, mais avec de très anciennes racines. Elle est si noire, l'Afrique. Je me sens enfin chez moi. Plus personne ne me manifeste de l'hostilité simplement en raison de ma couleur de peau.

Je revendique la liberté d'être ce que je suis, sans être obligée de lutter constamment pour ce droit. Je me sens libre aujourd'hui d'aller plus loin sur ce nouveau chemin.

Les enfants sont grands ; chacun d'eux a trouvé son indépendance. Ils savent d'où nous venons et où nous voulons aller.

Vivre en Afrique faisait partie de la philosophie de Bob, de son rêve. De notre rêve. Même s'il n'est plus présent physiquement, c'est grâce à lui que notre action est devenue possible.

C'est lui qui vient en aide à ses Frères.

Après la pluie, le beau temps

(Sunshine after rain)

C'EST AVEC BOB que j'ai fait mon premier voyage en Afrique, lors de la célébration de l'indépendance du Zimbabwe. Ensuite, nous sommes allés au Gabon où il a rencontré la princesse Pascalene. Après la disparition de Bob, j'ai fait un séjour en Éthiopie, ce qui avait une signification profonde pour moi, un rêve devenait réalité : je mettais un pied au paradis ! J'ai déposé l'une des tresses de Bob là-bas...

Lorsque j'ai cherché un endroit où m'installer en Afrique, pour trouver un foyer et une mission à remplir, ce fut finalement le Ghana qui m'ouvrit ses bras et son cœur. Le gouvernement en place était solide et le pays aspire ardemment au progrès. En 2002, la Fondation Rita Marley y fut enregistrée comme Organisation Non Gouvernementale, de quoi faciliter nos actions qui prenaient de l'ampleur.

L'aide à l'enfance et la protection des personnes âgées étaient devenues nos objectifs principaux.

Je suis convaincue que rien n'arrive par hasard. Si quelqu'un se trouve au bon endroit au bon moment, ses préoccupations rencontreront forcément une réponse.

Mon intérêt pour le Ghana est né au moment où j'étais à la recherche d'une maison. J'ai visité une propriété (que je devais effectivement acheter un peu plus tard), près d'un village du nom de Konkonuru dans la montagne d'Aburi, un peu à l'extérieur de la capitale. J'ai tout de suite aimé les habitants de cette région et les pentes douces de cette montagne qui me rappelait la Jamaïque.

La piste menant à cette maison passait devant l'école du village (encore quelque chose qui me renvoyait à mon pays) et j'ai aperçu des écoliers assis par terre : ni bancs ni pupitres. Seul l'instituteur avait une petite table et une chaise.

Cette image resta gravée dans ma mémoire. Dans ma jeunesse, j'avais enseigné le catéchisme aux enfants de notre rue à Trench Town, à la fois parce que j'aimais ça et pour suivre l'exemple de Tati. C'est donc très tôt que j'avais compris l'importance, non seulement de l'instruction religieuse de la Bible, mais de l'instruction en général.

Donc, au Ghana, à chacun de mes passages, je revoyais ces enfants assis là, avec des yeux d'anges... Et brusquement, je compris. Rien ne m'obligeait à m'installer précisément dans cette région, mais la raison était là, sous mes yeux ! Très concrètement. Après avoir versé un acompte pour la maison, j'ai pris contact avec le directeur de la petite école, ainsi qu'avec le chef du village. Et, la fois suivante, j'avais des bancs d'école dans mes bagages !

Quelque temps après, lors de la démolition de l'un de nos immeubles, je vis un amas de fenêtres et de portes et, immédiatement, mes neurones ont établi la connexion avec une petite école au cœur du Ghana qui manquait de tels équipements. Je dis à ma secrétaire : « Trouvez-moi un container pour bateau et faites embarquer ce bois et tout ce qui peut être utile. Destination, l'Afrique ! » Elle fut très étonnée :

« Mais, M^{me} Marley... ! »

« Il n'y a pas de « mais »... c'est comme ça, et c'est tout ! »

Je savais que c'était ce qu'il fallait faire. Et ce fut une bénédiction. Mon Dieu, à chaque fois que je passe devant l'école de Konkurunu, j'ai chaud au cœur à la vue de ces fenêtres et de ces portes qui, dorénavant, protègent les salles de classe des intempéries.

Dire que l'on a bien failli les brûler en Jamaïque ! Voilà le genre de choses que nous faisons sur le continent noir, ma famille et mes amis (je me souviens de Dahima fabriquant une petite cabane au-dessus du trou qui servait de toilettes à l'école... Depuis nous avons arrangé tout cela).

Je ne pense pas que ces actions soient motivées par la recherche d'une forme d'autosatisfaction. Nous n'agissons pas par désœuvrement. C'est exact que nous avons un certain niveau de vie, de belles voitures et que nous voyageons par avion, mais jamais, à aucun moment, nous n'oublions ceux qui manquent de l'essentiel. Notre souci permanent est d'aider par le don et l'enseignement.

Aujourd'hui encore j'adore faire du shopping, mais j'ai beaucoup réduit le rythme, car mes placards débordent. Quand je n'arrive pas à me décider pour une robe parce qu'il y en a trop dans l'armoire, je remplis immédiatement une grande caisse pour l'envoyer au Ghana ou en Éthiopie. Au village, nous distribuons des vêtements et d'autres choses, mais une partie va dans un magasin d'occasion. Ainsi, les gens apprennent à se prendre en charge. Nous leur montrons très concrètement comment ça marche : on vous fait des dons, vous

vendez la marchandise et avec le bénéfice vous achetez des manuels scolaires pour vos enfants.

Notre objectif principal est de stimuler l'envie d'agir, de s'assumer. Donner n'est pas suffisant. Il y a peu de temps, j'ai reçu une lettre de remerciements du responsable de l'école m'informant que le car que nous leur avons procuré assure dorénavant la liaison entre le village et la capitale. Avec l'argent ainsi récolté, l'école couvre ses autres dépenses.

Voilà, à mes yeux, une pleine réussite. Le plus important c'est de transformer le don en savoir-faire. Lorsque quelqu'un, parti de zéro, devient propriétaire d'un bus de trente places, tout le monde s'interroge : a-t-il gagné au loto ? Ou bien, a-t-il travaillé très dur ? L'impact d'un tel exemple est bien plus efficace qu'une tonne de théories...

Récemment, Cedella a rempli un gros colis de ses tenues de la collection « Catch A Fire ». Lorsqu'elle m'a dit : « Maman, envoie donc ça au Ghana ! », je fus ravie. En me jetant un regard, elle ajouta : « Mais, Maman, ne les vends pas, donne-les, s'il te plaît... » Il faut croire qu'elle connaît la passion de sa mère pour le recyclage !

Je ne pense pas me tromper beaucoup en disant que la plupart des gens fortunés ne font rien de tout cela. Ils investiront plutôt dans une nouvelle maison (une de plus) ou un diamant. Je les ai vus faire. Certes, diamants et perles sont magnifiques, mais personne ne me verra jamais en acheter. À mes yeux, fortune et renommée ne nous sont pas données, c'est un plus, un supplément. La seule chose qui nous est donnée, c'est la vie.

Tout le reste est superflu. Plus on en a, plus on devrait en donner en retour. Et, ô surprise, la magie opère : plus tu donnes et plus tu reçois ! Comment décrire la satisfaction et la joie éprouvées quand on peut rendre quelqu'un heureux... En ce qui me concerne, je n'ai vraiment compris le sens et la valeur du don qu'en le pratiquant !

Ainsi, depuis la mort de Bob, nous organisons chaque année, à la date de son anniversaire, des manifestations en son honneur, pas seulement en Jamaïque et au Ghana, mais aussi ailleurs. Chaque fois, nous sommes tous très émus et nous sentons sa présence un peu partout. Cela fait plus de vingt ans maintenant et, invariablement, quelque chose d'exceptionnel m'arrive à ce moment-là : une lettre ou un coup de téléphone important.

Dans cette belle montagne d'Aburi, nous avons entrepris la construction d'un studio d'enregistrement qui comprendra également une station de radio où des ingénieurs professionnels formeront les jeunes qui veulent se lancer dans une carrière musicale. Au Ghana, un riche gisement musical attend encore d'être

exploité. Notre futur studio réalisera un autre de nos rêves de jeunesse. Il pourra produire des musiques de films et de vidéos, réaliser des postproductions et des effets spéciaux, répondant ainsi aux besoins urgents dans ce domaine. En même temps, nous offrirons l'hébergement et une nourriture biologique provenant de notre ferme, là-haut dans la montagne où l'air est frais et pur.

Ce profond besoin de donner à l'Afrique n'est que la suite logique de ce que nous pratiquions en Jamaïque. C'est Bob qui a fourni l'impulsion, donner étant sa nature profonde. Alors qu'il distribuait de l'argent, l'expérience nous apprendit que ce n'est pas toujours la meilleure solution. Parfois, la même personne revient plusieurs fois et sa situation demeure inchangée. Aussi, la Fondation Bob Marley en Jamaïque a revu ses objectifs : nous aidons plutôt les familles à démarrer une activité. Créer un petit atelier, ouvrir un magasin ou une échoppe, vendre des plats froids à emporter, comme autrefois Tati à Trench Town.

Nous avons aussi adopté des orphelins. Nous collectons des équipements et des médicaments pour le Children's Hospital, et participons au financement du Maxfield Park Children's Home, tout en faisant venir des médecins étrangers pour s'occuper de certains malades. Nous avons trouvé des médecins bénévoles qui viennent sur l'île par le biais de l'organisation URGE des Melody Makers.

Car les Melody Makers ont également créé une fondation. Adidas, entre autres, finance leurs tournées et leur fournit des caisses de chaussures et de vêtements de sport qu'ils redistribuent. Il m'arrive de voir passer une paire de baskets qui me plaît et de m'entendre dire : « Ah, non, Maman, pas celles-là... On t'en achètera si tu veux, mais celles-ci sont pour ceux qui en ont besoin ! » Décidément, chez nous, c'est dans les gènes.

En Jamaïque cependant, si vous donnez trop, vous devenez une sorte de menace pour le système en place. J'en ai fait l'expérience. C'est peut-être cela, en vérité, qui m'a décidée à me tourner vers l'Afrique. Quand le don devient si naturel, vous ne pouvez plus faire autrement, malgré les risques que votre générosité se retourne contre vous.

En revanche, j'ai appris à contrôler soigneusement comment, et à qui, je donne. C'est un vrai souci pour moi, étant donné mon histoire. Encore plus que pour n'importe qui. L'expérience m'a montré qu'il ne fallait jamais baisser la garde : toujours faire preuve de cran, aussi bien spirituellement que physiquement.

Toujours être en éveil. Cette vigilance est vitale, particulièrement pour une femme noire. Comme le disait Bob dans une chanson, et il y a de cela des années ! : « Tu donnes ton plus pour recevoir ton moins/Réfléchis à cela ! »

(You give your more to receive your less/Now think about that). Je me rappelle lui avoir alors demandé : « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Tant de fois, tout au long de ces années, j'ai réalisé à quel point les paroles de Bob peuvent tomber à pic, que ce soit hier ou aujourd'hui. Combien de fois je me suis dit : « Ah, c'est donc cela qu'il ressentait, c'est cela qu'il voulait dire ! » Ou : « Mais il l'avait prédit... ! »

Politiquement visionnaire et poétiquement capable d'exprimer ce dont il ne pouvait parler, il a été considéré par beaucoup comme un prophète.

Bien sûr, il y a également ceux qui rejettent cette idée : « Oh, tout de même, un prophète ! » Dans leur imaginaire stagne l'image d'un vénérable vieillard à barbe blanche, directement issu de l'Ancien Testament...

Bob était différent. Il fut très tôt conscient de la réalité du système, comprenant que le changement passait par le soutien des faibles. Il avait des dons prophétiques, sans avoir besoin de porter une robe blanche. Sa chemise bleue, son jean et sa paire de bottes suffisaient...

Il nous arrive à tous, à un moment donné, d'être saisi par la nostalgie de l'enfance, de vouloir arpenter les rues où nous avons vécu jadis. De temps à autre, je me rends ainsi à Greenwich Park Road pour prendre un bain de souvenir.

Dans le quartier, quand j'étais petite, un homme que l'on disait fou inscrivait des choses sur le mur du cimetière, juste en face de notre maison. Un jour, il traça les mots « Black Police Brutality » (Police noire = brutalité !). L'inscription y est toujours.

Ces mots m'aident à retrouver sans hésitation la maison de mon enfance, car, tout autour, plus rien n'est pareil. Les maisons sont différentes, comme les clôtures et les jardins. Le paysage tout entier a changé.

Le prunier dans notre cour, sous lequel nous avons tant chanté, a disparu et la plupart des voisins vivent aujourd'hui sous d'autres cieux. Bob le chantait : « Good friends we've had/Good friends we've lost/Along the way » (Chers amis que nous avons eus/Chers amis que nous avons perdus/Tout au long du chemin).

La cuisine de Tati, dans Second Street où Bob s'était installé, a été restaurée et transformée en lieu d'exposition. C'est l'Office de Tourisme de Jamaïque qui a financé ce projet pour sauvegarder l'une des traces du passage de Bob Marley à Trench Town. J'aime beaucoup visiter cet endroit : c'est là que nous avons vécu notre première nuit d'amour.

Mais, j'ai appris récemment que des visiteurs avaient dû rebrousser chemin, à cause de la violence...

Chaque fois que je suis prise de nostalgie, je retourne dans le quartier et je reste quelques instants debout à côté de l'inscription « Black Police Brutality ». Des images s'imposent alors : de jeunes hommes noirs, assis sur le trottoir, qui s'enfuient en toute hâte à l'approche d'une voiture de police... qu'ils aient quelque chose à se reprocher ou non !

Jamais je n'ai vu d'hommes blancs battus à coups de matraque « Allez, ouste. F... le camp ! » Et c'étaient des policiers noirs qui brutalisaient ainsi leurs frères noirs ! Le fou avait sans doute assisté à de telles scènes et écrit sa peur sur le mur... J'avais dix ans lorsque j'ai lu ces mots pour la première fois. J'en ai cinquante-six aujourd'hui, et ils reflètent toujours la même triste réalité. À ceci près qu'il y a, aujourd'hui, encore plus de brutalité dans ce quartier...

Est-il possible que Trench Town produise quelque chose de positif ? Voilà la grande question. Récemment, un homme politique jamaïcain a exhorté le pouvoir en place à ne pas oublier l'existence de Trench Town, qui ne parvient pas à trouver la paix. Malgré un niveau de vie plus élevé, de plus belles maisons et des voitures, la violence est toujours présente dans les rues et les incursions de la police sont fréquentes et brutales. Bob l'avait stigmatisé dans « Concrete Jungle » et « Them Belly Full, But We Hungry » (Leur ventre est plein, mais nous avons faim). Depuis, la société jamaïcaine est restée la même, figée.

Chacun sait que l'éducation est la base d'une société paisible et productive. Pourtant, aujourd'hui encore, les familles doivent payer le collège, sauf si l'enfant bénéficie d'une bourse. Même avec la demi-bourse que j'avais obtenue, mon frère Wesley avait dû quitter l'école pour aller travailler ! Et puisqu'il y a des limites d'âge, il n'est pas question non plus d'économiser pour reprendre l'école plus tard. Être propre, porter des chaussures bien cirées, avoir des livres et payer la cantine, l'uniforme... Pour beaucoup de familles de Trench Town, c'est inaccessible.

Au sein de la Fondation Bob Marley, nous essayons de combler les manques. Les familles viennent avec de longues listes de manuels scolaires et nous les leur prêtons. Ce programme rend de précieux services, mais nous sommes conscients, comme les autres organisations, de ne toucher qu'une partie de la population.

Les laissés-pour-compte sont encore bien trop nombreux.

Ce qui manque en Jamaïque d'aujourd'hui, ce sont les femmes. Des femmes à des postes clés. Je suis persuadée qu'une féminisation des dirigeants du pays est le seul moyen d'amorcer un changement digne de ce nom. Année après année, élection après élection, les tensions politiques mènent au désordre et à la violence. Les pauvres s'entretiennent dans les zones rurales sous-développées et les ghettos des grandes villes. C'est toujours la même misère : jamais, on n'entend

parler d'un ministre assassiné parce qu'il n'a pas tenu ses promesses électorales ! Ce sont toujours les déshérités, les désespérés, qui tuent leurs frères et leurs sœurs pour peser sur les résultats électoraux.

Certes, il y a quelques femmes qualifiées au gouvernement : Babsy Grange est un membre important du JLP et Beverley Manley qui a formé une bonne équipe avec Michael Manley lorsque celui-ci était Premier Ministre. Il y a aussi Portia Simpson, une très forte personnalité, qui pourrait bien être le prochain Premier Ministre de Jamaïque. Quand je la croise, je la salue ainsi : « S'il te plaît, Portia, sois celle qui sortira notre pays de la misère ! »

Chez nous, on persiste à chercher la femme de valeur *derrière* l'homme de pouvoir. Il serait temps qu'elles deviennent plus visibles. Spécialement dans ce pays qui, décidément, met toujours ses femmes en décor. Quel dommage de ne pas mieux exploiter l'autorité naturelle, et remarquable, des Jamaïcaines ! Pourquoi ne seraient-elles pas des leaders politiques ? Gouverner n'est pas une prérogative exclusivement masculine, que je sache. Il devient urgent de permettre à ces femmes d'apparaître aux côtés des hommes. Et parfois, même, sur le devant de la scène.

Quant à moi, je me contente de plus en plus d'être moi-même. Souvent, on me demande : « Pourquoi tu continues à aller au marché chaque samedi, dès 6 heures du matin ? Tu payes des employés, non ? » Je vois cela autrement : j'aime rencontrer mes amis au marché, et ils me le rendent bien ! Parfois, je fais de petites vidéos où tout le monde chante et danse.

Même à mon âge, je continue à découvrir des choses. Une activité mène à une autre, une étape de la vie débouche sur une autre. J'estime qu'il est tout aussi important d'innover que de se complaire dans la routine.

Il y a huit ans, une agence m'a proposé de faire une série de conférences à l'occasion du « Black History Month » (Mois de l'Histoire Noire). Avec mes amies Dahima et Eleanor Wint (et Errol Barrett pour nous assister), nous sommes allées dans de nombreuses universités américaines pour parler de Bob, en montrant des films et des cassettes.

Partout, nous avons rencontré un vif intérêt, non seulement pour la vie de Bob, mais également pour les rastafaris et l'Afrique. J'adore ces rencontres, c'est du pur plaisir et, chaque année, j'attends avec impatience le Black History Month. Un jour, j'ai pris conscience avec étonnement que, désormais, je parlais plus que je ne chantais.

Force est de constater que ma voix a perdu quelques notes faute de vocalises. Était-ce la bonne direction ? Mais les étudiants étaient nombreux à venir m'écouter et la maison de disques était très satisfaite : ces conférences ravivaient

l'intérêt des jeunes pour la musique de Bob. Savoir que l'amour n'était pas mort fut très motivant pour nous.

L'un des passages de mon récit a toujours le même succès auprès des étudiants : l'entrée de Bob par la fenêtre dans ma chambre, la nuit, toujours saluée par des éclats de rire et des « Ah ! » et « Oh, non ! » Lors des questions, ils demandent : « Et alors, qu'a fait Tati après ? » Et : « Qu'est-ce que vous ressentiez, Bob et vous ? Ah, oui, je comprends ça ! »

Ils ont l'âge que nous avions alors et leurs préoccupations sont les mêmes. Pour eux, c'est amusant de constater que Bob et Rita ont été comme eux. Cela crée une sorte de complicité. La superstar devient humaine, une personne normale avec une mission spéciale. Je sais que Bob aurait aimé cela. C'est la sympathie des gens qui a toujours eu le plus de prix à ses yeux.

Prendre soin de moi est aujourd'hui devenu l'une de mes priorités. Il arrive un moment dans votre vie où vous êtes obligé de constater que vous avez besoin d'autant d'attention que les autres.

Née sous le signe du Lion, j'ai fortement tendance à aller vers autrui, le cœur sur la main, en me négligeant.

Les gens pensent qu'étant aux commandes, vous maîtrisez tout. Que nenni, vous pouvez vous fourvoyer chaque jour, à chaque instant ! À force de vous occuper de tout, vous constatez, le soir venu, qu'une fois de plus, vous n'avez pas pris de temps pour vous.

Ainsi, je me retrouve aujourd'hui avec un sérieux diabète, conséquence du stress lié au travail, des mauvaises habitudes alimentaires (des repas sautés à cause d'une réunion ou d'une communication importante...) Tout semble bien aller jusqu'au jour où le médecin vous annonce que vous avez trop de tension, que les analyses ne sont pas bonnes, que vous êtes diabétique... Attention !

Et comme si cela ne suffisait pas, il y a la ménopause qui approche... Je comprends pourquoi on l'appelle men-ô-pause. Une pause du côté des hommes ! Tu ne te sens plus la même, peut-être même perds-tu ton appétit pour les relations sexuelles, à moins que ce ne soit ton partenaire qui reste un peu en retrait. Parce que tu fais moins d'efforts de séduction, parce que tes bouffées de chaleur t'exaspèrent et parce que tu ne veux plus voir personne !

Mais la vie suit son cours et mon besoin d'être aimée reprend ses droits. Gérer des affaires, s'occuper d'une foule de choses, acquérir constamment du savoir-faire et accumuler des connaissances nouvelles, n'empêchent pas d'avoir des sentiments.

Alors, avoir à ses côtés un partenaire qui vous aime est un cadeau indispensable si l'on veut vivre des moments de bonheur. Vous n'avez plus rien à prouver, simplement être. Vivre. Ne pas manquer ces moments-là ! C'est cela aussi, prendre soin de soi.

Et puis, j'ai maintenant une ribambelle de petits-enfants qui veulent une mamie active : « Grand-mam, il faut que tu nous emmènes là-bas ! Après, on fera cela, d'accord ? » Et je suis toujours partante !

À la mort de Bob, j'avais arrêté de chanter en public. Je n'aurais pas pu continuer. Cela m'aurait rendue folle. De toute manière, les activités de la Fondation étaient très prenantes et jamais je n'ai envisagé de laisser tomber, bien au contraire ! Il fallait que je me lève pour défendre ses droits, mes droits, les défendre jusqu'au bout.

Mais, si je n'étais pas restée un tant soit peu cette chanteuse, je n'aurais jamais pu tenir.

Au studio, les gens me poussaient : « M^{me} Marley, il suffirait d'enregistrer une petite chanson entre deux conférences ! Et une autre, un peu plus tard... » Ainsi, j'y revenais à petits pas, ici un texte, là une mélodie... et un jour, j'ai pu dire : « Regardez, cela fait dix chansons : sortons un album ! » Il y avait des chansons que Bob avait écrites avec moi, d'autres que des auteurs ont créées à mon intention et certaines que j'ai coécrites avec eux.

Dans mon entourage, il se trouvait toujours quelqu'un pour m'inciter à donner un concert. Ainsi, petit à petit, l'idée a fait son chemin dans ma tête et, un beau jour, j'étais prête. J'avais déjà l'habitude de sillonner le monde pour différentes raisons : signer un contrat, rencontrer des personnalités, faire des conférences...

C'est avec le Fab Five Band que je me suis produite pour la première fois en solo.

C'était longtemps après la disparition de Bob, tout mon être vibrait de se retrouver sur scène, les projecteurs braqués sur moi : « Me voilà de retour ! » Grub Cooper, le batteur des Fab Five n'avait pas eu à insister beaucoup pour me convaincre. Grub était mon directeur artistique et il avait travaillé avec nous pendant des années comme responsable vocal. Non seulement c'était un spécialiste des techniques vocales, mais il écrivait également des chansons. Il est l'auteur de mon premier grand tube « One Draw » qui a obtenu un succès international et qui fut l'un des premiers disques de reggae à figurer au hit-parade américain.

Cet envol, après une si longue pause, fut une vraie plénitude : « Oh, Seigneur, j'ai réussi ! » C'est là qu'est née ma confiance en moi, cette

détermination dans laquelle je puise encore aujourd'hui.

Lorsque vous êtes en pleine lumière et que vous entendez les applaudissements, vous savez que la vibration est intacte. Parfois, j'ai du mal à croire que c'est bien moi et que j'ai toujours la force.

À quarante ans, je me disais que je devrais arrêter à cinquante. Cet anniversaire est passé et je suis toujours là, fidèle au poste. Puisqu'une grande partie de ma vie est maintenant dédiée aux œuvres, cela fait du bien, aussi, de recevoir ! De puiser dans ces standing-ovations et dans ces accueils chaleureux.

« We Must Carry On », mon quatrième album, sorti en 1991, fut un best-seller nominé pour les Grammy's (pour être retenu en vue de ce prix, il faut faire partie des meilleures ventes, et donc donner la preuve concrète que les gens aiment votre musique). Ce disque me donna un courage particulier, une impulsion toute dynamique, comme le dit son titre : « Nous devons tenir bon ! » *Je* dois tenir bon. Cela signifie que j'ai une carrière à mener, une tâche à accomplir. Tenir bon.

Je pars toujours en tournée, mais pour des périodes plus courtes. Mes trente-huit petits-enfants ont besoin de moi, bien que je soupçonne qu'ils préféreraient partir avec moi : « Grand-mam, je pourrais faire tes drums ! Ou : « Tu sais, je pourrais chanter avec toi. Être moi aussi être une I-Threes ! » Tous ont d'ailleurs des dispositions pour la musique.

Lors de mes tournées, j'ai la chance de retrouver de vieux copains. De travailler avec des amis de l'ancienne équipe, des personnes qui ont fait du chemin avec Bob. J'aime chanter avec les Wailers. Pour moi, c'est très important. Le proverbe ne dit-il pas : « Ne lâche pas le mal, celui-là au moins tu le connais... » ? Et Bob chantait : « Dans ce grand avenir, nous ne pouvons oublier le passé ! »

J'adore partir en tournée, parce qu'on s'y amuse. Aussi, parce que j'aime être là, à danser la gigue sous les projecteurs. Et encore, je me suis calmée, je trouve. Je « gigue » beaucoup moins, à cause de quelques kilos que je n'avais pas dans le temps ! Oh, je redoute de me voir, un jour, en grosse dame, tourbillonnant sur scène...

Quoi qu'il en soit, il m'est impossible de chanter sans bouger. Quand la musique te saisit, tout mon être entre dans la *vibe*.

Mon tout dernier album porte le titre « Sunshine after Rain » (Après la pluie, le beau temps), ce qui laisse supposer que les auteurs pensent qu'il était temps pour moi de chanter à nouveau l'Amour, de ramener l'amour dans ma voix. Pendant si longtemps j'ai laissé le travail m'absorber, à l'instar de tant de mères et de femmes appartenant au monde du spectacle... Et je pense que ma famille a compris sa fragilité : dans ce monde-là, tout ce qui brille n'est pas or...

On m'a souvent dit que j'avais une belle plume et il est vrai que j'attends avec une certaine impatience d'écrire, ou de coécrire, davantage de chansons, afin de partager mes impressions avec des millions de femmes, des millions de sœurs. Avec quel plaisir je lis leurs lettres : « Rita, j'ignore ce que je serais devenue sans votre chanson », ou « Rita, vos paroles m'ont aidée à faire face », ou même « Votre chanson m'a convaincue de ne pas faire telle bêtise... »

Même lorsque j'interprète une chanson écrite par quelqu'un d'autre, j'en vérifie chaque mot, quitte à en remplacer certains afin d'être sûre qu'ils reflètent bien ma pensée, mes sentiments.

Je ne chante pas une chanson simplement parce qu'elle swingue ou parce qu'elle est percutante. Je la chante parce que les paroles me parlent ; à moi et aux autres.

Mon premier album après la mort de Bob fut le plus difficile, le plus dur. C'était un moyen d'exorciser tout ce que j'avais vécu. Une sorte de permission aussi. Ma permission de chanter à nouveau. Grub Cooper m'avait incitée à faire un album, mais à mon rythme : « Chante quelques-unes de tes anciennes chansons, interprète des mélodies de Bob aussi. Chante surtout ce dont tu as vraiment envie ! »

Jusque-là, je n'avais jamais pu exprimer ma douleur et ma tristesse. Immédiatement, tout s'était transformé en travail ; tellement acharné qu'il était impossible de réfléchir. Chaque jour, il y avait autre chose. Ce n'était pas le moment d'éprouver du chagrin, il fallait être forte pour la réunion, l'interview, la conférence...

« Ne laisse pas la tristesse te submerger, l'avion t'attend pour aller rencontrer les avocats. Vraiment, ce n'est pas le moment de verser des larmes, il faut aller à New York à la réunion administrative... » Et ainsi de suite, pendant des semaines, des mois... « Ce n'est pas le moment », « Pas maintenant », « Plus tard... »

Et, un jour, Grub me dit : « Tu as besoin d'extérioriser ton chagrin, ta peine ? Tu sais bien quel est le meilleur moyen : chante ! Si tu ne veux pas devenir folle : chante ! »

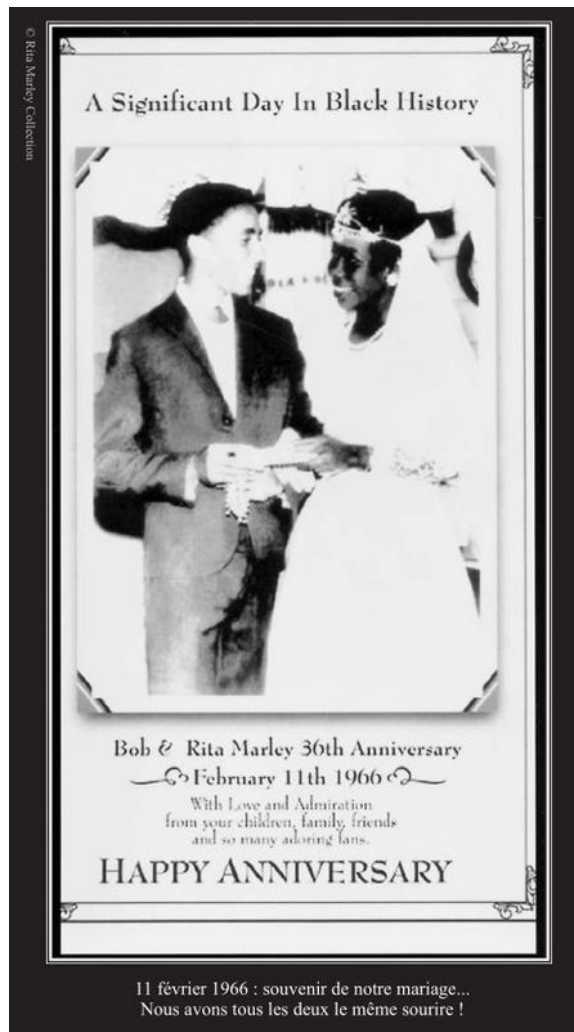
Ce fut comme un électrochoc : c'est exactement ce que Bob m'avait dit ! Ses dernières paroles avant de me quitter pour toujours.

Et le prophète qu'il était imaginait sans doute l'avenir en écrivant : « No Woman, No Cry ». Il savait qu'il faudrait « passer en force » pour faire son chemin, percer. Mais je suis persuadée qu'il savait aussi qu'après sa disparition, tout irait bien.

J'ai donc suivi son ultime conseil : j'ai recommencé à chanter. Je chante toujours et tout va toujours bien. « *Just cool.* » Sœur rasta !



Photos





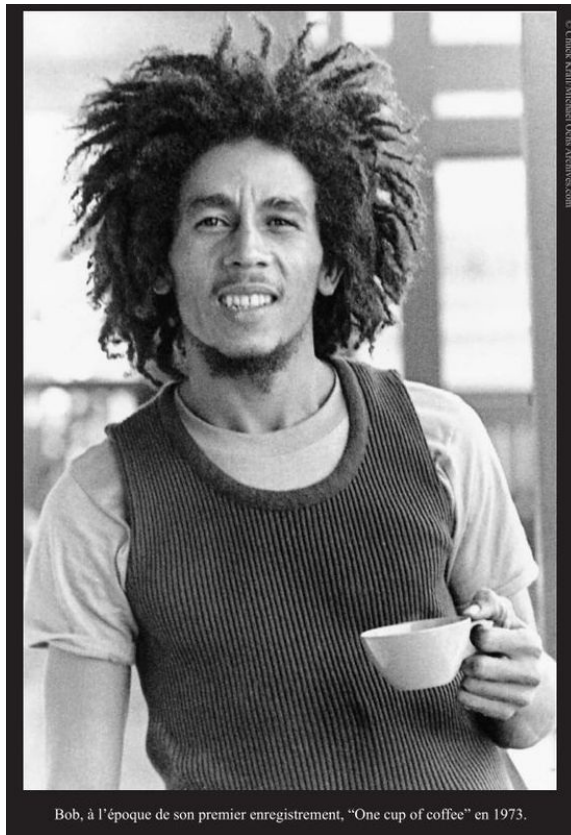
© Rita Murphy Collection

Ma tante et mon frère Wes, mes anges gardiens...

© Michael Ochs Archives.com



Les Wailing Wailers : Bunny, Bob et Peter en 1966



Bob, à l'époque de son premier enregistrement, "One cup of coffee" en 1973.

© Chuck Keell/Michael Ochs Archives.com



La traditionnelle
étreinte sur scène entre
Bob et les I-Threes. Ici
au Starlight Theater en
Californie, 1978.

© Michael Ochs



C'est moi, dans l'une de
mes "poses" favorites....



Les Wailers en route pour l'Odéon de Birmingham, en 1974.



Rastaman... Vibrations très positives !
Hammersmith Odéon, Londres 1976.



"Could you be loved", au Roxy Theater de Los Angeles en 1976.



Les I-Three font leur show au Starlight Theater, Californie, en 1978.



© Halton/Andrew Getty Images

L'Empereur d'Ethiopie, Haile Selassie I, Roi des Rois, Seigneur des Seigneurs, élu de Dieu, lors de son sacre, le 2 novembre 1930.

© Peter Simon

Dans le ghetto, des conditions de vie rudes
mais, malgré tout, de doux souvenirs.



© Peter Simon



Studio One, le "Motown jamaïcain", où nous avons débuté.



© Peter Simon Renna LTD

Nos enfants, en 1982.

© 1980 Bob Roberts



Bob, après un spectacle au Madison Square Garden
avec les Commordores, le 2 septembre 1980.



© Matthew Mayhew/Getty Images

L'enterrement de Bob à Kingston, le 21 mai 1981. De tristes instants avec Steven et Ziggy.



© Peter Simon/Raina LTD.

Je suis sur scène, à Central Park, à l'occasion d'un concert de charité.



Plus près de Bob... Cérémonie des Hollywood Walk Of Fame Awards, donnée en son honneur, en présence du maire honoraire de Hollywood, Johnny Grant. Los Angeles 2001.



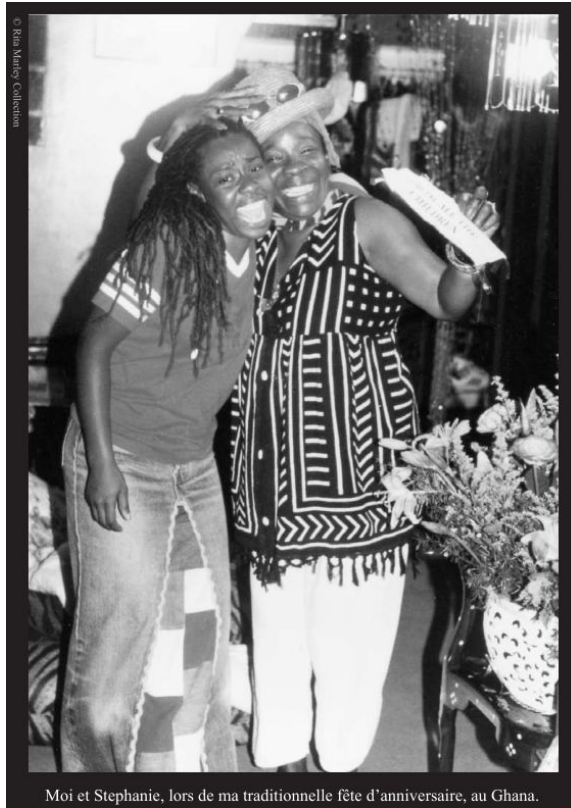
© 1998 Elise Roberts

Les Melody Makers sont
disque d'Or pour la chanson
"Hey World" !



© Rita Meloy Collection

Serita (Washbelly), en 1998.



Moi et Stephanie, lors de ma traditionnelle fête d'anniversaire, au Ghana.



Avec Erykah Badu, à James Bond Beach, en Jamaïque, à l'occasion d'un hommage rendu à Bob par de nombreux artistes, en 1999.

*Epub réalisé par Aeturnus
Scan par Love
septembre 2018*